

Une orange pour
solde de tout compte

Denis Costa

Une orange pour solde de tout compte

*Une enquête du
commissaire Rizzoli*

LEditions



LACOURSIÈRE ÉDITIONS

A-138 rue Saint-Vincent

Sainte-Agathe-des-Monts

Québec, Canada, J8C 2B2

www.lacoursiereeditions.fr

www.lacoursiereeditions.com

lacoursiereeditions@hotmail.com

(+1) 514 601-2579

*Dépôt légal effectué à la BANQ
(Bibliothèque et Archives nationales du
Québec) en 2021.*

ISBN version papier/ brochée :
978-2-925098-06-5

ISBN version électronique :
978-2-925098-09-6

© Lacoursière Éditions, 2021.
Tous droits réservés.

Imprimé par Lightning Source

*À mes parents qui ont rejoint l'autre
rive, celle où la nuit n'est jamais complète.*

Note de l'auteur

J'en ai noirci, des feuilles au cours de mon existence. J'en ai enchaîné, des romans inachevés, des nouvelles sans intérêt, des saynètes désuètes. Tous ces écrits ont été cloués au pilori, envoyés à la déchiqueteuse, supprimés d'un simple click, broyés, vidés, enfumés dans la poubelle d'une chambre d'adolescent : tous ? Non, tous ne l'ont pas été...

Ce roman policier – *giallo*, en italien – est né sur un coup de tête un bel après-midi du mois de mai, non loin de la chapelle Santa Agatha, sur une petite route tranquille de la commune de Lana, aux environs de Merano dans le Tyrol italien. J'y croisai là un jeune couple enfourchant deux vélos qui zigzaguaient en amoureux, le verbe haut, le sourire rayonnant. L'attelage s'éloigna dans son halot romantique tandis qu'au plus profond de moi, une petite voix résonna : « Ça va pas le faire, l'un des deux doit mourir... »

Cette terrifiante et péremptoire prophétie (le « doit » en accentue la dramatique

fatalité), avait surpris mon conscient, mon inconscient autant que mon subconscient. Qu'il pardonne mon noir dessein, ce gentil couple qui ne demandait rien à personne... Ne suis-je pas un gentil garçon, plutôt bienveillant, propre sur lui, pas envieux pour deux sous, genre *small is beautiful*, appréciant les petits bonheurs simples du quotidien, les citadines plutôt que les SUV ? Ne suis-je pas amateur de montres Swatch plutôt que de Rolex ? Ne suis-je pas un adepte du *slow food* et des longues randonnées dans les vertes forêts ? Pourquoi jeter un noir dévolu sur ces deux jeunes gens jusqu'à souhaiter supprimer l'un d'eux, alors que je suis moi-même bon mari et père attentionné et, depuis peu, heureux papy d'une petite Nuna ?

En analysant mon projet mortifère, tout en pédalant à travers les vergers qui me rapprochaient de ma modeste demeure, j'écartai d'emblée l'hypothèse psychanalytique du refoulement avec toutes ses déclinaisons : sentiment refoulé, violence refoulée, pulsion refoulée, etc. Alors, pourquoi l'ai-je écrit ?

Parvenu à la porte de mon garage, que j'ouvrai de bas en haut d'un large mouvement du bras, je compris finalement la raison de mon tourment. Tout est magnifique,

ici, dans cet opulent Tyrol italien : la montagne, les lacs, les forêts, les vignobles et les vergers, les villes et les villages, les maisons et la cuisine. Tout respire le bonheur (sans doute apparent, c'est l'une des régions qui connaît le plus fort taux de suicide), tout brille de mille feux... Bref, tout est parfait, mais trop, c'est trop et, comme l'écrivit Montesquieu : « La recherche de la perfection est un vice majeur en toute chose. » En d'autres termes, le mieux est l'ennemi du bien. Il me revint la mission d'introduire dans ce bel ensemble le grain de sable qui irait tout déstabiliser et, comme tout est bon dans le cochon qui sommeille en chacun de nous, les bons sentiments cohabiteront avec le pire de l'espèce humaine.

J'allumai l'ordi et mon imagination fit le reste... J'en partage maintenant avec vous le rendu.

LES NOTES EN EXPOSANT SONT
EXPLIQUÉES À LA FIN DE L'OUVRAGE

Chapitre 1

4 mai

Ils avaient prévu un beau temps sec et exceptionnellement ensoleillé pour ce dimanche matin de début mai. Matteo Degasperì avait invité Lisa Innerhofer à le retrouver après la messe de neuf heures devant la pension Rosslwirt. Ce modeste hôtel se situait à mi-chemin entre Lana di Sotto, où résidait la famille de Lisa, et Lana di Sopra, où l'adolescent habitait avec ses parents. Dans ce gros bourg agricole de Lana, à la périphérie de Merano, une partie des habitants, des Bau'r ¹ tenaces, travailleurs et malins, produisent des pommes, tandis que d'autres offrent aux nombreux touristes le gîte et le couvert. Certains cumulent opportunément les deux activités.

Les parents de Lisa sont agriculteurs depuis plusieurs générations. Ceux de Matteo gèrent l'auberge-pizzéria Al Forno. Alors que les Degasperì occupent un petit appartement dans un immeuble ordinaire, Via Palade,

tout au nord de la localité, les Innerhofer résident dans une propriété cossue au toit pentu, immergée dans un verger aux démarcations imprécises. Les pommes constituent en effet la principale source de revenus de cette famille de paysans qui déverse leurs succulents fruits à l'usine Zuegg de la ville, l'un des principaux producteurs de jus de fruit et de confitures d'Italie.

Les deux adolescents se rejoignirent à l'endroit convenu. Ils se sourirent et s'accordèrent un baiser furtif avant d'enfourcher leurs vélos pour une promenade qui devait les mener au bout d'un chemin de terre, sur le tapis herbeux de l'un de ces innombrables vergers qui s'étendent à perte de vue. La pollinisation des fleurs touchait à sa fin, mais les paysans n'avaient pas encore retiré les ruches bourdonnantes, installées là au début du printemps juste après l'éclosion des corolles. C'était toujours dans cet écrin de verdure, un rien bucolique, que les deux soupirants avaient leurs habitudes. Ils se plaisaient à imaginer leur avenir, encouragés par le bruissement des abeilles et les vocalises des mésanges charbonnières dissimulées dans les arbres fruitiers à la recherche de larves et de petits insectes. Souvent, les deux jeunes gens s'embrassaient et se caressaient en toute discrétion dans la clandestinité

et, parfois même, ils consommaient le fruit défendu jusqu'au dernier pépin.

Matteo n'avait pas dix-sept ans lorsqu'il rencontra Lisa pour la première fois et à peine plus lorsque les deux adolescents se fréquentèrent de manière suffisamment assidue pour que la famille Innerhofer intervienne dans cette relation qu'elle désapprouvait. Les parents mirent en garde leur fille unique contre ce garçon à la réputation sulfureuse. Dans la petite ville de Lana où tous les habitants se connaissent, les bavardages se dévoient en commérages acrimonieux. Ici, nul besoin des réseaux sociaux pour accréditer à la face des gens l'image d'un Matteo, séducteur et coureur de jupon pour les censeurs les plus bienveillants, adolescent débauché et lubrique aux yeux des plus sévères. Le jeune homme ne fréquentait plus de façon aussi assidue les offices dominicaux depuis qu'il avait fait sa communion solennelle vers l'âge de treize ans, l'âge des premières tentations. Cette entorse à la bienséance suffisait déjà à l'accabler...

Matteo Degasperi n'incarne pas l'archétype du beau gosse, celui des défilés et des paillettes, même si d'aucuns affirment qu'un certain charme se dégage de sa physionomie. Pas très grand de taille et de corpulence

robuste, l'adolescent présente un visage carré, habillé de sourcils finement dessinés, dont le nez aquilin descend en aplomb sur une bouche en cœur. Lorsqu'il fit la connaissance de Lisa, le jeune homme arborait un soupçon de moustache et de barbe taillés ras qui le faisait paraître plus mûr que son âge. Lisa trouvait romantique son regard triste, reflété par de grands yeux clairs à l'affût de centres d'intérêt aux contours encore flous. Son abondante chevelure châtain présentait des reflets auburn que les filles du lycée linguistique de Merano ne se lassaient pas d'ébouriffer pendant les inter-cours en plaisantant la clope au bec tout en braillant des niaiseries dont le garçon en acceptait la superficialité. Matteo souriait et ses doigts venaient alors labourer sa lourde chevelure aux boucles spiralées qu'il tentait de remettre en place. Il semblait flatté par ces sollicitations tactiles, sans pour autant daigner y répondre car, jusqu'à sa liaison amoureuse avec Lisa, les filles de son âge ne l'intéressaient guère.

Vers l'âge de seize ans, Matteo décida de satisfaire sa libido d'adolescent avec des femmes plus âgées que lui. Le garçon les dénichait en salle lorsqu'en semaine, il aidait ses parents pendant le service du soir. Il s'accaparaient la clientèle qui privilégie les

sorties entre filles en prenant leur commande, entre sourires, conseils gastronomiques et bonne humeur. Puis, il assurait le service en lançant des regards furtifs, mélancoliques ou amusés, en fonction des personnalités de chacune. Il pratiquait l'art de déposer, sur leur table, les assiettes de tagliatelles ou les pizzas fumantes tout en se mêlant à leurs conversations, donnant ici son avis, partageant là de bons mots dont les jeunes femmes raffolaient. Matteo ne choisissait pas ses conquêtes : il cherchait simplement à toutes les ferrer, indépendamment de ses attirances personnelles. Parfois, il faisait mouche. À la fin du repas, il arrivait que l'une d'elles se dirige vers la caisse en présentant sa carte bleue accompagnée d'un numéro de téléphone. Toujours, il rappelait. Mêlant séduction et manipulation, le garçon parvenait à ses fins, soit offrir aux femmes qui l'avaient choisi une peau encore ingénue et ses pulsions de jeune mâle.

Parfois, l'adolescent exerçait son pouvoir de séduction dans les boîtes de nuit de Bolzano, à moins d'une heure de Lana par le tortillard local. Le samedi soir était son jour de sortie préféré, bien que le début du weekend corresponde aux périodes de coups de feu, particulièrement bienvenues pour les parents du garçon, qui les géraient avec

bonne humeur, voire obséquiosité. Après un dîner expédié à la va-vite en compagnie de Leo, son petit frère de trois ans son cadet, suivi d'un passage sous la douche, puis devant le miroir de la salle de bain à fixer sa tignasse avec des louches de gel béton, *effetto bagnato fortissimo*, Matteo enfourchait son vélo pour rejoindre la gare de Lana.

En général, le train arrivait à l'heure. Le Régional 2046 de vingt et une heure cinquante-cinq lui faisait rejoindre la grande ville plus excitante, mais surtout plus anonyme que son gros bourg, à vingt-deux heures vingt-six précises. L'adolescent y rejoignait quelques amis sur la Piazza delle Erbe toute proche, épïcêtre de la movida locale, dans l'un des nombreux bars de la zone piétonne. Une amitié qu'il avait su entretenir tout à son profit, car elle lui permettait l'accès aux discothèques bien qu'il fût encore mineur. Après une dernière Radler, mélange subtil de bière locale et de limonade, le groupe d'amis se dirigeait vers la plus tendance de toutes : celle de la Via Herman Von Gilm.

La ville de Bolzano, que les Allemands appellent Bozen, enserrée dans un écrin de vertes montagnes et protégée des invasions par une série de châteaux forts, apparaît en effet

comme une cité au caractère germanique affirmé. Un chef-lieu *chiuso*, sur la réserve, verrouillé dans ses traditions séculaires assez peu italiennes, dans ses coutumes et sa mentalité, une « ville allemande », comme la définissent les Italiens de l'intérieur installés là depuis quelques générations seulement, alors que la province était tombée dans l'escarcelle du Royaume d'Italie au hasard des combats de la première guerre mondiale et des traités de paix qui suivirent. Les affaires se traitent ici de façon plus rigoureuse que dans le reste de la Péninsule. C'est ce qui se dit et s'écrit en tout cas à Rome, à Florence ou à Caserte.

Sur un plan strictement sécuritaire, en ville, c'est « tolérance zéro, point à la ligne » et à la police municipale, la Stadtpolizei, on n'est pas peu fier d'annoncer des résultats les plus enviables.

Qu'ils soient Roncolo, Firmiano ou Flavon, perchés sur les hauteurs de la ville, les châteaux d'ici font voyager dans le temps. Avec leurs donjons circulaires, leurs herses et leurs pont-levis, leurs meurtrières et leurs créneaux, ces forteresses germaniques du Moyen-Âge exaltent l'âme de la ville.

En revanche, les discothèques dignes de ce nom, celles dont les jeunes raffolent avec

leurs sunlights, leur dose de techno et de musique électro qui déchirent les oreilles et invitent au déhanché ne sont pas si nombreuses. On pourrait même affirmer que cette ville ne fait pas vraiment la part belle à sa jeunesse, lui offrant bien peu d'établissements dédiés aux plaisirs et aux loisirs contre quelques euros en espèces sonnantes et trébuchantes. La vie nocturne transcendait le jeune Matteo. Elle lui donnait de l'assurance. Il y perdait sa candeur, celle qui se manifestait au lycée entouré de ses camarades.

En réalité, Matteo savait parfaitement s'y prendre avec les femmes et particulièrement avec celles qui, enfermées dans le célibat, voyaient poindre le cap de la trentaine avec une certaine angoisse comme l'achèvement d'un cycle et l'avènement d'un autre qui marquerait l'altération présumée de leur féminité. L'adolescent au summum de sa virilité ou croyant l'être jouait d'une séduction calculée et d'une ardeur particulièrement efficace auprès de ces femmes-là, laissant agir un sourire surfait mêlé d'un certain exhibitionnisme verbal et gestuel aux confins de l'indécence. Matteo repartait rarement seul de la boîte de nuit. Il n'était plus en compagnie de ses amis, mais on le voyait déambuler à l'aube dans les rues désertes

aux bras de femmes, rarement la même, baignées de ses délicates attentions comme celles que prête l'amoureux transi à sa dulcinée attisée par le désir.

Chapitre 2

Tous ces détails sur le jeune homme, le commissaire Guido Rizzoli, qui dirige l'équipe Alfa de la police criminelle de Bolzano, Kriminalpolizei, en allemand, les avaient consignés dans le carnet rouge qui ne le quitte jamais : un carnet de notes à spirale tout simple, suffisamment épais, mais opportunément dimensionné pour qu'il puisse se glisser dans n'importe quelle poche de veston ou poche revolver de pantalon. Le rouge pimpant quelque peu flashy de ses calepins n'avait rien à voir avec la « passion » que cette couleur en général symbolise. Rizzoli, de façon plus prosaïque, souhaitait que ses notes fussent aisément repérables partout, posées sur un meuble ou balancées sur le siège passager de sa voiture, ou bien encore jetées dans l'obscurité d'un sac à dos parmi d'autres objets au contour tout aussi sombre comme son portable ou son portefeuille. Numérotés, les carnets du commissaire finissaient tous dans plusieurs des tiroirs du petit secrétaire de la chambre conjugale

comme autant de témoignages des enquêtes passées. Le policier, en effet, préférait consulter ses propres notes manuscrites aux procès-verbaux réglementaires tapés sur ordinateur. Sa calligraphie, avec ses pleins et ses déliés, ses boucles, ses ratures et ses inclinaisons plurielles reflétait parfaitement son humeur du moment et traduisait plus fidèlement, pensait-il, l'appréciation des faits qu'on lui relatait sur le terrain, comme lors des interrogatoires menés à la questura, Quästur en allemand, le commissariat de Bolzano. Ses pattes de mouche lui étaient personnelles. Rizzoli lisait et relisait ses notes à longueur de journée en les replaçant dans leur contexte dans l'espoir d'accélérer l'enquête en cours et de faire éclater plus rapidement la vérité. Sa propre écriture stimulait sa mémoire et elle l'aidait à retrouver un moment précis, un lieu, une atmosphère.

Seul l'inspecteur-chef Salvatore Farina, son second et homme de confiance, avait droit de les consulter au bureau tandis que sa femme, Alice, dont la perspicacité l'agaçait prodigieusement, en prenait parfois connaissance dans le salon lorsque le précieux carnet se trouvait posé sur la table basse ou bien dans la cuisine, alors qu'elle plongeait dans l'eau bouillante les fusillis ou les rigatonis du dîner. Sa femme aurait pu

être une enquêtrice hors pair : un limier de premier choix, se disait Rizzoli. Pourquoi donc n'y a-t-il pas plus de femmes dans la police ? se lamentait-il.

— Dans l'affaire de la disparition de la petite Lisa, j'ai bien peur que la situation ne tourne à l'aigre. Ça risque de relancer un conflit ethnique dont la région n'a nul besoin ! lança Alice en repassant une chemise de son mari.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? l'interrogea Guido qui partageait la même appréhension que sa femme.

Le commissaire aurait très bien pu apporter lui-même la réponse à cette question, mais il voulut se garder d'une éventuelle divergence d'analyse que tous deux feraient de la situation. Il aimait emporter l'assentiment de sa femme de manière à conforter ses propres convictions.

— Oh, mais c'est très simple, mon amour. Les Degasperi sont Italiens, alors que les Innerhofer sont Tyroliens. Or, tu sais aussi bien que moi que Lana est peuplée majoritairement de ces gens-là. Ils vont tous accabler les Degasperi par simple atavisme, d'autant que leur gamin est le dernier, semble-t-il, à l'avoir vue vivante... L'annexion du Haut-Adige remonte à plus d'un siècle, déjà, et quatre-vingts ans nous

séparent de l'exil de plusieurs milliers de Tyroliens dans l'Allemagne nazifiée, opération planifiée par Mussolini, mais l'animosité entre les deux communautés persiste encore aujourd'hui. C'est fou, non ?

Guido opina du chef. C'est l'exacte analyse qu'il aurait lui-même fait de la situation. Ce soir, aucune dissension ne viendrait troubler la sérénité du couple. L'homme s'était enfoncé dans le canapé, les doigts croisés sous sa nuque qu'il buta contre le dossier du sofa. Il savait la communauté italienne majoritaire, dans la ville de Bolzano où il résidait, mais cela constituait une exception dans cette province jadis austro-hongroise. Pourtant, le commissaire reprit sa femme en s'emportant, comme pour assumer sa mauvaise foi ou nier les évidences :

— C'est pas faux, Trésor, mais cesse de raisonner en termes ethniques. Merde, l'Italie, c'est quand même pas la Bosnie ou l'Afrique du sud des Afrikaners ! Dans le Haut-Adige, des citoyens sont de langue allemande, d'autres sont de langue italienne sans compter les Ladins, mais nous sommes tous Italiens, intrinsèquement Italiens, que je sache !

— Je raisonne comme les autonomistes d'ici, mon amour. Ils s'accrochent à leur culture

comme la moule à son rocher de peur d'être « italianisés », prétendent-ils. Comme si la diversité constituait une tare... Lors du dernier recensement, les autorités locales ne nous ont-elles pas invités à renseigner la case « ethnique » du formulaire administratif ? Il s'agissait de choisir entre : « Italien, Allemand, Ladin, mixte ou autre... » Toi comme moi, on s'est résolu, avec plein de questionnements dans la tête, à cocher la case : « Italien », tu t'en souviens ? Par-là même, ce jour-là, on avait cautionné ce nouveau statut ethnique, une anomalie dans notre république !

Alice venait de sortir de ses gonds. Décidément plus critique que son mari sur le statut d'autonomie du Haut-Adige, elle renchérit :

— Biffer la case qui va bien est loin d'être anodin, tu le sais. La « formalité » qui nous a été imposée conditionne des aspects fondamentaux de la vie quotidienne, comme la recherche d'emploi, les aides sociales, l'admission aux concours administratifs et même l'inscription des enfants à l'école !

Guido estima plus sage de clore ce chapitre institutionnel. Il poursuivit tout en triturant son carnet de notes qu'il venait de sortir de sa poche :

— Sans compter que les Degasperi sont

propriétaires de leur restaurant ! Quand on pense que la quasi-totalité des terres et des hôtels de la région appartiennent aux *Crucchi*, il y a de quoi attiser des jalousies...

Le qualificatif *Cruccho* désigne l'Allemand, mais de façon peu amène avec l'intention d'exprimer une certaine rancœur exacerbée dans l'inconscient collectif en souvenir des funestes exactions commises par les troupes nazies pendant la Seconde Guerre mondiale. De la bouche de Rizzoli, en revanche, rien de péjoratif. Sa famille, qui appartenait aux milieux aisés de Milan, était trop centrée sur ses activités lucratives pour avoir souffert de la guerre et, du fascisme, la mémoire familiale ne retenait que la frivolité des années 30, la virile fierté d'être italien et l'opulence d'une bourgeoisie en plein essor. Lui-même avait reçu une éducation imbibée depuis l'enfance de personnages hors du commun comme Michelangelo, Leonardo da Vinci, Botticelli, Dario Fo et même Raoul Casadei, le prince des bals musette. Rizzoli avait lâché le terme *Crucchi* pour parler des Tyroliens de souche et, comme il aurait pu dire en d'autres circonstances, les *Magnapolenta* qui désignent ironiquement ses compatriotes du nord de l'Italie, « mangeurs de polenta » ou les *Terroni*, ses compatriotes du sud assimilés à des

« culs-terreux » qui quémangent depuis la nuit des temps l'argent du nord, plus riche. Rizzoli partageait la conviction que, malgré ses imperfections, l'autonomie de la province du Haut-Adige, nommée Südtirol, Tyrol du Sud par les germanophones, était finalement la meilleure réponse, sinon la seule, qui assurait une cohabitation harmonieuse entre les deux communautés. Il détestait, à l'inverse, les extrémistes de tous bords qui allumaient des brûlots pour déstabiliser ce bel ensemble institutionnel.

Alice dessina une moue dubitative qui creusa plus significativement encore la fossette apparue sur le coin droit de sa mâchoire lorsque la fillette âgée de trois ans avait fait une méchante chute dans les escaliers de son immeuble.

— Tu as parfaitement raison, répliqua-t-elle. C'est une guerre ethnique doublée d'une lutte des classes. Les Tyroliens sont propriétaires de tout, ici : terrains, hôtels, grosses entreprises industrielles ou agricoles tandis que les Italiens sont avant tout salariés, fonctionnaires ou petits commerçants.

Guido la sollicita à nouveau :

— Alors, tu crois que la police n'est pas capable de faire la part des choses et d'enquêter équitablement, à charge et à décharge,

en dehors de toute autre considération ? Tu ne fais donc pas confiance à l'institution que je sers depuis plus de dix ans et à laquelle je consacre l'essentiel de mes journées ?

— Je crois surtout que l'homme est ce qu'il est, en outre, une bête humaine avant d'être un citoyen et, lorsqu'il n'est qu'une bête humaine, ses instincts les plus vils se réveillent à la moindre occasion. Des crises économiques ou identitaires naissent l'intolérance, le repli sur soi ; et puis tu sais, mon amour, lorsqu'on lui chatouille le bout du nez avec une plume, l'homme finit toujours par éternuer, acheva-t-elle sur un registre plus léger.

Alice, qui parlait couramment l'allemand, était parvenue à décrocher un poste de professeure d'informatique à l'université libre de Bolzano, tâche pas si facile pour qui venait de Milan. Elle enseignait à ses élèves dans un mode enjoué non dénué de charisme. Guido éprouvait de la fierté pour sa femme qui reconsidérerait toute chose, sauf elle-même, mais qui avait réussi là où beaucoup de ses congénères auraient lâché prise dans une société peu encline à faciliter le travail des femmes. Tout semblait facile pour Alice. Elle fonçait droit devant, à la conquête de son objectif, tandis que lui avait toujours entrouvert les portes en s'excusant, la main

en dehors de toute autre considération ? Tu ne fais donc pas confiance à l'institution que je sers depuis plus de dix ans et à laquelle je consacre l'essentiel de mes journées ?

— Je crois surtout que l'homme est ce qu'il est, en outre, une bête humaine avant d'être un citoyen et, lorsqu'il n'est qu'une bête humaine, ses instincts les plus vils se réveillent à la moindre occasion. Des crises économiques ou identitaires naissent l'intolérance, le repli sur soi ; et puis tu sais, mon amour, lorsqu'on lui chatouille le bout du nez avec une plume, l'homme finit toujours par éternuer, acheva-t-elle sur un registre plus léger.

Alice, qui parlait couramment l'allemand, était parvenue à décrocher un poste de professeure d'informatique à l'université libre de Bolzano, tâche pas si facile pour qui venait de Milan. Elle enseignait à ses élèves dans un mode enjoué non dénué de charisme. Guido éprouvait de la fierté pour sa femme qui reconsidérerait toute chose, sauf elle-même, mais qui avait réussi là où beaucoup de ses congénères auraient lâché prise dans une société peu encline à faciliter le travail des femmes. Tout semblait facile pour Alice. Elle fonçait droit devant, à la conquête de son objectif, tandis que lui avait toujours entrouvert les portes en s'excusant, la main

moite rivée vers la poignée. Il en ressentait une certaine jalousie, voire un réel ressentiment les jours où leurs deux caractères s'affrontaient : lui, un brin routinier, susceptible, impatient et parfois emporté, masquant maladroitement un manque d'estime de soi et un besoin viscéral de reconnaissance ; elle, spontanée, brillante et parfois impertinente.

Guido doutait : de lui, bien entendu. À la questura, comme chef d'une équipe de cinq policiers parfois renforcée d'un stagiaire, il devait faire preuve de fermeté. C'était pourquoi il occultait les failles qu'il assumait tant bien que mal par le port d'un masque aux contours acérés comme le sont les aiguilles du massif du Sciliar qui couronnent la ville. Il ignore encore aujourd'hui s'il y est parvenu.

Le couple avait tenu une quinzaine d'années avec des hauts et des bas, mais sans cassure irrémédiable et, lorsque Guido présentait sa femme, le raccourci affectueux qu'il employait communément était : « Alice, c'est ma petite boulotte brune aux yeux verts cendrés... »

— Tu entends sonner la cloche ? C'est l'église du Christ-Roi qui marque les huit coups des vingt heures. À cela, tu ne pourras rien changer... Il est temps de dîner, je pense.

— C'est l'heure, en effet ; et ce soir, Guido, ton estomac se contentera d'un repas froid. On mange à l'allemande, ce sera charcuterie et fromage sur planche puis quelques fruits, le tout arrosé de bières Forst bien fraîches !

— Ça me va, la bière locale fera l'affaire. D'ailleurs, nos adorables jumeaux ont déjà mis la table...

Guido était incapable de résister aux odeurs délicieuses qui se diffusaient dans le salon lorsque sa femme était aux fourneaux. Ce soir-là, Guido aurait préféré humer le bouquet des Knödel, l'un de ses plats préférés ; des boules de pain au lard et au fromage que sa femme plonge dans un bouillon de bœuf aux champignons ; et il aurait volontiers ingéré un repas plus copieux, mais il n'en laissa rien paraître.

Dehors, le föhn fit bruisser les feuilles des arbres. Les branches qui atteignaient le balcon grattaient à la fenêtre au gré des rafales comme des silhouettes fantasmatiques à la recherche d'âmes perdues. Guido mit fin à la danse macabre des ombres chinoises en tirant le voile brodé qui courait le long de la porte-fenêtre du salon.

Chapitre 3

6 mai

Ce mardi matin marqua, à quelques heures près, le deuxième jour de la disparition de Lisa Innerhofer signalée à la police locale de Lana.

Le commissaire Rizzoli activa le pas au fur et à mesure qu'il s'approchait de la questura.

Au printemps, il rejoignait généralement son lieu de travail à pied, certes à un bon quart d'heure de chez lui ou bien plus rapidement, à vélo, si le soleil dardait ses premiers rayons sur la ville. Dans les deux cas, il s'harnachait de son vieux sac à dos gris fourre-tout. Cette semaine serait radieuse : c'était du moins ce que l'officier de l'Aeronautica Militare prédisait sur toutes les chaînes publiques. Bien que ces prévisions ne correspondaient pas toujours à la réalité, Rizzoli continuait de les suivre scrupuleusement. Au-dessous de dix degrés, au petit matin, il foulait le macadam. Au-dessus,

il empruntait les pistes cyclables. C'était ainsi. Pourtant, ce jour-là, alors que le soleil devait chauffer généreusement la ville, Rizzoli choisit de laisser son vélo à la cave, ce qui représentait une entorse à la routine. Il se dit qu'en marchant d'un bon pas, au lieu d'enfourcher sa bicyclette, il pourrait réfléchir plus efficacement à l'affaire en cours. Les nombreuses pistes cyclables sont correctement sécurisées, mais gagner le commissariat en vélo l'aurait inévitablement contraint à une plus grande concentration dans la circulation chaotique du matin.

Le policier parcourut donc à pied les deux kilomètres huit cents qui séparent son appartement situé Corso Italia de la questura, implantée à l'orée du centre-ville de l'autre côté du Ponte Druso, l'un des ponts qui sépare, comme une frontière naturelle, la « vieille » ville germanique aux édifices de style Mitteleuropa, tout à la fois intemporels et chaleureux, de la « nouvelle » italo-phonie, une ville sans âme bâtie à l'époque du fascisme, des carrés de béton destinés à y installer les Italiens du sud et ceux de la Vénétie voisine poussés par la promesse d'une vie meilleure.

Dans le nouveau quartier, la plupart des rues portent le nom d'une ville italienne : Firenze, Verona, Napoli, Trieste, Parma,

comme pour imposer l'Italie aux quartiers allemands d'en face réfractaires à toute assimilation.

Rizzoli étant un homme routinier. Le parcours suivi était toujours le même. Aussi, le podomètre de son smartphone précisait invariablement, en plus du kilométrage, le nombre de pas, quatre mille, qu'il avait pressés à une vitesse moyenne de quatre kilomètres par heure.

Bien que rarement saisie par une affaire de disparition dans ce chef-lieu réputé pour sa tranquillité, la police avait bien fait son travail. Il s'en persuadait, en tout cas.

L'opinion publique avait été sollicitée. La disparition de l'adolescente de dix-huit ans avait été diffusée dans tous les services d'urgence des environs : *Radio Tirol*, la fréquence 107.2 en langue allemande, autant que la locale *NBC Rete Regione*, la radio italienne, avaient relayé les avis de recherche rédigés par les forces de police. Les principaux titres régionaux les avaient insérés, à la Une, avec une photo récente de la jeune fille discrète au passé irréprochable. Des interrogatoires avaient été menés au cours des heures qui suivirent sa disparition autant dans la famille Innerhofer que dans celle des Degasperi. Une enquête de voisinage avait

été effectuée. Les proches, les amis et habitués des deux familles avaient été visités, de même que les rares villageois dont les habitations longeaient l'itinéraire que les deux adolescents avaient suivi sur leurs vélos en quête d'un endroit discret. Lui-même avait personnellement interrogé les hôteliers des établissements situés autour de la petite chapelle de Santa Agatha, en lisière de Lana, où avait été retrouvé le vélo de Lisa. Il y était allé avec le sergent Walter Kallmünz, l'un des policiers Tyroliens de son équipe. Rizzoli maîtrisait suffisamment la langue allemande pour se débrouiller dans n'importe quelle situation, mais l'enquête était bien trop capitale pour qu'il prît le risque de passer à côté du moindre indice formulé par des villageois qui véhiculent un allemand peu académique et patiné d'expressions dialectales : un *Dialekt* guttural et sonore. Le débonnaire Kallmünz, plus efficace sur le terrain que confronté à la paperasserie, l'avait bien secondé et Rizzoli se dit que tous deux n'auraient pas pu obtenir plus, ni mieux de la part de ces villageois plutôt avarés de confidences. Rien de très probant en effet n'était ressorti de ces interrogatoires et des recherches effectuées par les services compétents. Personne n'avait rien vu, rien remarqué de suspect ni ce jour-là, ni les jours

suivants. À croire que l'on était à Palerme, le pays de l'inspecteur Farina : « Un territoire occupé par la mafia ! », comme aimait à répéter sa femme de façon narquoise.

Sans compter ce jeune homme, Matteo, entendu à deux reprises, d'abord dans l'appartement de ses parents, Via Palade à Lana, puis au commissariat central non comme suspect, mais comme « personne informée des faits ».

L'adolescent semblait affecté, nerveux, mais jouait-il la comédie ? Le commissaire l'avait vertement réprimandé pour son comportement déplacé qui ne convenait pas à l'affliction affichée, un comportement que Rizzoli jugeait tout autant irrespectueux envers des policiers qui se déplaçaient dans le cadre d'une affaire grave : la disparition inquiétante d'une jeune fille.

En présence de ses parents dans sa chambre aux murs tapissés de posters de groupes à la mode, le garçon avait répondu aux questions posées tout en mâchouillant un chewing-gum laminé par des coups de dents rageurs, debout, les mains enfoncées dans les poches d'un caban sans manches comme s'il souhaitait signifier aux policiers que l'entretien devait être bref et qu'il convenait de ne pas s'éterniser. Rizzoli s'en trouva agacé et ce fut la raison pour laquelle il

l'avait convoqué l'après-midi même dans son bureau de Bolzano. De toute façon, le garçon aurait dû s'y rendre pour signer son procès-verbal.

Sur la route du retour vers la questura, personne n'avait desserré les dents. L'inspecteur Farina était concentré sur sa conduite tandis que le commissaire bougonnait. Lorsque le véhicule négocia le large virage qui marquait les confins de la ville matérialisé par un panneau lumineux le signalant dans les trois langues officielles de la province « Bolzano/Bozen/Bulsan », Rizzoli ouvrit enfin la bouche pour faire sortir ce qui le préoccupait. Il fit remarquer à son second qu'il ne connaissait aucun des groupes de musique qui figuraient sur les posters de l'adolescent. L'inspecteur s'en amusa :

— J'ai bien vu tout à l'heure que tu essayais de déchiffrer les posters punaisés. C'est pas ta génération... En tant que quadra en approche de la cinquantaine, tu peux pas apprécier. C'est de la pop électro. Je suis plus jeune que toi, mais mes enfants sont de la même génération que le *strampalato*, l'hurluberlu, qui s'oppose à nous. J'ai reconnu les groupes Orbital et Jax Jones qu'ils écoutent, aussi, des Anglo-saxons. Les autres

artistes, en revanche, me sont inconnus...

— Tu sais, Salvatore, qu'un bon flic doit comprendre le monde dans lequel il vit et qu'il doit rester branché. Sinon, vaut mieux raccrocher... Je te remercie de m'avoir affranchi juste après m'avoir traité de ringard.

— T'inquiète car, parmi tous les clichés que j'ai pris de la chambre du merdeux, il y a les posters, on en fera des agrandissements.

Lors de leur premier échange il y a cinq ans, alors que le commissaire prenait son poste en Haut-Adige, la connivence s'était tout de suite instaurée entre les deux hommes. Guido, un peu perdu dans son nouvel environnement Mitteleuropa, bien éloigné du profond sud où il avait débuté sa carrière de flic, avait ressenti la furieuse nécessité de s'accrocher à quelqu'un et ce fut Salvatore Farina, son premier adjoint, un Sicilien dont il imaginait aisément le déracinement, le même qu'il avait ressenti à son arrivée. Très vite s'était tissée une réelle amitié, discrète et respectueuse, qu'aucun des deux hommes n'aurait su expliquer. Le respect était réciproque. Si Salvatore, plus jeune de quelques années, exprimait une déférence naturelle, soit celle d'un subordonné à son supérieur hiérarchique, Guido appréciait son

parcours : un flic de terrain qui avait surmonté un grand nombre d'obstacles avant d'atteindre le rang hiérarchique qu'il tenait aujourd'hui.

Les deux hommes partageaient parfois une bière après le travail dans un bar du centre, histoire de décompresser. Ils discutaient travail, puis la conversation déviait sur des thèmes plus intimes : la famille, le sexe de façon grivoise, la vie et la mort, les loisirs ou simplement l'air du temps. Les deux hommes avaient fait connaissance de leurs familles respectives qui s'étaient invitées réciproquement, ce que Guido n'avait pas souhaité généraliser avec ses autres collègues.

— Tu trouves pas qu'il a des faux airs d'Irama, ce Matteo, avec son nez crochu, ses yeux perçants et sa tignasse bouclée qui vire au roux ? Je ne te demande pas si tu connais le rappeur Irama, s'amusa Rizzoli qui souhaitait tenir sa revanche.

— Oui, je me suis fait la même réflexion en entrant chez les Degasperi. Matteo s'est approprié le nouveau look du jeune Irama, certes en moins excentrique, mais avec la même boucle d'oreille plume d'indien côté gauche et, quand on sait que son dernier titre s'intitule « Arrogante », on se demande si notre gugusse n'a pas poussé le

mimétisme à son paroxysme...

— L'arrogance, ce n'est qu'un masque. Il faut gratter plus en profondeur et tenter de deviner la blessure qui s'y cache, répondit le commissaire doctement.

Quelques heures plus tard, Matteo avait tenté de rejouer le dur à cuire comme pour défier la police, la justice et, au-delà, la société tout entière. Il se donna constance avec un bubble-gum en bouche dont le commissaire se demandait si c'était celui du matin même, refusant dans un premier temps de s'asseoir comme il avait été invité à le faire ; mais le garçon fut maté par plus endurci que lui. Finalement, il mit les pouces sans pour autant fournir aux policiers les précisions attendues. Farina le reprit plusieurs fois avant de lancer, les yeux plissés et le nez froncé :

— Mon ami : c'est fouillis, tout ce que tu nous racontes là. Tu es aussi convaincant qu'un gosse pris en flagrant délit les doigts enduits de pâte à tartiner !

— Avec nous, faudra être beaucoup plus coopératif, renchérit le commissaire. Toi comme ta copine, vous n'êtes inscrits dans aucun fichier : ni parmi les voleurs à la tire, ni parmi les délinquants sexuels, les drogués ou les trafiquants et, en attendant de

faire parler ton ADN et tes empreintes, tes explications confuses vont entraver les recherches... Tu veux la retrouver, ta copine, oui ou non ? vociféra-t-il.

Une moue provocatrice sortit des lèvres de l'adolescent. Le policier ne se découragea pas. Ouvert au dialogue, il écarta grand les bras :

— Et ? ferra-t-il dans l'espoir d'une réaction verbale qui ne parvint jamais à ses oreilles.

De ce fait, Rizzoli ne savait que penser de cet adolescent qui, comme Lisa, venait de basculer dans le monde des adultes. Il ne provoquait chez lui ni sympathie, ni antipathie et il doutait simplement qu'il ait une quelconque responsabilité, tout du moins directe, dans la disparition de sa petite amie. Outre l'attitude nonchalante, le commissaire désapprouvait son comportement désinvolte envers les femmes qu'il courtisait alors : des femmes plus âgées, rapidement abandonnées et aussitôt remplacées avant sa rencontre avec la jeune Lisa ; mais était-ce simplement un puritanisme de bon aloi qui l'animait, ou bien les regrets que sa propre vie sentimentale lui inspirait alors qu'il se remémorait son adolescence ? Lorsqu'il ressortait d'une vieille boîte à chaussures les photos qui le représentaient, Guido

n'y respirait pas la joie de vivre. Il y décelait surtout la souffrance d'un jeune homme mal dégrossi. Il lui sautait aux yeux ce regard fuyant parsemé d'acné, cette impression de vouloir rester transparent, invisible, ce malaise et le regret de ne pas paraître ce qu'il aurait souhaité être. Inexpérimenté jusqu'à l'âge de vingt ans, le jeune Rizzoli avait couru sans grand succès auprès des conquêtes féminines et, si Alice ne fut pas sa toute première intime, il s'en fallut de peu.

Ce fut par ailleurs dans ses bras, au cours d'une nuit d'hiver rafraîchie par la Lombarde qui amène généralement la neige, que Guido comprit qu'il était enfin devenu un homme qui savait reconnaître le désir féminin qu'il pouvait désormais combler sans hésitation et sans crainte. Malgré leurs disputes sporadiques, Guido avait continué à chérir sa femme d'une passion réalisable, parce qu'Alice était simplement l'autre partie de lui-même et celle qui lui permettait d'exister.

Ses pensées secrètes, le commissaire devait les garder pour lui et, la rose des vents à nouveau tournée vers son enquête, Rizzoli s'autorisa à penser que multiplier les selfies racoleurs ou jouer le viril séducteur ne faisaient pas forcément de Matteo le coupable idéal.

Chapitre 4

Le large portail d'entrée de la questura claqua derrière-lui dans un fracas inhabituel. Ça le fit sursauter. « Sans doute faudra-t-il penser à changer le ferme-porte hydraulique, maugréa le commissaire, surpris. Je dois en parler au technicien de maintenance, car ça peut faire très mal, ce truc-là... »

Rizzoli grimpa les marches quatre à quatre pour atteindre le deuxième étage et le siège de son bureau.

À peine en eut-il franchi le seuil que Farina, qui avait assuré la permanence de nuit dans le bureau voisin, interpella le commissaire en le saisissant par le bras nerveusement, voire rageusement. Il balbutia quelque chose comme :

— On l'a re, re, retrouvée et, et, et son corps...

Au désarroi peu ordinaire de son subordonné, Rizzoli comprit que le pire venait de se produire. Le pire, c'est l'inimaginable,

l'incommensurable, le souffle de vie qui bascule dans les ténèbres, le néant, la petite lumière qui part en fumée, la confiance trahie, l'homme qui bafoue son statut d'homme pour devenir loup-garou. Comme souvent lorsque les problèmes pénibles à gérer s'accumulaient au bureau, le commissaire affichait une mauvaise humeur généralement peu productive, mais assurément dévastatrice pour son entourage. Il l'interpela par son patronyme :

— Eh bien, alors, parle, Farina ! Tu bégayes, maintenant... Il faut te tirer les vers du nez, ou quoi ? Pourquoi ne pas m'avoir averti aussitôt ? Je veux le compte-rendu, Farina, le compte-rendu ! Putain, j'en ai marre de toujours devoir répéter les mêmes choses...

L'inspecteur Farina, qui subissait de plein fouet en tant qu'adjoint direct les habituelles sautes d'humeur de son chef, ne lui en tenait jamais rigueur. Il savait que c'était passager. Il savait aussi que, dans ces moments-là, il convenait de garder son calme, son self-control. Il remballait alors sa fierté méridionale qu'il rangeait dans sa poche, le mouchoir par-dessus. Il se gardait bien d'apostropher son supérieur par son prénom et évitait aussi le tutoiement, de rigueur le reste du temps.

— Je ne peux pas faire plus vite, commissaire ! La nouvelle est tombée il y a toute juste vingt minutes, vers sept heures quarante. Un pêcheur de truite, dont j'ai l'identité, a composé le 112 sur son portable. Les carabiniers, sur une autre affaire, nous ont fait suivre l'appel, d'autant plus que la disparition de la jeune fille a été signalée à la police et non chez eux et voilà, le temps de tout consigner, j'ai localisé l'endroit sur la carte et j'ai convoqué la police scientifique qui devrait nous rejoindre sur la berge du fleuve où se trouve le corps. J'allais vous avertir lorsque vous avez poussé la porte de votre bureau en vociférant.

— Fort bien, Farina, fort bien ! lança Rizzoli, laconique. N'en parlons plus...

Le commissaire se calma, conscient de s'être échauffé pour rien et de façon forte injuste comme souvent. Rien à redire, car Farina avait fait son boulot. Comme d'habitude, il s'en voulut de sa réaction démesurée, évacuée maladroitement. Elle cachait mal sa propre émotion et le choc subi par l'annonce de ce drame. Suffisamment lucide pour ce qui était de lui-même, Rizzoli avait analysé de façon méthodique les mécanismes de son emportement vain au moment précis où ils se produisirent. Il les regretta, bien sûr, puisque c'était une marque de faiblesse ;

mais il ne s'excusa pas pour autant. Le commissaire fit malgré tout comprendre à son subordonné par des signes amicaux, voire de déférence, que l'incident était clos.

Le bolide bleu de la police, une Alfa 157 avec un fort kilométrage au compteur, estampillée *Polizia/Polizei* en gros sur toute la largeur et sur deux niveaux, s'engagea sirène hurlante vers la voie rapide Merano-Bolzano appelée MeBo à la hauteur de Bolzano-Sud. À cette heure-ci, la route qui relie les deux villes est saturée de camions. L'inspecteur avait pris le volant et il roula à vive allure en slalomant entre les véhicules. D'ordinaire, le commissaire Rizzoli se montrait peu patient, au volant, et il lui arrivait d'entamer de longues litanies sur la conduite des automobilistes d'ici taxée de nonchalante, voire de poussive : « C'est pas une charrette que tu pilotes là, avait-il coutume de s'exclamer à l'encontre de conducteurs engagés devant lui sur la voie de gauche. Alors, mets le turbo quand tu doubles. » Sa femme, lorsqu'elle était à ses côtés, lui répliquait invariablement : « Inutile de t'énervier, le conducteur n'entend pas tes supplications. Il n'y a aucune chance qu'il exauce tes vœux. »

« C'est exact, répliquait immanqua-

Guido dans un duo bien réglé : mais râler, ça me soulage... »

Concentré sur cette affaire, le policier, ce jour-là, ignora la route. Il gardait le nez plongé dans les notes de son carnet spiral et sur la carte d'état-major étalée sur ses genoux, la main droite solidement amarée à la poignée de maintien du véhicule. Il adopta un ton aimable vis-à-vis de son second qu'il apostropha de nouveau par son prénom :

— Tu te rends compte Salvatore que, d'après tes indications, le corps de la petite se trouve approximativement à moins de cinq kilomètres du lieu supposé de sa disparition. Oui, c'est ça : cinq kilomètres environ par la route et moins encore si l'on passe à travers les vergers par les pistes cyclables et les chemins de terre. Tout s'est joué, semble-t-il, dans un périmètre de dé à coudre entre ces trois localités : Lana, Postal, Gargazzone !

Farina se dit que son patron avait retrouvé la sérénité un temps perdue et il rétablit les usages habituels qui avaient cours entre les deux hommes depuis longtemps, soit le tutoiement et le prénom :

— En effet, Guido, le corps a été localisé sur une berge accessible par la piste cyclable qui longe l'Adige entre les deux villages

du côté de Gargazzone et à quelques mètres de sa petite gare, en fait ; mais on fera plus vite en sortant de la MeBo, à Postal... Je connais un raccourci !

Le commissaire ne put contenir un sourire complice :

— Ah oui, toi aussi tu te ballades par ici avec femme et enfants le dimanche ?

— Eh bien, c'est vrai que les environs de Merano sont bien agréables, surtout en cette saison, mais ça, c'était avant... Ça me fait tout drôle de savoir que j'étais dans le coin avec ma famille, il y a quelques semaines à peine pour la *Pasquetta*.

— Je te laisse volontiers à ton récent pique-nique du lundi de Pâques et je vais, moi, contacter le vice-questeur Thomas Walshofer, répliqua fébrilement Rizzoli. Pas très marrant, mais bon, il faut que je le prévienne avant qu'il ne l'apprenne par d'autres sources moins officielles. Restons prudent, cependant. Après tout, rien ne dit que le corps repéré ne soit celui qu'on recherche !

La grosse berline bifurqua à droite après le pont qui enjambait le fleuve avant de négocier plusieurs virages à vitesse modérée sur de petites routes de traverse d'ordinaire réservées aux engins agricoles. Le véhicule des deux policiers s'immobilisa sur le

parking de la petite gare de Gargazzone déjà occupé par quelques véhicules des forces de l'ordre. L'inspecteur coupa la sirène, la lueur bleutée du gyrophare, ainsi que le moteur de la voiture. Les deux hommes se dirigèrent à pied vers l'endroit désigné par Farina en franchissant le passage sous-terrain pour piétons qui donne accès à la piste cyclable.

— Dis-donc, Guido : que t'a répondu il dottore tout à l'heure ? J'ai pas bien entendu.

— Eh bien, comme à son habitude, pour réponse, j'ai eu droit à *Sapperlott, Sapperlott* ! C'est son expression favorite lorsqu'il est soucieux ou porteur de mauvaises nouvelles.

— Ah oui, un équivalent dialectal de « Mon dieu, mon dieu, c'est pas possible ! » Il le lâche aussi quand on le contredit.

— C'est devenu banal chez lui cette façon de parler...

Le chemin herbeux en contrebas de la piste cyclable venait d'être balisé avec une rubalise fluorescente. L'escarpement qui mène au fleuve avait masqué un temps le corps aux promeneurs et aux cyclistes. Le lieu était interdit d'accès et gardé par un policier municipal de la Stadtpolizei. Les deux policiers déclinerent leur identité et

dévalèrent les quelques mètres qui les séparaient du corps.

— Où est donc le témoin, ce pêcheur qui a donné l'alerte ? questionna le commissaire à l'un des policiers qui se présenta à lui comme étant le plus gradé.

— Le vieil homme est traumatisé. Il s'appelle Heinrich Klotz, il a 65 ans et n'a aucun antécédent judiciaire. Il habite Peter Mayr Strasse, à Meran, répondit-il en allemand. Il pêchait la truite marbrée, la *Marmorata*, comme vous l'appellez. Il a gerbé son petit-déjeuner sur la berge. Mes collègues l'ont dirigé vers la psychologue, Frau Weinhold, qui travaille pour nos services, mais j'ai sa déposition.

Rizzoli fut impressionné par le flux de détails fourni en quelques mots seulement, du concis fait maison, l'une des marques de fabrique de la Stadtpolizei mais, déjà, le commissaire n'écoutait plus.

Il posa genou à terre à quelques centimètres du corps sans vie qui reposait sur le gravier de la berge caressé par les cliquetis du fleuve. Le commissaire releva délicatement le linge qui recouvrait son visage. Aucun doute, la jeune fille dont la face droite était en position trois-quarts sur le côté correspondait bien au signalement de la disparue. Lisa gisait les yeux fermés. Les signes de

décomposition du corps n'étaient pas encore avérés et la jeune fille semblait endormie, mais elle ne dormait pas. C'était un cadavre muet qui n'exprimait ni rage, ni peur, ni douleur. Le cadavre n'exprimait rien, tout du moins rien qui ne puisse mettre le commissaire sur une piste. Une mort sans relief et sans mise en scène : la petite était probablement tombée là où son meurtrier l'avait éliminée.

— C'est bien elle, confirma-t-il à son adjoint qui s'était retiré à deux ou trois pas du cadavre.

Puis, Rizzoli ajouta, très sombre : « Je déteste les enfants lorsqu'ils font le mort. »

À chaque fois qu'on lui rapportait la disparition d'un enfant, victime innocente de la barbarie humaine, Rizzoli calculait les générations futures qui, approximativement, manqueraient un jour à l'appel. Ce matin-là, il était personnellement confronté à la mort et le macabre calcul de probabilité s'imposa à lui comme une évidence. Lisa décédée, il devrait manquer en moyenne deux enfants d'ici vingt ans et, au total, six adultes seraient rayés de la carte en l'espace d'un siècle... Si on multiplie ce calcul par le nombre de petites victimes sur un an, ça commence à chiffrer. Le commissaire reposa le linge sur le visage de la morte et il se releva,

le regard rivé sur la silhouette gisante. Il s'éloigna enfin pour retrouver Farina sur la piste cyclable, enfermé dans une sourde colère. Le commissaire fit la moue. Il s'en voulut, de ses calculs de probabilité, de cette itération fumeuse qu'il radotait comme un poncif éculé.

Malgré l'horreur de la situation, la nature restait imperturbable. Elle semblait toujours aussi généreuse et elle gardait tous ses droits, même sur une scène de crime. Les oiseaux s'interpelaient en libérant de joyeux gazouillis, le verdoyant paysage irradiait sous un ciel azur, la terre était toujours aussi grasse et l'eau du fleuve coulait doucement. L'atmosphère qu'on pouvait inhaler sur les berges fleurait bon l'opulence et la béatitude. Quelle obscénité ! faillit s'exclamer le commissaire. À croire que rien ne s'y était passé et que personne, ni même la nature, ne prêtaient attention au cadavre...

Emporté dans ses émotions, le policier se laissa absorber par un air de son répertoire, seul remède salulaire au mal-être qui le gagnait. Il fredonna à voix basse sur un ton estropié :

« On se dit « bonne journée ! », même si elle ne l'est pas, à cause du temps pourri, du marteau-piqueur, ou bien du voisin antipathique, sans doute ! Ne t'arrive-t-il jamais de vouloir rester à la

vouloir rester à la maison pour t'occuper de toi ? Heureusement, après un bon petit-dèj, la vie devient plus belle, et on se sent mieux. Désormais, je suis réveillé et je peux réfléchir, même si je ne sais pas dans quelle direction aller, da ba dee da ba die... » ²

— Oh, oh, on chantonne, commissaire ? lança son adjoint, taquin.

— Tu sais bien que la musique m'accompagne partout, même sur les scènes d'un crime, répondit Rizzoli sur un ton fausement lyrique.

— Ça, j'avais compris et, aujourd'hui, elle dit quoi, ta sérénade ?

— Laisse tomber, je suis ridicule. Pardon si j'ai entamé un titre du groupe Eiffel sixty-five. « Oggi », tu connais ?

— On ne me la fait pas. Evidemment, je connais ce groupe euro dance DeeJay diffusé sur les ondes du monde entier depuis une décennie. Des récompenses internationales et des disques d'or à gogo même aux States. Le trio est composé de deux musiciens et d'un soliste dont je peux te préciser le nom...

— Stop, débranche « monsieur je sais tout » ! Tu m'irrites avec ton savoir livresque sur la musique... Je m'en fous de tes explications. Le refrain s'est incrusté comme ça, sans crier gare, et la ritournelle s'est diffusée en

boucle dans mon cerveau, point barre !

— Ok, ok, on en reste là, chef...

Rizzoli butait sur ses pensées lorsque les techniciens de la police scientifique, qui avaient enfilé leurs combinaisons de martiens ; des gants et des bottes en caoutchouc ; s'avancèrent sur la rive. Les deux policiers saluèrent Anna Gruber, le médecin légiste de Bolzano, tout en échangeant leurs identités et leurs numéros de portable.

— On a fait aussi vite que possible, précisa-t-elle sobrement.

Rizzoli voyait cette femme pour la première fois. Elle était arrivée avec les hommes de la Scientifique : ces derniers, ombres blanches organisées qui prenaient possession de la zone avec prises d'empreintes et relevés de matières physiologiques ; elle, le souffle court et des surbottes à usage unique aux pieds, les cheveux attachés en arrière dont une mèche rebelle s'échappait du chignon qui tenait par un fillet en résille.

Il l'observa alors qu'elle procédait aux constatations liminaires. La femme s'assura d'abord que la victime était bien morte en cherchant son pouls, trois doigts posés sur le côté de sa gorge, puis en lui ouvrant un œil avec le pouce et l'index.

Le commissaire trouva cette formalité absurde et il s'en agaça profondément. Un mort, c'est un mort et non une personne simplement endormie qu'on réveillerait en lui ouvrant les paupières de force. Puis, il s'imagina que la Gruber devait être mère : un médecin légiste payé pour décortiquer des cadavres mais, en même temps, une maman vraisemblablement tendre et attentionnée, peut-être la mère d'une ado de l'âge de Lisa ? Que devait-elle penser, à cet instant ? L'homme frissonna. Il s'en voulut de se laisser aller à ces considérations peu professionnelles. Décidément, les morts, ce n'était pas son truc. La Gruber faisait son boulot, point barre...

Elle poursuivit ses investigations. Penchée sur le cadavre, elle le scruta longuement, de façon minutieuse. Ses gestes semblaient dénués de tout affect. Puis, les techniciens prirent la relève, ils basculèrent à plusieurs reprises le corps à la recherche d'indices pendant qu'un photographe prenait des clichés.

Anna Gruber se releva enfin et elle chercha des yeux le commissaire. Quand elle le repéra, elle retira ses gants de nitrile en les faisant claquer avant de lui décocher un sourire fugace. Elle remonta pas à pas les quelques mètres qui la séparaient de lui et

de son adjoint, tous deux emmurés dans le silence. Une fois à sa hauteur, Rizzoli ne put s'empêcher de renifler une vague odeur de sueur. Une femme qui secrète autant la transpiration, ce n'est déjà pas banal, mais il jurerait de l'absence de cette senteur tout à l'heure, à son arrivée. Les premières manipulations sur le cadavre avaient sans doute troublé le médecin au point que des mouillures saturaient le duvet blond de ses bras comme les premiers cheveux plantés en surplomb de son front. Le cœur, quelque part, avait pris le pas sur le cerveau. Aux yeux de Rizzoli, ça la rendait plus humaine.

D'un revers de la main, la légiste chassa la pellicule humide déposée sur son front tandis que Rizzoli sentit la sienne inonder le haut de son dos qu'un tapis de poils bruns avait colonisé vers l'âge de vingt-cinq ans. Ce détail anatomique qu'il exécrait le perturba.

— Je peux déjà vous dire que le cadavre de cette jeune fille, d'environ dix-huit ou vingt ans, repose sur la berge depuis un ou deux jours... La putréfaction du corps commence à peine, bien entendu à vérifier en fonction des températures de ces dernières vingt-quatre heures, assez caniculaires pour la saison. La mort a été provoquée par strangulation, vous voyez. On observe bien les lésions de l'appareil laryngé et puis, ce teint

jaunâtre. Il n'y a aucun doute : pas d'eau dans la bouche, le corps ne présente pas de traces de coup, ni de blessures particulières. A priori, il n'y a pas eu lutte.

— On a donc affaire à un meurtre, répondit Rizzoli sur un ton qui oscillait entre interrogation et affirmation.

— Ça en a tout l'air, vous voyez. C'est abominable. C'était une jeune fille... Je suppose que c'est la fille dont on a signalé partout la disparition ? évoqua le médecin sur le même ton nuancé.

— C'est la seule certitude que nous ayons au regard des photos laissées par la famille. Par ailleurs, le vice-questeur va devoir la convoquer pour la reconnaissance du corps. Je lui laisse volontiers cette très pénible prérogative... Vous avez remarqué le collier de la morte, docteur ? C'est avec ça qu'on aurait pu l'étrangler, pensez-vous ?

— Non, certainement pas : les pierres, une imitation grossière du verre, tout simplement, et le pendentif de mauvaise qualité sont bien trop fragiles... Si on avait tenté de l'étrangler avec son collier, il se serait brisé bien avant que ne survienne le décès, vous voyez.

— Vous n'avez pas relevé d'autres éléments ? poursuivit Rizzoli, vexé par les évidences objectées à son hypothèse dont il

regretta aussitôt la formulation. Serait-ce la main d'un homme, ou celle d'une femme ? fit-il pour se rattraper.

— Il est trop tôt pour être affirmatifs. Si le tueur s'est pris à la victime par derrière, en théorie, une femme en serait capable, une pression de douze à quinze kilogrammes suffit, mais ce n'est que de la théorie. En général, les femmes n'étranglent pas, car elles ne se sentent pas assez fortes pour le faire, vous voyez. La strangulation est avant tout une affaire d'homme.

Rizzoli fit chou blanc une deuxième fois.

— Il y a eu violences, je veux dire, sexuelles ?

— Holà, vous savez ce qu'on répond généralement à ce genre de question ? Il faudra attendre le rapport d'autopsie, vous voyez... Ce que je peux vous dire, en revanche, c'est que la jeune fille porte tous ses vêtements ; des vêtements du dimanche, on dirait, comme si elle venait d'assister à la messe avec des chaussures de fête et des bottines à lacets. La culotte ainsi que le soutien-gorge sont correctement ajustés, rien d'anormal, ni aucune déchirure au niveau des textiles. Le photographe a pris plusieurs clichés du corps. Je vous contacterai personnellement dès que j'aurai le résultat des

premières analyses.

Rizzoli s'en voulut de passer une troisième fois pour un amateur. À cet instant, il ressemblait plus à un fan de séries policières qu'à un véritable flic, mais il enchaîna :

— Oui, tous les détails comptent, en effet... Alors, j'attends votre appel, docteur Gruber, et le plus tôt sera le mieux comme on dit généralement dans ces cas-là...

C'était la seule forme d'humour que s'était accordé le commissaire qui souhaitait répliquer au léger sarcasme de la légiste. Décidemment, Frau Gruber avait le don de l'agacer autant que ses « *Vous voyez* » de fin de phrase : un tic de langage qui reflétait, pensa-t-il, l'ascendant que le médecin souhaitait exercer sur ses interlocuteurs.

Chapitre 5

En fin de matinée, Rizzoli, la mine renfrognée, se réfugia dans son bureau. Le fauteuil dont le cuir noir était craquelé crissa sous l'effet de sa mauvaise humeur. Il ne voulut voir personne : ni famille, ni collaborateur. Il était moins bien disposé encore à écouter les plaintes des uns et des autres, celles des braves gens de la ville que son service était censé protéger, comme celles du personnel qui relevait de son autorité. Son bureau, interdit aux intrus l'après-midi, représentait plus que jamais un lieu familial rassurant, un véritable havre de paix. S'il s'était écouté, il s'y serait bien enfermé à clef pour savourer quelques moments de quiétude. Même si ce local n'était que professionnel, le policier l'occupait plus assidûment que son domicile. Le désordre qui y régnait était ordonné. Tout était à la place qu'il souhaitait donner à son environnement. Le plan détaillé de la ville et la carte informative cartonnée de la province étaient fixés sur le large mur à sa droite, tandis que

les écussons en tissu et les diverses tapes de bouche rappelant ses deux précédentes affectations dans les Pouilles et en Basilicate étaient suspendus en quinconce sur le mur derrière lui. Son affectation dans les Pouilles avait été la plus gratifiante. C'était là-bas qu'il avait reçu des mains du préfet une médaille du mérite, la *Medaglia di bronzo al Merito dell'ambiente*, pour avoir débusqué une décharge abusive exploitée par la mafia. Rizzoli en était très fier. Certes, c'était l'acte de reconnaissance qui avait boosté sa carrière, mais c'était aussi une revanche personnelle sur sa famille composée de petits entrepreneurs qui n'avaient jamais compris son choix de travailler dans l'administration contre des émoluments peu gratifiants et c'était, au-delà de tout, l'occasion de se valoriser aux yeux des autres pour mieux se valoriser à ses propres yeux. Au moment de recevoir sa médaille, le commissaire avait ressenti une émotion proche de l'allégresse, soit l'illusion d'exister le temps des honneurs, une délicieuse extase qui retombe trop vite et assez semblable, finalement, à la jouissance des sens.

Pourtant, profondément citoyen depuis qu'il avait poussé ses tous premiers vagissements dans une clinique de Milan, Rizzoli appréciait sa situation présente. Gérer la

délinquance d'une ville de plus de cent mille habitants lui convenait mieux que le provincialisme des villes blanchies à la chaux du profond sud souqué par la chaleur. « Sans compter que Bolzano et le massif des Dolomites qui la couronne sont des endroits sublimes, répétait-il à l'envi. Si le paradis existe sur terre, c'est bien ici et nulle part ailleurs ! »

Finalement, il fallait peu de choses à Rizzoli pour se sentir à l'aise dans ses baskets. Une ville avec son son chaos, ses lumières et sa pollution, tel était son biotope.

Sur le plan strictement professionnel, les premiers mois s'étaient passés lents comme des jours sans pain : diverses dégradations de lieux publics, des vols de bicyclettes, incendiées après usage, des poivrots détrousseurs de personnes vulnérables, à dégriser en cellule avant tout interrogatoire, ainsi que deux toxicos qui avaient eu la malencontreuse idée de braquer une pharmacie en plein jour mais, très vite, le commissaire était passé de l'ennui profond à la poussée maximale d'adrénaline lorsqu'il avait mis la main sur une plantation de cannabis grossièrement dissimulée dans une grange abandonnée et aménagée dans les bois du lac de Monticolo. La mafia fut mise en cause, mais aucun malfaiteur n'avait pu être identifié.

Plusieurs semaines passèrent avant qu'il n'arrête un jeune réfugié afghan en colère. Le forcené, armé d'une batte de baseball, avait commencé à dégrader plusieurs voitures et les vitrines des magasins le long de la Via Luigi Galvani. Le migrant prétendait ainsi alerter l'opinion publique sur les exactions de son patron qui, à ses yeux, l'extorquait.

Rizzoli avait eu à enquêter sur semblable exploitation de la misère humaine dans le milieu africain, tous ramasseurs de tomates dans les Pouilles : une enquête qui n'avait pas mis fin à ce scandale social qui se répète à l'infini dans le sud du pays. Cette fois-ci, le commissaire fit arrêter le casseur et le patron voyou. Tous deux furent traînés devant les tribunaux dont les sentences lui étaient égales tant Rizzoli avait abandonné ses illusions sur l'effet que pouvaient avoir, sur des patrons mafieux, les peines pitoyablement légères prononcées à leur rencontre. « La mafia est si solidement infiltrée dans les strates de la société que la justice rebute à y venir jouer au déboucheur de merde ! Ça déborde des chiottes », avait alors proféré le jeune commissaire à son équipe perplexe.

Aujourd'hui, une pile de dossiers s'empilait sur son plan de travail et c'était suffisant

pour le mettre de mauvaise humeur. Les dossiers étaient classés dans des chemises dont la couleur correspondait chacune à une affaire en cours ou à traiter, voire à déléguer, si le temps lui manquait pour s'en occuper personnellement. « Un bon chef est un chef qui délègue ! », lui répétait Farina inlassablement, sans que le commissaire n'y prête guère attention. Le reste, à ses yeux, était secondaire : accessoires de bureau, protocoles, documents techniques et même des notes de service étaient entassés sur la table de réunion selon une organisation qui lui était toute personnelle, pour tout dire, assez bordélique.

Les seules touches personnelles dans cet univers professionnel étaient une tasse de café refroidi avec son empreinte ADN et la photo encadrée qui trônait à côté de la lampe de bureau représentant sa femme en compagnie de leurs jumeaux Osvaldo et Viola à l'âge de quatre ans. La photo datait de sa prise de fonction. Sa famille était tout à la fois sa référence, sa fierté, sa force et son équilibre. Les bouilles de sa progéniture, solaires, radieuses, espiègles, lui sautèrent au visage comme si, un instant, elles s'étaient libérées du cadre : une image en 3D de bambins heureux. Bien que rien ne permettait de le confirmer, les deux parents

s'accordaient pour penser que leur progéniture avait été conçue lors d'un été torride, aussi torride que leurs ébats sous la douche énergisante de leur salle de bain. Elle comme lui avaient connu des spasmes inhabituels, particulièrement puissants. C'était un détail intime, devenu secret de famille, que le couple n'avait jusque-là partagé avec personne. Le garçonnet ressemblait terriblement à sa mère, tandis que la fillette était le portrait craché de son père. Pour la petite, il s'en voulut de tant d'hérédités, synonymes de défauts et d'imperfections. Le policier s'occupait des jumeaux autant que son métier le lui permettait. Pourtant, en ce triste mardi de mai, il se reprocha de n'être pas assez présent et en songeant à ses jumeaux aujourd'hui âgés de dix ans, il estima profondément injustes les réprimandes qu'il leur adressait lorsqu'à la maison, ils faisaient un raffut de diables jugé inversement proportionnel à leur petite taille. Tout comme son emportement face au stress ou quand une trop forte émotion le submergeait, le père savait que ses élans de colère face à ses propres enfants étaient une marque de faiblesse, un dérivatif à son angoisse.

La signorina Silvana, sa secrétaire, avait bien compris l'état d'esprit dans lequel

se trouvait son patron et elle lui garantit un après-midi de solitude absolue propre à la réflexion, voire à la méditation. Elle prit l'initiative de lui porter vers les treize heures un tramezzino à la mayonnaise avec jambon et champignons, son sandwich pain de mie préféré, ainsi qu'une boisson gazeuse que le commissaire avait l'habitude de se commander au bar voisin dans le petit quartier aux échoppes cheap tenues par les Pakistanais. Rizzoli ne s'accorda que quelques minutes hors de son bureau, le temps de siroter un espresso au distributeur à boissons installé dans un recoin à l'étage. Son café avait une saveur bien plus subtile que celle de la vieille cafetière usagée qui trônait sur une des tables de son bureau dédiée entièrement au personnel du service. Il y croisa des collègues désœuvrés, avachis sur trois chaises dépareillées et, comme il ne souhaita pas s'attarder en leur présence, le policier pressé esquiva leurs regards. Il comprit rapidement en tendant l'oreille qu'ils appartenaient à la section administrative chargée de délivrer les passeports, ce qui le soulagea. Ça réduisait les risques d'être interpellé et de devoir s'appesantir sur sa propre enquête.

Le commissaire avala son mini gobelet en carton d'une seule gorgée. Il fit la grimace. L'espresso était inhabituellement amer, sans

doute, avait-il oublié de presser la touche *zucchero*³.

Il envia ses collègues dont une certaine insouciance se lisait sur le visage. Des flics qui, contrairement à lui, n'affrontaient jamais la mort mais, bien plutôt, l'avenir. En délivrant des passeports, ils permettaient à des gens de partir à l'étranger pour des voyages d'agrément ou pour leurs affaires. Sans doute aussi avaient-ils contribué à satisfaire des familles de migrants qui, après des années de présence en Italie, achevaient leur chemin de croix en obtenant enfin le sésame d'une vie : la nationalité de leur pays d'accueil.

Sa tasse de café à lui était sombre comme la mort et les morts n'ont pas d'avenir. Rizzoli broya de sa main le gobelet avant de le jeter dans la poubelle bleue de recyclage du papier afin que l'ordre règne et que le chaos qui brouillait son esprit ne prenne pas le dessus.

La journée avait fort mal commencé. Avec la découverte du corps de Lisa, l'affaire de disparition de la jeune majeure avait pris un tour plus tragique encore. À l'évidence, il s'agissait d'un meurtre, voire d'un assassinat, si la préméditation était avérée. Ce sera au procureur de décider de la qualification

des faits en vertu des éléments que lui fournira le vice-questeur Walshofer. Peu avant midi, celui-ci avait reçu le commissaire Rizzoli à sa demande dans son vaste bureau du premier étage.

Lorsqu'il entra, le vice-questeur, ses lunettes demi-lunes sur le bout du nez, était assis derrière la table de conférence semi-circulaire sur laquelle il avait déposé un dossier de quelques feuillets, une feuille blanche qui ne demandait qu'à être noircie ainsi qu'un stylo nacré et deux bouteilles d'eau minérale pétillante de trente-trois centilitres. Ce cérémonial signifiait d'ordinaire que « il dottore », appelé ainsi au regard de ses titres universitaires, consentait à écouter son interlocuteur le temps qu'il faudrait. L'échange de vues entre les deux hommes avait duré une bonne demi-heure et Rizzoli était sorti de l'entretien déconcerté et nerveux, son intime conviction passablement ébranlée.

Lorsque le commissaire apostrophait Walshofer par son titre « dottore », l'écho qui inlassablement lui revenait comme un boomerang était : *Sapperlott, Sapperlott !* Ce n'est pas dieu possible d'avoir un chef pareil...

Le patron n'avait pas daigné se lever de son bureau pour venir l'accueillir. Ce fut par

ailleurs ce manque de courtoisie qui devint le fil rouge de leur entretien.

Rizzoli avait étudié à fond le dossier, mais le policier n'avait aucun élément tangible à faire valoir et l'enquête ne progressait pas. Il se sentait démuni avec ses intuitions comme seul argument. Les mains moites autant que le front, il fit le constat que les deux fenêtres de la pièce, largement entrebâillées, ne pouvaient constituer « l'élément perturbateur » à l'origine de ses vapeurs. Il ne put affirmer avec certitude si le vice-questeur avait détecté son malaise. Il constata en revanche qu'il profitait de sa supériorité hiérarchique pour le déstabiliser. Le patron se montra incisif, voire agressif et suspicieux, sur les capacités de son subordonné à conduire l'affaire. Il retira ses lunettes qu'il déposa repliées à ses côtés et toisa le commissaire, une bonne dose de morgue dans le regard :

— Il faut s'en tenir aux faits, l'avait-il tancé en haussant le ton, et ne pas trop vous fier à votre première impression. Vous vous dispersez et vous n'arriverez, à rien comme ça. Jusqu'à preuve du contraire, le dernier individu à avoir vue vivante la victime, c'est bien le jeune homme... C'est un être instable, je veux dire, au niveau de ses émotions. Les procès-verbaux sont clairs sur ce plan.

C'est le b.a.-ba facile à comprendre, tout de même ! Creusez donc dans les dernières relations du garçon avec ses ex-copines. Il y a du grain à moudre d'après les témoignages que nous avons...

Le patron récupéra ses lunettes qu'il ajusta d'un geste nerveux. Puis, il sortit un à un les feuillets du dossier qu'il tendit au commissaire.

— Relisez la déposition de celle-ci et puis de cette autre, là... Tout concorde. Les filles – les femmes, devrais-je dire –, sont abandonnées par le garçon à la suite de disputes parfois violentes. Relisez leurs témoignages, relisez-les ! Il n'est pas très convaincant, ce Matteo, un délinquant coupable de harcèlements... C'est un prédateur manipulateur, c'est écrit là. Je vous le dis, ce jeune est totalement déboussolé et il est plus Machiavel que Don Juan, plus Florentin que Vénitien.

Rizzoli laissa se tarir ce flux de paroles aussi imprudent qu'irrespectueux. Il marqua un temps d'arrêt avant d'engager la contre-offensive. Le vice-questeur le dévisageait déjà, suspendu à ses lèvres, dans l'attente d'un reflux verbal :

— Je sais tout cela. Les documents que vous me tendez sont le fruit du travail de l'équipe que je dirige... Selon vous, l'instabilité

émotionnelle du garçon serait le mobile du crime ; mais un adolescent qui se cherche, il n'y a rien de plus banal, monsieur ! lança Rizzoli un ton en dessous. À notre époque, les jeunes prennent la liberté de diversifier leurs expériences. Ils couchent à droite, à gauche. C'est pas plus mal et ça ne fait pas de Matteo un assassin, poursuivit-il comme pour souligner le déphasage entre deux générations et l'incapacité de l'ancien monde à appréhender le nouveau. Non, cela ne me convainc pas... Si Matteo était l'assassin, comment expliquer que l'on ait retrouvé le corps de la fille sur la rive du fleuve, distant de cinq kilomètres du verger où les deux jeunes se seraient câlinés ?

— Ça, c'est votre boulot ! C'est à vous de le déterminer. Relisez les déclarations du garçon et vous y relèverez bien des contradictions... Vous niez les évidences, commissaire. Vous niez les évidences... Il ne faut pas le lâcher, ce bonhomme, vous comprenez ?

— Il est clair qu'après ce funeste rebondissement, je vais à nouveau l'interroger... On va analyser ses réactions au moment où je lui annoncerai le décès de Lisa, puisqu'il n'est pas au courant, officiellement, je veux dire : je vous promets de le serrer, ce gamin ; mais je m'oppose à son inculpation

au moins jusqu'aux conclusions de l'autopsie. De toute façon, à cette heure, on ne sait même pas si Lisa a été tuée dans le verger ou ailleurs, sur les rives du fleuve. Puis, s'il y a eu transport du corps, je ne vois pas comment Matteo s'y serait pris !

— Le décès par strangulation est avéré et la victime ne s'est pas défendue... Tout colle. À l'évidence, c'est un homme qui l'a tuée, et elle connaissait son assassin, martela *Sapperlott* en tapotant avec fureur une pièce à conviction avec son index droit, sans compter que l'autopsie accablera le garçon. On retrouvera certainement des traces de son passage, puisqu'il assume une relation sexuelle avec elle, le matin même de sa disparition. Nous verrons bien s'il y a eu violence ou non... Commissaire, il faut agir vite : vite et bien ! L'affaire est trop grave. Grave et aussi sensible que toutes ces polémiques attisées par les nationalistes de tous poils qui affectent la vie politique locale. Ils ont le vent en poupe, vous savez.

Rizzoli ne put contenir un mouvement de surprise doublé d'une certaine contrariété. Après avoir surfé sur le registre de l'incompétence, voilà que son patron mêlait l'actualité locale à une affaire de meurtre.

— Vous faites référence à ces mouvements séparatistes qui vocifèrent exigeant

pour les gens d'ici la double nationalité ?

— Par exemple ; et la demande est récurrente. Je pense à d'autres, aussi, qui réclament l'indépendance de la province pour en faire une principauté ou à ceux qui demandent purement et simplement l'annexion à notre voisin du nord. Je pense enfin à tous ceux qui se mobilisent pour que disparaissent les symboles architecturaux à la gloire de Mussolini encore très présents en ville... Comprenez-moi. Ce que je tente de vous expliquer, c'est qu'il faut éviter la gesticulation de ces populistes italiens qui poussent des cris d'orfraie ainsi que celle des séparatistes tyroliens. Il faut se garder d'exacerber les tensions entre nos deux communautés.

— Mon opinion est toute faite. Pour moi, le slogan « *Le Tyrol du sud n'est pas italien* », placardé en allemand depuis plusieurs semaines déjà sur les murs de la ville, est tout aussi inacceptable que la décision des fascistes de l'entre-deux guerre qui prohibaient votre langue dans la sphère publique, mais quel rapport avec l'affaire qu'on a sur les bras, dottore ?

— La langue des uns contre la langue des autres, le pouvoir de Rome contre des revendications séculaires. Je ne souhaiterais pas que l'enquête s'enlise autant que les débats

sans fin sur l'avenir de notre province, c'est tout... J'aimerais anticiper les commentaires acerbes des uns et des autres propagés par des médias racoleurs ou sur les réseaux sociaux propices aux dérapages haineux. Ça raviverait des ressentiments inutiles.

— Je comprends vos craintes sur l'enlissement et je les partage. En démocratie, les peuples ont tendance à suivre les brailards de tous poils, marchands de chimère mais, si j'accepte que vous me mettiez la pression, mes épaules ne seront pas assez larges pour supporter les polémiques alimentées par des autorités mal intentionnées ou une population chauffée à blanc par des affaires qui ne concernent pas la police.

— Commissaire, je prendrai mes responsabilités ; mais moi, je n'aurai personne pour me prémunir du questeur à son retour de sa conférence de Berlin, ni du préfet qui ne va pas tarder à m'appeler... Quoiqu'il en soit, on verra comment la presse de demain commentera la nouvelle. La dualité de la presse, devrais-je préciser, car je doute que les deux quotidiens *Dolomiten* et *Alto Adige* soient sur la même longueur d'onde !

— Ne politisons pas l'affaire, monsieur, et n'en faisons pas un débat interethnique ! Rien de tel pour polluer l'enquête... Je vous rendrai compte de l'avancement de nos

travaux en espérant que des indices solides pourront émerger, ce qui nous faciliterait la tâche.

— Je vous répète, répliqua le vice-questeur qui ne supportait pas la contradiction : il faut mesurer l'impact que cette affaire aura sur l'opinion publique, déjà que la toponymie des lieux est prétexte aux débats acrimonieux. Alors, imaginez un meurtre !

— Que pensent les familles du décès de la petite ? demanda Rizzoli qui s'autorisait une diversion. Je ne vous demande pas comment les Innerhofer ont réagi à cette terrible nouvelle...

— Je m'en tiens à la maxime : « C'est pas mon proche, c'est pas ma peine », que vous devriez appliquer à vous-même. Il faut rester empathiques, mais surtout prendre du recul. Les sentiments peuvent constituer un obstacle au raisonnement. J'ai eu le papa, au téléphone. Ça n'a pas duré longtemps et je l'ai trouvé fataliste, mais je peux me tromper. Je ne suis pas doué pour interpréter les voix. C'est lui qui est allé reconnaître le corps à la morgue. Quant aux enquêtes, les familles et les proches ont le don de les parasiter, vous le savez tout aussi bien que moi. Il faut rassurer ces gens-là, ne pas aller à contre-courant de leurs aspirations tout en évitant de leur préciser quoi que ce soit. Sinon, on est

cuit.

Rizzoli plissa les yeux, un réflexe, probablement involontaire, lorsqu'il ne partageait pas l'opinion de son interlocuteur. Puis, le patron passa en revue les affaires courantes, des contentieux mineurs entre voisins, une recrudescence de vols de bicyclettes et des incivilités toujours plus fréquentes en ville, autant de petites délinquances qui ne relevaient pas des services de Rizzoli. Le commissaire lui en fit la remarque.

— Ici, c'est tolérance zéro, *Punkt, Absatz*, point, à la ligne, lui répondit Walshofer.

Ensuite, les deux hommes compulsèrent l'ensemble des signataires que Silvana venait d'apporter. Une fastidieuse formalité qui ponctue le quotidien du policier et que, ce matin-là, il s'était efforcé d'abréger. Une fois qu'il eût refermé le lot de parapheurs signés, le vice-questeur jeta au commissaire un regard narquois :

— Je me disais, entama-t-il en retirant ses lunettes, et s'il fallait chercher du côté des migrants intégrés de fraîche date ?

Le ton du dottore avait subitement changé, il vibrait d'une excitation inhabituelle.

— Eh bien, oui, qu'en pensez-vous ? Ça

nous arrangerait tous, non ? Après tout, trente-cinq familles syriennes sont arrivées depuis le début de l'année. Quand je dis des migrants « intégrés », on se comprend ; sans compter les Irakiens et les Afghans des deux années précédentes.

Le commissaire eut du mal à cacher sa stupéfaction.

— Vous êtes sérieux, là ? Ne me dites pas que vous soutenez la théorie du « grand remplacement » ! Avant eux, il y eut les Albanais arrivés en masse dans les années 90 ; dans les années 30, invasion des culs terreux du Sud que les fascistes sont allés chercher par la peau des fesses. Si vous le souhaitez, on peut remonter comme ça jusqu'à l'Antiquité. Le Haut-Adige a été peuplé de Romains et ils ont laissé des traces un peu partout, vous savez.

— Ne négligez aucune piste, commissaire, surtout pas à ce stade de l'enquête ! martela encore le vice-questeur en plissant le nez. C'est plus qu'un conseil que je vous donne. Allez, au travail !

— Il n'y a pas de problème. Je me fais fort d'enquêter aussi dans cette direction, souffla-t-il, interdit. Cependant, avant d'appeler aux ratonnades, concentrons-nous sur Matteo. Je vous promets qu'au moindre doute, je vous mettrai de côté une fourche, un

gourdin et un crucifix.

Le commissaire quitta le bureau de son patron sans même lui adresser un regard. Ce fut un comportement irrespectueux qu'il regretta aussitôt.

Il avait besoin de faire le point avant de repartir sur de nouvelles bases et d'élaborer une stratégie. Il fut surpris de la piste crapuleuse du migrant en quête de « blondes à peau blanche » que *Sapperlott* lui avait agité sous le nez sans trop y croire lui-même. Tout du moins, l'espérait-il. En attendant les conclusions du docteur Gruber et ser-rer le « gamin », comme il l'appelait désormais, et étudier plus en détail ses fréquentations seraient son fil conducteur. Même s'il refusait de l'admettre, la mise en garde du vice-questeur l'avait ébranlé. Il était désormais convaincu que Matteo pouvait rapidement passer de l'état de témoin à celui d'inculpé. Il se rappela ses cours à l'école supérieure de police de Rome. Après tout, comme le lui avaient enseigné ses pairs, les crimes sont majoritairement commis par l'entourage immédiat des victimes et les affaires sont relativement simples à résoudre. Il n'y a que les films et les romans policiers qui s'ingénient à compliquer les intrigues.

Après une longue réflexion, enfoncé dans le canapé en Skaï brun qui trônait au sein

du couloir longiligne du premier étage, celui des grands chefs, Rizzoli se releva et s'étira bruyamment en cambrant le bas des reins. Puis, il monta quatre à quatre les marches qui le conduisirent à son bureau du deuxième étage.

Farina était déjà là à faire les cent pas. À son approche, il fit un signe de tête :

— La secrétaire du vice-questeur m'a averti de ta sortie de son bureau, lança l'inspecteur. Alors, comment ça s'est passé ? Y a-t-il de nouvelles consignes ?

— Putain, t'as rien d'autre à faire, Salvatore ? ironisa le commissaire. Jusqu'à preuve du contraire, les consignes, c'est moi qui te les donne, non ? T'as vérifié si les trois communes concernées étaient équipées de webcam comme je le l'ai demandé ?

— Ah, je vois que tu es de méchante humeur, déplora Farina après avoir refermé la porte du bureau derrière eux. Aucune des communes de Lana, Postal et Gargazzone n'est équipée de vidéo surveillance. On fait chou blanc, là-dessus.

Rizzoli regretta aussitôt son emportement stérile, un rituel qu'il imposait à son entourage lorsque l'ordre des choses lui paraissait renversé. Son subordonné venait d'en faire les frais et au pire moment car, à l'instant,

plus que jamais, il ressentit le besoin d'être entouré d'alliés sûrs, fidèles et efficaces. Or, précisément, Farina faisait partie de cette communauté triée sur le volet dont la proximité le rassurait.

— Bon, ok mais, de toute façon, il faut tout vérifier... Excuse-moi, je suis discourtois avec toi comme le patron vient de l'être avec moi. La pression, Salvatore, on va en avoir. Walshofer m'a dit qu'il prendrait ses responsabilités en cas de fermes et bienveillantes sollicitations du microcosme local. C'est un bel euphémisme ! Dans sa bouche, ça signifie qu'il me laissera me démerder en première ligne, à encaisser les coups, avant de reprendre éventuellement la main au cas où je tomberais K.-O. sur le tatami !

— Eh bien, c'est plutôt bon pour ta carrière... Ça sent l'avancement, tout ça ! répondit Farina qui choisit un registre plus léger.

— L'avancement ou l'enterrement de première classe et le risque de servir de fusible est grand. Il a été peu amical avec moi, il dottore, et il ne me fera pas de cadeau. Il m'a même fait le coup de la piste du migrant aux pulsions mal contrôlées comme si, lui aussi, avait été contaminé par les discours toxiques du ministre *leghista*⁴ de l'intérieur qui

attisent sans répit la haine de l'étranger. Toi, que penses-tu de Matteo ? Je ne te parle pas du ministre, tu t'en doutes bien, précisa Rizzoli du revers de la main.

— J'avais bien compris, ricana Farina. Eh bien, pour moi, Matteo Degasperi est un merdeux de première, un baiseur à la petite semaine, le genre *usa getta*. Il jette après usage, comme on le fait avec un mouchoir en papier ou avec un rasoir à usage unique, bref, un mec pas fini dans sa tête. Il se la pète avec les filles en jouant de son physique avantageux ; mais bon, hormis la somme de tous ces défauts, j'avoue être impressionné. Il ne lâche rien lors des auditions et il tient tête comme le garçon tranquille qui n'aurait rien à se reprocher. De toute façon, à l'heure d'aujourd'hui, on n'a rien contre lui.

— Tu n'es pas très amène, dans ton jugement. Tu n'as pas un brin de bienveillance...

— Pardon, je viens de préciser qu'il avait un physique de rappeur et je rajoute qu'il doit probablement danser comme un dieu sur des musiques électro, railla l'inspecteur. Ne m'en demande pas plus.

— Non, moi, j'aurais aimé connaître le fin fond de sa relation amoureuse avec Lisa ; savoir si c'était le coup d'un soir, le plaisir des

sens, l'attirait d'un corps bien fait, un mec fort pour la baise, une fille encore vierge et malhabile, envoûtée par le charme du garçon et qui, finalement, se donne, la domination du mâle sur l'innocence... Ce que tu privilégies, en fait.

Farina opina du chef, les lèvres rieuses, les yeux baignés de poussière d'étoiles :

— À son âge, on aime les filles comme on dévore des tartines de Nutella, une tranche par-ci et une tranche par-là. Le Nutella, avec son goût inimitable, mélange de choco-noisettes et d'huile de palme, ça coule dans le gosier, que du bonheur !

Rizzoli planta son regard dans celui de son second, objectant :

— À moins que leur relation ait été plus profonde, plus aboutie, s'accompagnant d'une dose d'intelligence, celle qui trouble et qui rend le contact irrésistible. Toi, tu as tranché, moi, je m'interroge. Peut-être suis-je indécent de parler ainsi alors que l'un des deux n'est plus. En tout cas, nul ne saurait dire comment ces deux êtres s'étaient connus alors que rien ne prédisposait à leur romance. Pour revenir à Matteo, rien ne te choque dans les rapports de ce gamin avec les filles ?

— Si tu veux mon avis, les jeunes aujourd'hui, il faut les surveiller comme le lait

sur le feu. Or, le père ne semble ni actif, ni même présent. Hormis la gestion de son resto, rien ne le concerne, on dirait. Bref, le père est aux abonnés absents et la mère fait ce qu'elle peut.

Le commissaire secoua la tête. Parfois, il se disait qu'il devrait davantage écouter son adjoint, car il avait le défaut d'avoir souvent raison. Malgré tout, le policier fronça les sourcils et pointa un index désapprobateur vers lui :

— S'il te plaît, n'aborde pas les choses sous cet angle. On risquerait de culpabiliser, toi comme moi. T'as des horaires de fonctionnaire ? Non, ce n'est pas le cas. Eh bien, un restaurateur, c'est comme un flic : ça ne compte pas ses heures, voilà tout. Passons ça ! Je te parle de Lisa... Pourquoi Matteo s'est-il soudain entiché d'une fille de son âge alors qu'il se tapait jusque-là des vieilles de trente ? Dans quel intérêt, dis-moi, et pourquoi ce revirement ? Selon toi, un cul en vaut-il un autre ?

Rizzoli se voulut volontairement provocateur afin d'arracher à son adjoint une réplique du tac au tac qu'il souhaitait plus spontanée que réfléchie.

— Eh bien, je pense que ces derniers temps, il a dû se prendre des râteaux avec les vieilles, comme tu dis, et il s'est sans doute dit

« Revenons à une drague plus ordinaire, plus conventionnelle. »

— Donc, tu partages mon analyse. Matteo a changé de registre à la contrariété des femmes mûres, puisqu'il les délaisse désormais pour harponner des filles de son âge en tout cas, la jeune Lisa. C'est exactement ce que je voulais t'entendre dire. Ce qui confond en général le criminel, c'est précisément un comportement devenu inhabituel. Sa manière de faire, de vivre au quotidien, ne colle plus avec celle d'avant, comme un grain de sable qui aurait tout dérégulé... Quel élément déclencheur a-t-il bien pu germer dans sa fragile cervelle d'adolescent ?

— C'est pas vraiment ce que j'ai voulu dire, mais soit. D'après toi, Matteo se trahit par son comportement inhabituel ; mais Guido, tu penses comme les autres, désormais ? Pour toi aussi, il serait coupable ? Le vice-questeur t'a retourné, avoue !

— Non, et je n'ai rien dit de tel. Je cherche simplement à comprendre. Je pense qu'il serait pertinent d'enquêter plus à fond dans cette voie. Salvatore, tu files à Lana, tu annonces au gamin la triste nouvelle, tu mets les formes, bien sûr, puis tu le travailles pour connaître les véritables sentiments qu'il éprouvait pour la petite. Était-ce

de la passion, de l'intérêt, du cul ou bien la quête d'une relation sérieuse et durable ? Bref, je ne te fais pas de dessin. S'il te paraît sincère, alors, on avisera. Dans le cas contraire, tu reprends son emploi du temps de A à Z, on ne sait jamais. De toute façon, tu le convoques aussi dans mon bureau pour demain matin à dix heures. On confrontera alors les deux versions au cas où la nuit, portant conseil, lui viendrait l'idée de changer les faits et de m'expliquer le contraire de ce qu'il t'aurait avoué la veille. Moi, je m'enferme dans mon bureau et je vais relire les déclarations des uns et des autres. Je ne veux voir personne cet après-midi sauf toi, bien entendu, à ton retour !

Chapitre 6

— Mon amour, tu me parles toujours de Matteo et jamais de Lisa. C'est tout de même elle, la victime.

— C'est vrai, Alice mais, aujourd'hui, tout tourne autour de Matteo parce que le glaive de la justice, fatalement, impitoyablement, s'abattra sur lui. Puis, de Lisa, on ne sait pas grand-chose hormis ce que ses proches en disent. Je ne l'ai vue qu'une seule fois, allongée sur la rive, les yeux clos, face contre terre, recouverte du linge fourni par nos collègues de la police municipale. Tout ce que je peux te dire, c'est qu'elle m'a semblé jolie, assez fine, grande et élancée, blonde, un nez droit, des lèvres sensuelles, un beau brun de fille que corroborent les différentes photos en notre possession dont certaines ont été diffusées sur les télévisions locales. Tout le portait de Sabine, d'ailleurs.

— Qui est Sabine ?

— Sabine, c'est sa mère. Malgré la douleur inimaginable que peut ressentir une

maman en de telles circonstances, j'avoue l'avoir trouvée particulièrement séduisante.

— Ah, voilà autre chose : le flic qui tombe en pamoison devant la mère de la victime !

Guido ne releva pas.

— Quand la Gruber a manipulé la morte, tu vois, pendant de longues secondes, j'ai remarqué que son visage juvénile n'était pas encore altéré par la mort. Pourtant, c'était déjà un cadavre et plus une personne. J'avoue que ça m'a mis mal à l'aise et j'ai fait une analogie, stupide, avec le recul : « Une morte au milieu d'une nature verdoyante en pleine saison comme ici, dans la vallée, ça ne colle pas ! », ai-je pensé. Une morte, en revanche, ça conviendrait mieux dans un décor en demi-teinte, plus subtile, plus intrigant ou un décor couleur paille, par exemple, comme celui de la Toscane en début d'été.

Guido se remémora les détails de sa journée. Il se dit que des morts, il y en a tous les jours et il y en aura jusqu'à la fin des temps. La mort, c'est dérangent mais, bien qu'inéluctable et cruelle, c'est surtout profondément humain, la fin d'un cycle. La petite avait reposé seule, abandonnée de tous en pleine nature dans la fraîcheur de la nuit

tandis que lui, en chaussettes et chemisette, le veston négligemment jeté sur le dossier d'un fauteuil, il bénéficiait de la tiédeur du parquet entouré d'une famille aimante.

Dans la soirée, sans doute, fera-t-il l'amour pour oublier la précarité de la vie. Il accédera au paradis tandis que d'autres sombreront en enfer. Il satisfera sa femme, il lui donnera tout ce qu'il pourra et il prendra tout ce qu'elle lui accordera. Après les câlins, ils s'échangeront des regards : « Cette fois, tu penses que c'est la bonne, dis-moi, Trésor ? », semblera questionner Guido. Alice ne desserrera pas les lèvres, mais son regard exprimera mieux que des mots : « Qui sait ? »

Des souvenirs nostalgiques de son enfance surgirent : ses vacances dans la montagne lombarde à Gerola Alta, en province de Sondrio, avec son frère Massimo de deux ans son aîné et leur petite sœur Chiara ; les parfums d'étable l'été, de lait, de fromage Bitto et de polenta fumante ; des rires et des émotions à chaque cadeau que lui faisait la vie ; les randonnées dans les alpages avec un bâton d'alpiniste qu'on appelle Alpenstock, seuls sans les parents ; l'explosion des pétards dans les bouses de vache fraîches qui résonnait comme autant de tirs de canon dans l'immensité des estives ; les têtards et les petites grenouilles piégés dans les marres, aussitôt livrés vivants aux

fourmilières géantes des sous-bois et l'agonie des batraciens se tortillant de douleur sous les crochets mortels des insectes ; la réprobation de la mère au retour ; le déshabillage en règle sur le palier de la location de vacances parce que la bouse de vache, ça pue et que les marres à bovins, c'est sale ; le défilé triomphant jusqu'à la salle de bain, nus comme des vers, sous les vivats de Chiara ; le passage sous une douche partagée par ces deux frères « psychopathes », comme disait la maman effarée par le récit de leurs « exploits », le sens du mot « psychopathe » cherché dès leur retour à Milan, dans le Garzanti familial, le dictionnaire de référence et le père bienveillant qui lançait : « C'est de leur âge, celui de la découverte... »

L'insouciance des jeunes années avant l'entrée dans l'adolescence, cette période de transition où il finira par tomber de haut.

— Au fait, t'as pu écouter les infos, ce soir, sur les chaînes régionales ? se hasarda-t-il.

— Eh bien non, Guido : tu sais bien que le mardi est ma grosse journée, je donne des cours à la fac jusqu'à dix-neuf heures trente !

Alice s'irritait parfois lorsque son mari, absorbé par ses enquêtes, évacuait de sa mémoire le quotidien familial comme les rendez-vous chez le médecin, les entraînements de foot du garçon ou ses propres engagements

professionnels mais, ce soir-là, elle ne lui reprocha rien et Rizzoli poursuivit dans le détail la narration de sa journée :

— Deux familles terrassées par le malheur, c'est comme un fusil à deux coups, ce meurtre. Un coup a atteint les Innerhofer en plein cœur tandis que l'autre frôle les Degasperi sans avoir atteint d'organes vitaux, tout du moins jusqu'à présent. Quelle tristesse ; mais devine, Alice, ce qui a constitué le clou de cet après-midi ?

— Tu parles de l'enquête ?

— Bah oui, sois plus intuitive. De quoi d'autre pourrions-nous parler en ce moment ?

— Eh bien, de nous deux ou des enfants, soupira Alice, ou bien encore de mon travail à la fac, car tu sais, Guido, quand tu en es à caler des créneaux dans ton agenda, c'est que quelque chose ne tourne pas rond, non ? Bon, vas-y, je t'écoute.

— Matteo a pleuré.

— Encore lui, mais Lisa, elle a pleuré avant de rendre son dernier soupir ?

— Comment le savoir ? En tout cas, Farina a fait pleurer le gamin. Il a chialé comme une madeleine lors de l'interrogatoire qui a eu lieu dans sa chambre, sa troisième audition. Il a craqué lorsqu'il a appris le décès de Lisa.

— Farina a réussi à rendre ce garçon plus humain, voilà tout. Il lui a fait sortir ses émotions, il a fait exploser ses sentiments...

— L'essentiel, pour moi, c'est qu'il ait pleuré. C'est une réaction tout à fait cohérente, je dirais... C'est la première fois qu'il chiale d'une douleur non feinte, sincère, aucune panique non plus, toujours selon Farina. Le gamin a pleuré la mort de sa copine en jurant qu'elle était sa seule véritable chérie. Les précédentes conquêtes ne comptaient pas, pour lui.

— « Paroles et paroles et paroles, seulement des paroles que tous ces mots », comme le chantait la grande Mina du temps de sa splendeur. C'est ce que tu penses aussi, non ?

Guido éclata d'un rire franc :

— Tu sais, il s'est passé des tas de choses intéressantes après les années 70, ironisa-t-il, connaissant le tropisme de sa femme pour les *canzonette* de l'époque dénuées de toute ambition littéraire. Les grands mots, les serments, t'en conviendras, c'est pas mon truc... Pour moi, à dix-huit ans, les garçons sont plus friands de cul que de romance pour le plus grand nombre, en tout cas. Ils tournent autour des filles comme le puceau autour de la crémère. On en a discuté

avec Farina, cet après-midi. Je verrai bien demain, puisque le suspect est convoqué dans mon bureau. Il jure ses grands dieux qu'il n'a rien à voir avec la mort de la gamine. Je pense surtout qu'il a enfin compris qu'il n'était plus temps de rigoler, de faire le mariole et le fier-à-bras, comme au cours de ses premiers interrogatoires.

— N'empêche qu'il en a collectionné, des femmes ; et des femmes mûres, semble-t-il. Comment le croire lorsqu'il affirme avoir été sincèrement amoureux de la petite ?

— C'est toute la question. D'après mon adjoint, enfin, d'après ce qu'il en a compris, le gamin n'est pas à l'aise avec sa sexualité et sortir avec des femmes expérimentées lui aurait permis de s'initier, d'apprendre, bref, d'acquérir une plus grande confiance en lui. Ça te semble plausible ?

— C'est toi le bonhomme, à toi de répondre.

— Je crois qu'il serait cruel de me remémorer mes dix-huit ans... J'étais encore dans les jupes de ma mère. J'étais un grand nigaud, question filles, et je les convoitais sans succès. Vers l'âge de quinze ans, je suis tombé follement amoureux d'une copine du collège, mais ni mon petit cul, ni les élancements de mon bas-ventre, ni même la chaleur de mes lèvres charnues n'ont jamais réussi

à motiver la demoiselle. Lorsqu'à plusieurs reprises, je tentais de l'embrasser, invariablement, elle me répondait : « On touche avec les yeux, pas avec les mains et encore moins avec la langue. » Alors, tout penaud, je poursuivais ce que je faisais de mieux avec mes dix doigts : me faire plaisir tout seul. À bien y réfléchir, en fait, si j'avais pu m'initier dans les bras d'une femme experte, mon parcours sentimental aurait pu en être facilité, sans doute...

Alice sourit à la touchante confiance de son mari.

— Maintenant, t'es au top, je te rassure, mon amour... Il n'a pas plutôt besoin d'une infirmière, ce Matteo, ou bien d'une grande sœur, voire d'une maman de substitution ?

Guido haussa les épaules.

— Il ne faut rien exagérer. Le gamin ne sortait pas avec des mamies... On en parle en ville, de cette affaire et dans ta fac, par exemple tes collègues, les étudiants ?

— Je vois où tu veux en venir. Non, Bolzano ne bruisse pas ; pas pour le moment, en tout cas. À Merano, on doit se sentir plus concerné. Le crime s'est déroulé dans ce secteur... J'ai l'impression, Guido, que ton opinion est faite, non ? Tu sembles défendre ce garçon un peu seul contre tous...

— C'est l'impression que je te donne ?
C'est l'impression que je donne à tous, en effet, même au vice-questeur qui m'a envoyé bouler. Une remontée de bretelles d'anthologie, crois-moi ; à Farina aussi, même si j'ai tenté de le déstabiliser, mais en vain. J'ai du mal à me faire une idée, à me forger une conviction, et imaginer que des mômes puissent ainsi s'entretuer, quel que soit le mobile, l'énième « féminicide » de l'année ? Non, je ne pense pas. C'est mon côté protecteur qui ressort, sans doute. Je suis père, après tout... J'aurais pu l'être, de l'un ou de l'autre de ces deux adolescents. Imagine un peu si une histoire similaire nous arrivait : nos enfants Osvaldo et Viola, victimes l'un d'un meurtre, l'autre d'une machination. Comment tu réagirais ? Tu pleurerais l'un, corps et âme, tandis que tu défendrais l'autre, bec et ongles, comme une mère enragée malgré les évidences, non ?

— Tu m'en demandes trop, Guido...
Touche pas aux gosses, c'est pire que pire !

— Pire que pire parce que ce sont tes enfants à qui on aurait volé la vie, pour l'un, et la perspective d'une vie normale pour l'autre. On pense que c'est pire, aussi, parce qu'ils sont trop jeunes pour mourir ou trop jeunes pour passer le restant de leur vie en prison et, pourtant, la délinquance juvénile,

c'est pas du cinéma, crois-moi !

— Pourquoi me racontes-tu cela, Guido ?

— Pour te faire comprendre que les enfants ne sont pas tous des innocents les mains pleines, des blondinets aux visages angéliques auxquels on donnerait le Bon Dieu sans confession, car l'innocence a parfois l'apparence du crime. Il y a des milliers de baby gangs, ici, je veux dire, en Italie. Le nombre est en constante augmentation. Si ça se trouve, le Matteo cache bien son jeu. Un « prédateur manipulateur », comme l'a désigné ce matin Walshofer et pourquoi pas, après tout ? Hum, il tape fort le patron, tout de même. Bon, le gamin aura sans doute des circonstances atténuantes à faire valoir.

Alice soupira, mal à l'aise.

— Décidément, les hommes et les femmes n'envisageront jamais les choses de la même façon.

— Comment ça ?

— Vous, les hommes, avez été habitués à la violence dès votre petite enfance : le foot et les exactions dans les stades, les bagarres dans les cours de récré, montrer ses biscoteaux et les utiliser, le cas échéant, comparer son zizi pour savoir qui est le mieux doté... Je ne te parle même pas de ta formation de flic.

— Et ?

— Nous, les femmes, on le porte pendant neuf mois, le bébé. Alors, un enfant, c'est sacré. Contrairement à vous, les femmes appréhendent la violence, elles la fuient. Laisse donc nos enfants tranquilles ainsi que tous les enfants de la terre !

— Matteo n'est plus un enfant. Il est majeur et responsable de ses actes. Néanmoins, j'examinerai avec une certaine bienveillance ses éléments de défense. Le sexe, le fric et la quête du pouvoir : voilà ce qui domine le monde. Le triptyque idéal pour un flic de la criminelle comme moi...

Alice abandonna son mari à ses élucubrations. De toute façon, le regard plongé dans son carnet de notes, le policier ne la regardait plus. Elle déserta le salon pour se diriger vers la chambre des enfants. Assis en tailleur sur le lit, les deux jumeaux se faisaient face. Ils terminaient leurs devoirs, des cahiers, des livres et le contenu d'une trousse éparpillés à leurs pieds. La mère leur sourit et s'approcha d'eux en caressant leurs visages. Les enfants agrippèrent la manche de son chemisier.

— On a faim, maman, on a faim ! s'exclamèrent-ils d'une même voix.

— C'est presque prêt, mes Trésors : dans cinq ou dix minutes. Sauce carbonara, ce

soir, ça vous va ?

Guido murmura, mais d'une voix suffisamment audible pour que sa femme perçoive sa réflexion :

— Il faudrait que j'approfondisse le sujet avec Farina. Lui aussi a des enfants, après tout ; des ados, en plus... « Il faut les surveiller comme le lait sur le feu. » Il se gargarise de cette évidence, mon subordonné, comme si ça réglait tous les problèmes, ou pas, finit-il par ajouter.

Guido songea soudain à ses collègues croisés au distributeur à boissons, en tout début d'après-midi, ceux chargés de délivrer les passeports. Deux poids, deux mesures pour une même paye : pour eux, une mission modeste sans aucun rôle opérationnel et donc sans risque ; pour lui, du stress à gogo et des nuits à cogiter.

— Ce sera prêt dans dix minutes pour toi aussi, Guido, s'exclama Alice.

Puis, passant par le salon où le policier s'était servi un verre de Martini Rosso dans lequel il avait ajouté un glaçon, elle ajouta :

— C'est pas flic que tu aurais dû faire, mon amour, mais psy ou assistante sociale !

Chapitre 7

7 mai

Rizzoli, Farina et Andreas Gasser, le tout jeune vice-inspecteur récemment muté à la brigade, décidèrent de déjeuner à l'une des terrasses de la Piazza Walther, entièrement piétonnisée. La douceur printanière persistait à Bolzano alors que, d'ordinaire, le climat y est capricieux, si bien que les tables avaient colonisé la « Piazza Salotto ». C'est sur cette place que s'organisent toutes les manifestations festives, du Marché de Noël au festival de jazz, l'été, en passant par le Marché des Fleurs au printemps dont les stands venaient tout juste d'être démontés, d'où le titre de « Place Salon » que lui attribuent ses habitants. Réalisée pendant la domination bavaroise au début du XIXe siècle, la Piazza avait pris le nom de l'un des plus grands poètes allemands du Moyen Âge : Walther von der Vogelweide. Elle incarne le cœur animé de la ville d'où convergent les ruelles piétonnes qui, toutes, alignent des

constructions aux styles gothique et néo-baroque caractéristiques des villes germaniques. La belle saison entamée, les cars de touristes nordiques déversaient déjà leur lot de retraités tandis que les adolescents s'égayaient en grappes à la sortie des établissements scolaires qui bordent la place du centre historique. Rizzoli avait même remarqué le retour du *Vu Cumprà*⁵ sénégalais installé à l'angle du passage Greif, un vendeur à la sauvette de lunettes de soleil contrefaites qu'il avait croisé pour la dernière fois aux environs de Noël. À chaque saison sa contrefaçon puisque, l'hiver dernier, le pauvre bougre proposait aux touristes un stock de montres et de parapluies.

Il profita de sa vision furtive pour regretter l'insuffisance de naturalisés d'origine étrangère dans les effectifs. La mixité ethnique, c'est loin d'être la norme. Pourtant, ça pourrait faciliter le dénouement de certaines enquêtes. À l'occasion, il en parlerait à sa hiérarchie, se promit-il.

Le commissaire avait tombé la veste. En bras de chemise, la cravate dénouée, il semblait guilleret comme si la douceur des températures avait réussi à lui faire oublier les affres de l'enquête en cours. Il ne cessa d'exalter devant ses compagnons moins

transportés que lui l'avancement du printemps dont il voyait partout les signes. Les arbres qui cernaient la place n'étaient-ils pas plus feuillus et d'un vert plus soutenu aujourd'hui que la semaine passée ? Il confia à ses collègues que le bonheur résidait dans la contemplation de la nature qui agrémentait l'existence, une existence à laquelle tous ici autour de la table devaient s'accrocher avec humilité, mais aussi avec rage et optimisme. Ses interlocuteurs, habitués à ses parenthèses lyriques, accordèrent peu d'intérêt à son discours. Le policier enchaîna donc des blagues légères qui étaient d'ordinaire son lot lorsqu'il abusait de la bière. Ce n'était pas le cas, ce matin-là. Les trois hommes avaient simplement convenu de consommer sur le pouce une pizza, du Coca et un café pendant la pause déjeuner. Sur la place, les oiseaux roucoulaient joyeusement et se faisaient toujours plus nombreux, voire envahissants, à mesure que les consommateurs s'installaient en terrasses en laissant choir çà et là un peu de nourriture. Un passereau se risqua jusqu'à leur table. Prudent dans un premier temps, le volatile sautilla frénétiquement autour des assiettes à la recherche de pitance ; puis, il chipa un reste de pizza d'un coup de bec, un larcin d'un poids équivalent au sien qu'il emporta au loin pour le

partager avec ses congénères avides. Rizzoli s'émerveilla devant tant d'audace tandis que ses collègues se contentèrent de déplorer la rapine.

— Non, commissaire, rectifia Farina, vous nous le rabâchez sans cesse. « Ici, c'est tolérance zéro. » Ces piafs sont de vraies racailles.

Parfois, Rizzoli traduisait ses propos en allemand à l'attention de Gasser qui, vexé, ne cessait de lui rappeler qu'il parlait un italien aussi parfait que celui de son interlocuteur milanais de souche.

— L'accent n'est pas le même si je puis me permettre, Herr Gasser, s'amusa le commissaire avant de poursuivre entre deux ingestions de pizza *quattro stagioni* :

— Ne sont-elles pas jolies nos femmes, ici ? On réunit dans cette ville les plus beaux culs d'Italie et le meilleur de ce qui se fait chez vos amis teutons : un fort beau métissage, ne trouvez-vous pas Gasser ?

— C'est bien une réflexion d'Italien. Du pur machisme, si je puis me permettre ! répliqua le jeune policier sur le même ton faussement déférent.

— J'apprécie votre impertinence. Vous ne lâchez rien, c'est plutôt une qualité dans notre métier mais, de grâce inspecteur, ne prenez pas tout ce qu'on vous dit au premier

degré. Un peu d'humour, que diable, détendez-vous !

Le vice-inspecteur se dérida, semblant donner un gage à son supérieur hiérarchique. Il poursuivit cependant sa diatribe en vilipendant les émissions paillettes des télévisions italiennes qui font la part belle aux soubrettes aux jambes aussi effilées que peuvent être étriqués leurs cerveaux.

— Elles tortillent leurs croupes, filmées en gros plan. C'est la télé graveleuse de Berlusconi : la vôtre, pas la mienne...

Le policier loua en revanche les transmissions des pays voisins du nord qu'il jugeait plus sérieuses et moins racoleuses. Cette dernière remarque eut le don d'irriter le commissaire. Comme beaucoup des siens, son collègue idéalisait le monde germanique en se persuadant que tout était mieux ou plus rationnel de l'autre côté du Brenner, le col alpin qui sépare les deux mondes.

— Vérité au deçà du Brenner, erreur au-delà, vous ne changerez jamais, vous les *Crucchi* ; les Germains, voulais-je dire !

Farina se garda bien d'intervenir dans cette querelle de nordistes.

— Je botte en touche, messieurs. En tant que Sicilien, je ne discuterai pas sur l'esthétisme de vos femmes !

— De VOS femmes, Salvatore, est-ce

ce que tu as dit ? Là, vraiment, tu es hypocrite, ou tu fais le jésuite ?

— Sachez, chers collègues, que chez nous à Palerme, les femmes ne s'exhibent pas. Elles se méritent, conclut l'inspecteur.

Personne ne sut dire si c'était l'affirmation en tant que telle ou bien la manière tonitruante de sa formulation qui provoqua l'hilarité des compagnons. Quoiqu'il en soit, Rizzoli sonna la fin de la récréation.

— Bon, efforçons-nous de rester concentrés, *ragazzi* ⁶. Ne sommes-nous pas, tous trois, des policiers avant d'être des hommes comme on nous l'enseigne dans les écoles de police ? Gasser, vous qui venez d'être confronté pour la première fois à Matteo, qu'avez-vous pensé de l'interrogatoire, son quatrième en trente-six heures ?

Au café noir d'une saveur bien trop amère au goût du jeune inspecteur vint s'ajouter le souvenir encore présent de l'audition menée de pair par Rizzoli et Farina, le matin même, dans un bureau du commissariat. C'était, pour lui, une première dans une affaire de meurtre et, en tant que stagiaire, il y assista en simple observateur. Gasser reposa sa tasse désormais vide et il hocha la tête tout en moulinant l'air des bras avant de répondre :

— Eh bien, je dois dire que votre duo

bien rodé m'a impressionné. À la place de ce Matteo, j'aurais avoué n'importe quel homicide !

— Ce que vous dites là, Gasser, m'inquiète... Ça signifie tout simplement qu'on aurait mal fait notre boulot, car un interrogatoire se mène toujours à charge et à décharge ! s'emporta Rizzoli.

— Tranquille, Guido, tu vois bien que notre jeune collègue plaisante, d'autant que Matteo n'a rien avoué.

— Eh bien oui, vous m'avez demandé de faire de l'humour, je tente le coup avec toute l'emphase dont je suis capable et que vous ne soupçonnez même pas.

« Décidément, se dit Rizzoli, j'aurai du mal à me faire à ce nouveau policier. Il est bien trop imprévisible et il manie notre langue avec des nuances qui lui sont propres au point que, parfois, ses propos peuvent prêter à interprétation. »

— Très concluant, Gasser, très concluant, finit-il par admettre faute de mieux.

— Le garçon a craqué comme hier après-midi mais, cette fois, il a réussi à contenir ses larmes, précisa Farina.

— Il a paru fébrile, c'est certain, nota Gasser.

— Il n'a pas caché l'attirance qu'exerçait

sur lui le savoir-faire des femmes mûres, poursuit le commissaire, avant le coup de foudre pour sa Lisa qui l'a rangé des voitures, mais laissons cela. Le plus problématique, c'est la moisson d'articles de luxe trouvée dans la cave de l'appartement lors de la perquisition de ce début de matinée. Le patron n'a pas été long à obtenir une commission rogatoire et il a jubilé ce matin devant tant d'éléments à charge.

— Oui, d'autant qu'hier le gamin pas fini dans sa tête s'est bien gardé de me parler de sa caverne d'Ali Baba, renchérit Farina, et mentir à la police, c'est pas conseillé. Ça pourrait même aggraver son cas. Walshofer est plus que jamais sur son dos et il le marque à la culotte.

— « Il s'agirait de cadeaux », se justifie le garçon : Une montre de valeur, une chaînette en or avec médaillon et plusieurs centaines d'euros en liquide, trouvés roulés dans une boîte de conserve vide, précisa Gasser.

— Tu oublies, Andreas, le portable de marque chinoise de toute dernière génération, une paire de rangers militaires ainsi que divers parfums pour homme... Le père Noël a de l'avance, cette année !

— À moins qu'il ne soit en retard, rectifia Gasser, le regard complice. En tout

cas, on a vérifié : ces objets ne proviennent pas de cambriolages et c'est une piste à écarter.

Le tutoiement s'était naturellement installé entre les deux inspecteurs qui s'apostrophaient par leur prénom, ce que Rizzoli admettait sans réserve, tous deux faisant partie du même corps de police. Lui-même tutoyait Farina dont la complicité, établie durant ces années passées ensemble à traquer la délinquance, avait évolué en une véritable amitié ; mais il refusait de se laisser couler dans le moule des relations amicales avec ce nouveau venu par souci de préserver son autorité. En effet, même s'il n'était pas un tueur et que dévorer un poisson plus petit que lui ne correspondait pas à sa nature, le commissaire, quadragénaire, se sentait parfois comme un vieux cerf obligé de défier les plus jeunes à coups de bois, à seule fin de contrôler son territoire et de rester à la tête de la harde. C'était, en tout cas, l'explication qu'il donnait au vouvoiement manié de façon systématique lorsqu'il s'adressait au jeune inspecteur qui, en tout état de cause, n'aurait pas été à son aise si le commissaire en avait décidé différemment.

— Il reconnaît de multiples partenaires, mais ce n'était pas suffisant. Il a fallu qu'il joue aussi au gigolo, ce Matteo, conclut

Gasser. Comment comprendre autrement toutes ces largesses extorquées à ses différentes maîtresses et dire qu'il fréquente encore le lycée ? Il passe la *Maturità*, son Bac, l'année prochaine, si j'ai bien compris. Je doute qu'il l'obtienne, il paraît bien trop perturbé pour ça.

— Pour le moment, c'est moi qui suis perturbé, confessa Rizzoli. Un jeune homme qui offre son corps en échange de quelques cadeaux, ne nous voilons pas la face : ce comportement est critiquable et réprouvé par la morale sans parler des enseignements de l'église, mais cela ne constitue pas pour autant un délit. Tout ce petit monde était consentant, non ? C'était du donnant-donnant, en quelque sorte, du gagnant-gagnant et puis, Gasser, ce jeune nous a également affirmé avoir été sincèrement épris de ses diverses conquêtes. Les échanges n'ont pas été purement vénaux. Par conséquent, je ne vous comprends pas lorsque vous utilisez les termes « gigolo » et « extorquer ». Gigolo, c'est un métier et ça ne s'improvise pas. Matteo, lui, se la joue modeste, tout juste du niveau Nationale trois de foot.

Le commissaire avait peine à réfréner la mauvaise humeur qui montait en lui. Il se refusait d'accepter l'acharnement de ses collègues envers le gamin, un acharnement déjà

puissamment partagé par ses supérieurs et largement diffusé dans la presse régionale, unanime pour une fois, dans le discrédit, la dénonciation et les suspicions à l'encontre de l'adolescent. Rizzoli se sentait isolé dans son approche de la situation et cela le perturbait. Peut-être faisait-il fausse route, après tout ? Gasser insinuait que Matteo offrait son corps en échange de cadeaux : du sexe « marchandisé », en quelque sorte. Matteo serait-il un gigolo ? Rizzoli se refusait à l'admettre, même s'il n'écartait rien à ce stade de l'enquête. Il voulait comprendre, tout simplement. « Gasser n'y va pas par le dos de la cuillère. Comment peut-il être aussi péremptoire, ce jeune flic ? », se questionna-t-il.

Pour autant, l'emportement de Rizzoli parut trop théâtral pour sonner vrai, telle une colère « surjouée », en vérité et puis, nier les évidences ne pouvait que desservir sa thèse. Les deux inspecteurs l'avaient bien compris et de façon tacite, si bien que des haussements d'épaule répondirent à la tirade du commissaire. Sans doute leur supérieur se mentait-il à lui-même...

De toute manière, Rizzoli avait rompu depuis un bon moment le lien qui le connectait à ses collègues. Il ne les écoutait plus et son esprit divaguait ailleurs, sur un tout autre

terrain. Il ne percevait que sa propre voix, une voix intérieure, une voix dérangeante qui le questionnait sur sa propension à rechercher le consensus à tout prix. Il venait d'associer morale laïque et enseignement religieux à une affaire déjà suffisamment compliquée et il s'en voulut. Ce mélange des genres ne lui était pas coutumier. Il avait cédé au conformisme ambiant, celui de cette terre Hochdeutsch, catholique et apostolique, où des gens fréquentent les églises comme Gasser, probablement, tout comme Farina qu'il savait authentiquement croyant. Ce revirement le chagrinait, d'autant que l'expérience de la vie et ses vicissitudes l'avaient depuis longtemps déjà rendu peu perméable aux dogmes de l'église. Bercé pendant son enfance par le mythe du petit Jésus né dans une étable, crucifié par Ponce Pilate qui s'en lava les mains pour ressusciter au troisième jour dans l'espoir de sauver l'humanité de ses péchés, le jeune Guido ne voyait dans ce raccourci biblique qu'une belle histoire, prétexte à réunir la famille et à échanger des cadeaux. Il avait traversé ce rite qui marquait la sortie de l'enfance sans trop contester l'éducation bourgeoise patinée d'idéologie démocrate-chrétienne inculquée par ses parents. Plus tard, cependant, l'adolescent, élève au lycée *classico* de Milan,

réfuta l'idée d'un Dieu qui exercerait un pouvoir quelconque sur les choses de la vie. Il se rebella contre les injustices et déplora la montée des nationalismes née de la chute du mur de Berlin. On le surprit concerné par l'actualité du moment, marquée par la déliquescence de la Première République terrassée par des scandales en tout genre, mettant ainsi fin au bipartisme de l'après-guerre que dominaient la démocratie chrétienne et le parti communiste. Il appela de ses vœux l'avènement de nouveaux dirigeants politiques, ceux du monde des affaires, qui plébiscitèrent le sourire carnassier de Silvio Berlusconi, le patron des chaînes Mediaset, comme ceux issus de la justice avec Antonio Di Pietro, son chevalier blanc, un populiste laïc, ancien juge d'instruction de l'opération anti-corruption *Mani Pulite*. Le jeune Guido ne fut pas long à regretter l'ancien monde...

Le jeune homme suivit une scolarité poussive et s'inscrivit en fac de Droit à Milan où il parvint à décrocher sa *Laurea*. Sa licence en poche, il commença un Master sans le terminer et il échoua à plusieurs concours, mais il fut reçu à celui pourtant très sélectif d'officier de police. Il était donc devenu *sbirro*, *pula*, un flic, un poulet un peu par hasard tout en revendiquant une

pensée progressiste et une laïcité assumée. « Je suis toujours religieux, mais ma religion est singulière. C'est une religion civile », aimait-il plaisanter. « Je vis comme si Dieu n'existait pas », précisait-il encore à qui voulait bien l'entendre. Il n'y avait rien de contradictoire dans tout cela. Il militait simplement dans la sphère privée pour une société meilleure, plus solidaire, et il aurait aimé que les murs des bâtiments administratifs se débarrassent de leurs crucifix. Alice n'était pas loin de penser comme lui, mais elle tenait, par tradition familiale sans doute, à ce que leurs enfants soient inscrits au catéchisme enseigné à l'école. Ils accompliraient donc leur communion solennelle tout comme leurs camarades de classe. Rizzoli acceptait que les jumeaux obéissent à leur mère, mais rien n'aurait pu lui ôter de l'esprit que la religion, empêtrée dans ses contradictions, n'était que *roba da donna*, une affaire de femmes bigotes en quête de secours spirituel qui, sans la présence de Dieu, se sentiraient perdues, abandonnées.

Le joyeux gazouillis des moineaux fut soudain interrompu par le marteau du carillon qui, par deux fois, frappa les cloches de la cathédrale Santa Maria Assunta, un édifice au style mêlé roman-gothique sculpté dans le grès situé en retrait de la Piazza Walther.

Rizzoli consulta sa montre : elle marquait quatorze heure cinq. Rien de plus normal, le commissaire avançait toujours sa montre de cinq minutes par souci de ponctualité.

— Chers collègues, il est plus que temps de rejoindre nos bureaux ! décréta-t-il. Le programme de cet après-midi est simple. Gasser, vous restez avec moi. L'équipe qui a perquisitionné la chambre du gamin va faire parler son ordinateur et son smartphone, aussi. On va assister nos spécialistes de la section Technologie numérique dans leurs investigations. Ils vont tout décortiquer, vous verrez ainsi comment ils travaillent. Notre mission est de trouver des échanges de correspondance qui nous mèneront à une piste tangible et puis, je veux aussi m'assurer des conditions dans lesquelles le gamin a profité des soi-disant libéralités dont il a parlé ce matin. Matteo, une vulgaire pute : personnellement, je n'y crois pas. On retournera donc chez les Degasperi en fin d'après-midi. Il paraît que l'ado refuse désormais de quitter sa chambre. C'est tant mieux et on va lui mettre la pression. On va lui signifier également son assignation à résidence. Je veux que ce gamin saisisse bien le caractère dramatique de la situation dans laquelle il s'est fourré. Je souhaiterais qu'il lâche prise et que, d'une façon ou d'une autre, il

libère sa conscience. Merde, il en a bien une conscience, non ? Puis, je veux parler aux parents. Sa mère était complètement retournée, ce matin... Elle ne s'explique pas la présence des effets trouvés dans la cave ainsi que dans la chambre de son fils. Farina, toi, tu iras voir les Innerhofer. Vas-y avec Kallmünz car, tant que tu ne seras pas titulaire du certificat en bilinguisme, ça laisse planer un sérieux doute sur ton niveau d'allemand. Le risque existe que tu te fasses enfariner, sans jeu de mot bien sûr, par les Crucchi ! Excusez-moi, Gasser, rien de péjoratif dans ma bouche.

Alors que prenait fin ce flot discontinu de paroles, un bref regard suffit à emporter chez les deux inspecteurs une hilarité mal contrôlée.

— Qu'ai-je dit de si étrange, messieurs, qui provoque chez vous tant de chahut ?

— Ce n'est rien, se défendit Farina en balançant ses deux paumes en avant. C'est un discours tout à fait cohérent, comme d'habitude. Allez, au travail, messieurs, au travail ! Non, ça, c'est du *Sapperlott* au quotidien...

Les policiers se levèrent de table et ils rejoignirent à pied la questura sans prononcer une parole.

Le commissaire devenait bougon lorsque le persiflage s'emparait de son équipe. Les bons mots sur autrui ne le dérangeaient pas. En revanche, lorsqu'il en était la cible, l'humour l'abandonnait. Il avait beau se raisonner, rien n'y faisait. Toujours, il amalgamait le persiflage à de la critique plus ou moins explicite.

Chapitre 8

Au cours du diner, Guido se fit moins loquace que d'habitude. Il songeait aux différents rebondissements de l'enquête qu'il aurait bien voulu partager avec sa femme, mais en dehors de la présence des enfants. Pour l'heure, Alice ne l'écoutait pas. Elle avait les yeux rivés sur les images du journal de vingt heures qu'elle commentait aux jumeaux qui la pressaient de questions. On y voyait un certain nombre de mafieux présumés, menottés et jetés de force dans des voitures bleues qui, toutes sirènes hurlantes, crissaient leurs pneus sur l'asphalte. La journaliste présentait l'énième coup de filet des forces de l'ordre contre la mafia sicilienne, mais ce coup de filet-là était tout à fait exceptionnel, car les arrestations furent simultanées et elles concernèrent une quarantaine de mafieux, dont leur chef : un bijoutier de quatre-vingts ans, un papy propre sur lui, à qui on aurait donné le Bon Dieu sans confession.

— Qu'ont-ils fait de mal, ces gens-là ?

demanda la petite Viola.

— Ce sont tous des criminels, ma chérie... Certains ont tué, d'autres sont soupçonnés de trafic de drogue, d'autres encore ont extorqué des gens ou volé l'état. Dans le lot, il y a même des élus locaux.

— Ils n'ont pas l'air méchant. Il y a des dames aussi qui sont arrêtées, s'étonna la fillette.

— Tu sais, Viola, la mafia est très dangereuse justement parce qu'elle est sournoise, elle ne se découvre pas... Elle montre un visage rassurant, elle se présente sous nos propres traits et elle s'insinue partout dans la société.

— Elle est même ici, la mafia ? demanda-t-elle, incrédule, à sa mère, qui répondit par un vague hochement de tête.

Son frère semblait, lui, plus impressionné par les bolides de la police.

— Papa roule avec la même voiture, précisa fièrement Osvaldo. C'est comme ça que tu arrêtes les criminels, pas vrai, papa ?

— Non, tout ça, c'est du cinéma, mon bonhomme, répondit le père qui n'appréciait guère les mises en scène médiatiques. La plupart du temps, on arrive sur le lieu du délit sans sirène ni gyrophare tout en respectant les priorités à droite, les feux rouges et les limitations de vitesse. Puis, moi, je n'ai pas de

tenue Robocop. De toute façon, un coup de pied dans la fourmilière ne signifie pas qu'on ait terrassé la mafia. C'est comme les terroristes incultes de Daesh qui tuent en hurlant des onomatopées prétendument religieuses. On en a trucidé beaucoup mais, derrière, il y a encore des cellules dormantes. La défaite de ces fanatiques en Syrie ne signifie en rien la fin des attentats en Europe ou ailleurs. Ils peuvent encore frapper en tout lieu et en tout temps...

En tant que représentant des forces de l'ordre, Rizzoli aurait pu rappeler que, sous la direction énergique du gouvernement, la police et les carabinieri étaient parvenus à ébranler gravement une organisation mafieuse, mais il préféra ajouter :

— Dire que ce sont les Américains qui ont ramené la mafia ici dans les années 40. Les militaires ont débarqué en Sicile pour nous délivrer du fascisme, mais ils avaient caché tout un lot de chefs mafieux dans leurs paquetages entassés comme de simples gourdes et autres pelles pioches mêlées à des effets militaires. Puis, rebelote des décennies plus tard, ces mêmes Yankees ont favorisé l'emprise de la mafia sur le monde politique pour nous préserver du communisme, ce qui a pérennisé son hégémonie. La Pieuvre s'est installée, elle a étendu ses ramifications

partout dans le pays et même au-delà. La mafia nous survivra jusqu'à la fin des temps, je vous le prédis !

— Mon amour, regarde un peu cette farce, interrompit sa femme, éberluée par les images transmises par la télévision. On voit le ministre de l'Intérieur, installé au volant d'un tractopelle, partant à l'assaut de la villa confisquée au chef mafieux : quel bouffon, ce ministre !

— Hélas, à chaque semaine son lot de bouffonneries. Notre ministre n'en est cependant pas à son premier coup d'essai. Parfois, il se déguise en policier. Parfois, en pompier et, aujourd'hui, il se prend pour un carabinier, vraiment. Avec ses déguisements, il verse dans la Commedia dell'Arte, encore la politique de l'image. Décidément, la communication – propagande – de ce gouvernement m'est insupportable. Parfois, je me dis que nous nous sommes trompés. Nous avons surestimé l'intelligence et la culture de notre peuple. *Italiani, brava gente ?* ⁷ Ça, c'était avant.

Alice tempéra :

— C'est que, sans doute, nous avons sous-estimé les craintes identitaires de nos concitoyens comme les difficultés du quotidien. Cette suspicion vis-à-vis des migrants vient de là. Les effets de manche du ministre

contre les navires des ONG qui sillonnent la Méditerranée, c'est que de la com'. On en saisit un pour l'exemple pendant que plusieurs autres débarquent discrètement à Lampedusa ou sur les côtes de Sicile sans que les médias n'en parlent. Même le Saint-Père s'en alarme. L'autre jour, lors d'une homélie, il a mis en garde les fidèles par ces mots : « Les populistes menacent le droit, la justice et la dignité humaine. » Il voit juste, ce Pape !

— Il faut bien reconnaître le talent oratoire du ministre, mais je l'ai sous-estimé. D'abord, j'ai pensé qu'il était trop bête pour arriver au pouvoir. Ensuite, j'ai pensé que son programme était trop bête pour qu'il cherche à l'appliquer. Tu sais, on ne se méfie jamais assez des imbéciles : ils ne ressemblent à rien, c'est ce qui les distingue.

— C'est mal, d'être étranger ? demanda le garçon de façon ingénue.

Guido admit que la question était légitime, mais comment expliquer le sens de la vie à des enfants si jeunes ?

— À l'école, vous avez appris les dix commandements. Eh bien, dans les dix commandements, on précise ce qui est bien et ce qui est mal. Être un étranger, en soi, ce n'est ni bien, ni mal. Il lui suffit juste de vivre chez nous en respectant nos lois et nos

coutumes.

— Avant tout, les enfants, notre devoir est d'accueillir les migrants de façon digne, avec bienveillance et ouverture d'esprit, poursuivit la maman.

— Dans les dix commandements, on a appris : tu ne tueras point, tu ne voleras point, précisa Viola.

— En fait, c'est plus compliqué que cela, admit Alice. La vie, c'est comme les deux faces d'une même médaille. Elle est composée du bien, son côté face, et du mal, son côté pile. Ce que votre père tente de vous expliquer, c'est qu'il vaut mieux être du côté du bien. Il faut s'y efforcer, en tout cas...

Puis, la maman éclata de rire :

— Vous voyez, les enfants ! Le bien, le mal, c'est tout, sauf simple... Mieux vaut entamer le dessert : ma salade de fraises, les toutes premières de la saison... Je suis certaine qu'elles feront l'unanimité, d'autant plus que je les ai assaisonnées avec quelques gouttes de vinaigre balsamique !

Une fois le dîner achevé, Alice rangea la vaisselle essuyée par les enfants tandis que Guido balaya le sol carrelé de la cuisine. C'était sa contribution aux tâches ménagères. Les jumeaux regagnèrent leur chambre

et Guido débrancha la télé d'une impulsion nerveuse sur le boîtier de télécommande. Le silence chassa la fébrilité des instants précédents. Il en profita pour exaucer son souhait, soit échanger avec sa femme sur l'enquête en cours.

Il eut à peine le temps de lui bredouiller quelques mots que son portable sonnait. Il était près de 21h30. Le commissaire identifia la sonnerie professionnelle... Comme le jeune vice-inspecteur Gasser assurait sa toute première permanence, Rizzoli s'imagina que l'appel venait de lui. Dans le meilleur des cas, le policier le sollicitait pour préciser certaines consignes. Au mieux, il lui rendait compte qu'une rixe venait d'avoir lieu, en ville, avec son cortège de dégradations matériels et de blessés. Au pire, la série noire le poursuivrait avec un second meurtre en moins d'une semaine.

Le commissaire laissa s'écouler les notes du refrain tiré du morceau « Relax, take it easy » de l'auteur-compositeur-interprète Mika, téléchargées récemment, avant d'actionner son portable.

— Allo, interrogea-t-il, fébrile, c'est vous, Gasser ?

— Allo, commissaire ? Non, docteur Gruber à l'appareil... Je ne vous dérange pas ? Je sais qu'il est un peu tard.

— Ah, docteur, j'avoue que je ne m'attendais pas à votre appel comme ça, en soirée ; mais c'est vrai que nous nous étions échangé nos numéros de portable, l'autre jour, au bord du fleuve. Eh bien, je vous dis bonsoir. Si vous m'appellez à cette heure-ci, c'est qu'il y a du nouveau...

— Oui, je voulais vous informer des premiers résultats de l'autopsie. J'ai eu le temps d'ouvrir le corps juste avant de monter dans le train qui m'a menée à Turin. Oui, c'est de là-bas que je vous téléphone. Demain, nous avons un colloque et, comme je ne serai de retour que vendredi, vous voyez.

— Je comprends mieux votre appel, docteur. Alors, ces premiers résultats : quels sont-ils ?

— Eh bien, voilà, avant toute chose, je dois vous préciser que Lisa était enceinte.

Le policier frissonna en même temps que se dessina sur son visage un vilain rictus. Une série de flashs dignes d'un film d'horreur traversa son esprit. Rizzoli avait déjà assisté à des autopsies au cours desquelles le scalpel avait percé la peau des malheureuses victimes, si bien que ces images, qu'il aurait souhaitées plus soft, se figèrent durablement dans un coin de sa mémoire. À l'hôpital San Maurizio, le commissaire avait partagé ses expériences médico-légales avec

Karl Schuler, un vieux médecin bourru, à quelques mois de sa retraite qu'il envisageait de profiter dans le plus septentrional de tous les hameaux d'Italie : Predoi, ou Prettau, en allemand, dans le Val Aurina, un hameau de montagne d'une quiétude absolue, loin des agitations.

Le vieux légiste ne desserrait les dents qu'avec parcimonie et toujours dans la langue de Goethe, ou plutôt dans celle d'un Bau'r à l'accent guttural. Le légiste parlait peu, mais il disséquait les cadavres avec une grande dextérité. Sa technique restait immuable. Il effectuait d'abord une longue incision en Y, de la base du cou jusqu'au haut du pubis. Puis, il décollait la peau d'une oreille à l'autre avant d'ouvrir la boîte crânienne avec une petite scie circulaire. Là, s'interrompait le contact du policier avec la mort. La suite des examens, qui consiste à inspecter, peser et disséquer les viscères, représentait pour lui un « au-delà » déraisonnable qu'il aurait été inconcevable de franchir. C'est pourquoi, en général, il s'éclipsait.

La simple évocation du mot « autopsie » pouvait donc le faire gerber. Pour préserver sa santé mentale, le policier préféra ne pas imaginer Lisa, entourée des siens, une fille encore jeune qui avait aimé et dont

l'avenir s'annonçait radieux. Il préféra imaginer un cadavre lambda ouvert par la légiste, la peau décollée par endroits avec, dans ses entrailles, un fœtus : une simple pièce à conviction, des mots sans âme transcrits sur des rapports de police. Pourtant, le commissaire ne put masquer son émotion. Il était tout chamboulé :

— Comment enceinte ? C'est pas possible, quelle tragédie ! Attendez, docteur, je m'assois. Je redoute la suite.

Rizzoli dénicha un stylo dans le tiroir de la commode. Puis, il s'empara, fébrile, de son calepin avant de se caler profondément dans un fauteuil du salon, le regard absent. Il s'attendait à de mauvaises nouvelles du bureau ; mais le pire venait de lui être communiqué d'ailleurs, à plus de quatre cents kilomètres de distance, sans prévenir, par le biais d'un portable qui crachotait à son oreille. Alice, qui était accourue après avoir fermé la porte entrebâillée de la chambre des enfants, vint s'asseoir dans le fauteuil à côté, silencieuse. Rizzoli activa le haut-parleur de son portable.

— Commissaire, ça va ? s'enquit le médecin, surprise par la réaction émotionnelle que sa nouvelle venait de provoquer chez son interlocuteur. Je suis loin de vous, mais j'entends comme une respiration hachée et cela

m'inquiète. Vous prenez cette affaire trop à cœur, ce n'est pas conseillé !

— Ça va, madame, ça va. Je vous assure. Merci de vous préoccuper de ma santé, mais poursuivez, s'il vous plaît. Je vous écoute.

— Eh bien, il est encore trop tôt pour préciser si l'embryon d'environ six semaines provient d'un gamète du jeune Matteo mais, en tout cas, on a retrouvé des traces ADN sur le corps de Lisa, vous voyez... On le comparera à celui du jeune homme. Oui, il y a autre chose : elle venait d'avoir un rapport non protégé, pratiquement dans l'heure qui a précédé son décès. Un rapport complet avec pénétration, vous voyez, des traces séminales le confirment. Les analyses sont en cours, ne vous inquiétez pas.

— Hum, répondit Rizzoli qui venait tout juste de surmonter les effets du premier choc.

Le commissaire était redevenu lucide, suffisamment en tout cas pour s'interroger sur le flegme que les gens de science arboraient pour communiquer des détails intimes qui, par nature, auraient dû rester secrets.

— Oui, ça, nous le savions. Le gamin nous a avoué avoir eu un rapport non protégé le matin du meurtre, puis ? poursuivit-

il en tentant d'adopter le même ton dégagé et professionnel que celui du médecin.

— Je vous confirme la mort de la petite par strangulation. Vous voyez ? Une strangulation à mains gantées exercée par des poignes d'homme, il n'y a aucun doute là-dessus étant donné l'importance des stigmates unguéaux et les dégâts occasionnés à la trachée. La victime présente des ecchymoses assez profondes. Malheureusement, les gants ne laissent pas de trace. Donc, on n'aura pas d'empreinte... Le meurtrier est un homme de taille sensiblement équivalente à celle de la victime. Je dirais autour du mètre soixante-dix, du soixante-quinze tout au plus. La date du décès remonte à dimanche entre midi et demi et une heure. Je ne serais pas crédible si je me faisais plus précise... Le corps n'a pas été déplacé. Il n'a pas non plus séjourné dans l'eau, vous voyez.

Rizzoli avait posé son portable sur un support afin de pouvoir griffonner ces assauts d'informations sur son carnet à spirales.

— Ah, le corps n'a donc pas été déplacé... Ça, c'est intéressant. C'est l'un des détails capitaux qui nous manquait. Lisa, par conséquent, a été tuée sur les bords du fleuve et non dans un verger alentour...

— C'est exact. On retrouve de la terre de rivière sous ses bottines et de façon incidente, sous ses ongles également, des résidus d'orange. Pas de lutte, ni de griffure, la petite ne s'est pas débattue. Juste un petit hématome qui s'est formé sur son front occasionné par sa chute, probablement. D'après le sillon de strangulation, la dureté des angles et leur longueur, je peux assurer qu'on l'a étranglée alors qu'elle était de dos. Son regard était tourné vers le fleuve lorsque l'agresseur s'en est pris à elle. Par derrière, vous voyez ?

— Elle était habillée. Vous me confirmez ?

— Oui, je n'ai rien trouvé d'anormal concernant l'état des vêtements.

— N'y a-t-il rien d'autre ? poursuivit le commissaire.

— Ah si, il y a un dernier élément. Pas d'alcool dans le sang, aucune trace de drogue ou de sédatif, on a retrouvé dans son estomac des résidus de féculents et de céréales, de la bouillie très fine, ce qui correspond à un petit-déjeuner pris vers les sept ou huit heures du matin ; mais, surtout, Lisa a consommé une orange juste avant sa mort. Une orange qu'elle a elle-même épluchée, d'où les traces sous ses ongles que j'ai déjà évoquées. Une orange rouge de type Sanguinello

Fragolino, pour être plus précise : une sanguine parvenue dans son estomac juste après les derniers mouvements péristaltiques de l'œsophage. En clair, le fruit n'a pas eu le temps d'être digéré. Vous voyez ?

— Une orange au pays des pommes ? s'interrogea tout haut Rizzoli. Curieux comme choix, non ?

— Curieux choix d'avoir entamé une orange juste avant de mourir, vous voulez dire ; ou bien, curieux choix d'avoir consommé une agrume ? Ce n'est pas un fruit de saison, je vous l'accorde, ni un fruit qui pousse par ici. Quant à nos pommes, elles sont encore toutes sur les arbres au stade de l'après-floraison, s'amusa le docteur.

Le souffle rauque émis par Rizzoli pouvait passer pour une approbation.

— C'est tout ?

— Je pense vous avoir exposé l'essentiel.

Le commissaire abrégea la communication en remerciant obligeamment son interlocutrice. Elle lui précisa avant de raccrocher qu'un premier compte-rendu médico-légal avec ses pièces jointes lui serait porté par coursier dès le lendemain matin. Il pourra ainsi l'étudier plus à fond.

De ses primes réflexions, le commissaire

Rizzoli ne retira qu'une succession d'images, de couleurs et de parfums : un kaléidoscope embrouillé encore à décortiquer d'où émergeait, comme une évidence, quelque soit le bout par lequel on le prenait, un contour de visage précis, celui de Matteo. Il semblait déçu : le gamin ne lui avait sans doute pas tout dit ; en tout cas, pas avec les précisions qu'il aurait voulu entendre de sa propre bouche, malgré l'empathie qui avait marqué les auditions de la journée et la perquisition chez ses parents. Quoiqu'il en soit, aucune mise en scène n'avait accompagné le meurtre de Lisa. Elle était tout simplement tombée là où l'assassin lui avait ôté la vie. Cette mort sans relief, le policier ne savait pas encore si elle allait ou non lui faciliter son enquête.

Rizzoli saisit à nouveau le téléphone et composa le numéro de la permanence. Il commença par s'impatienter avant de plaisanter avec sa femme du flot de *Vous voyez* dont Frau Gruber ponctuait régulièrement ses fins de phrase.

— Je ne lui en veux pas, à ma légiste. Elle a bien fait progresser l'enquête, *vous voyez*. Qu'en dis-tu, Trésor ?

Le vice-inspecteur finit par décrocher. Après lui avoir relaté l'essentiel de l'exposé

que venait de lui faire subir le médecin, il ajouta d'un ton cassant :

— Épargnez-moi vos commentaires s'il vous plaît, Gasser. J'ai pas le temps. Sur la *Rai due*, le show musical « The Voice » débute à peine avec Morgan, mon coach préféré, mais si, libérez le côté artiste qui sommeille en vous ! Même si vous ne regardez que les chaînes autrichiennes, il doit bien vous parler, cet artiste new wave. Il n'est plus tout jeune, vous savez ? Allez, demain matin à huit heures quinze, tout le monde sur le pont dans mon bureau, brainstorming avec l'équipe au grand complet !

Puis, il poursuivit :

— Brainstorming : on vous a appris ce terme barbare à l'école de police, n'est-ce pas ?

Guido se leva de son fauteuil et se dirigea vers sa femme qui, assise à quelques mètres de lui, avait suivi la conversation téléphonique. Il lui accorda un baiser appuyé sur les lèvres.

— Tu vois, Trésor, dans la vie, moi, je doute. Ce n'est pas ce qui me ravit le plus, d'ailleurs mais, au moins, ça m'incite à discuter, à confronter et à vérifier. C'est pas plus mal dans mon métier, non ?

Chapitre 9

8 mai

Rizzoli laissa entrouverte la porte de son bureau et, au lieu de gagner son fauteuil au cuir noir craquelé, il s'approcha de l'une des fenêtres en manifestant une certaine exaltation. Il observa par-dehors les passants qui se croisaient dans la rue. La foule arpentait le macadam sans logique apparente dans un mouvement confus. « Si, à l'extérieur de la questura, ça part dans tous les sens, puisse, à l'interne, que notre enquête prenne la bonne direction ! », soupira-t-il avant de fredonner, pour débiter au mieux la journée, son morceau fétiche :

« Il y a peu, le soleil brillait, et voilà maintenant qu'il pleut. J'aimerais bien être ailleurs. Non, finalement, aujourd'hui, je suis content de moi, je ne peux pas me plaindre, tout va pour le mieux, et pourtant rien de spécial aujourd'hui, c'est mon état d'esprit qui parle. Du coup, j'ai envie de chanter sans raison particulière, da ba dee da ba die... »

— T'arrives, Eiffel sixty-five ? s'amusa Farina. Le café est prêt !

— Oui, j'arrive, répondit le commissaire en se détournant de la fenêtre, à nouveau pris en défaut de vibratos compulsifs. Le staff est au complet ?

La signorina Silvana avait fait couler le café dans la grosse cafetière hors d'âge, bruyante et entartrée, achetée sur les cotisations du personnel dont un certain nombre devait jouir de la retraite depuis longtemps déjà. À la réunion du matin assisteraient au moins sept personnes, soit l'équipe restreinte du commissaire qui travaillait directement sur l'affaire Lisa Innerhofer, devenue depuis peu l'affaire Matteo Degasperi. Outre l'inspecteur-chef Farina et le vice-inspecteur Gasser, le commissaire avait convoqué le sergent Kallmünz et les agents Mauro Luciani, Anna Trevisan et Laura Kempf.

Une tasse fumante à la main, les collaborateurs de Rizzoli s'installèrent au fur et à mesure de leur arrivée autour de la table de travail décidément moins large que celle qui trônait dans le bureau du vice-questeur. Farina en fit la remarque notant, narquois, qu'à la questura, la surface des tables de conférence était inversement proportionnelle à la

qualité des services rendus. L'agent Luciani, nouvellement affecté, s'étonna quant à lui de l'usure avérée de la moquette aux étages, ce qui contrastait avec l'épaisseur de celle du premier, l'étage des « chefs ».

— La moquette du premier étage est changée régulièrement. Elle est aussi plus épaisse et en polypropylène. Les autres étages se contentent de moquettes en acrylique : c'est moins résistant, plus salissant et surtout moins cher, lui répondit Rizzoli. Oui, je tiens ça de mon syndicat qui a communiqué l'info lors d'une réunion de section, ajouta-t-il devant les mines médusées de ses collègues.

La cafetière était déjà vide lorsqu'Anna Trevisan arriva avec quelques minutes de retard, ce qui eut l'effet d'irriter le commissaire ; mais les mines se détendirent lorsque l'enquêtrice apparut en sortant de son sac de papier quelques croissants encore tièdes fourrés à la marmelade ou au chocolat. Le personnel au complet se confondit en remerciements.

— *Gute Idee, Fräulein, s'exclama Kallmünz, mit Nutella für mich, bitte !*

Le sergent s'était déjà octroyé l'un de ces croissants fourrés au Nutella tandis que ses collègues se disputaient les restes dans un chahut digne de collégiens lâchés dans une

cour de récréation. Rizzoli attendit que les viennoiseries deviennent miettes avant de se lever de son fauteuil, le faisant crisser exagérément. Debout, face à ses adjoints, il souhaitait conférer de la solennité aux débats balbutiants.

— S'il vous plaît, chers collègues ! Tout le monde doit s'exprimer et ne craignez pas de dire des bêtises. Laura inscrira sur le tableau blanc toutes les idées, remarques ou propositions, que vous aurez émises. Ensuite, on fera le tri. Le but, vous l'aurez deviné, c'est de faire avancer cette enquête. Tous savent ici que, si les investigations ne sont pas bouclées dans les dix jours qui suivent le crime, alors il y a fort à parier qu'elles ne le seront jamais ; du moins, de façon positive. Je vous rappelle que les portables des deux jeunes étaient éteints le matin du meurtre, aucun bornage possible. Ça nous aurait pourtant facilité la tâche... Notre cible, c'est un meurtrier : peut-être Matteo Degasperì, mais pas que... Une affaire se résout en recherchant des indices, des preuves et des mobiles. Gardons-nous des a priori et n'accablons pas un suspect sous prétexte de comportements inappropriés. Chacune de vos interventions sera affublée du signe plus ou moins : plus, à charge et moins, à décharge.

En préambule, le commissaire informa l'auditoire de l'appel de la soirée précédente du docteur Gruber. À l'annonce de la grossesse de Lisa, la consternation fut perceptible sur tous les visages et les commentaires allèrent bon train. Rizzoli dut recadrer son équipe en se gardant bien de préciser qu'il avait ressenti la même émotion, la veille au soir : une émotion palpable toute semblable à la leur.

— Je comprends vos réactions, mais il convient de les dépasser. Elles relèvent de l'émotionnel, de la sensiblerie. Moi, je veux du rationnel, de la méthode !

Rizzoli retourna à son fauteuil, éclairé par un néon défaillant qui tremblotait en bourdonnant juste au-dessus de sa tête. Il s'y installa pourtant sans émettre de contrariété, ni froncer les sourcils, polarisé sur les échanges de points de vue qu'il espérait productifs.

— Qui est le père : Matteo, un autre peut-être ? s'interrogea l'agent Luciani, la bouche à moitié pleine. Ce garçon est un grand cachotier.

— Pour moi, c'est Matteo, décréta Kallmünz. D'après l'enquête que nous avons faite auprès des Innerhofer et de son entourage proche, Lisa n'était pas du genre à courir les garçons. C'était, tous les témoignages

concordent, une fille plutôt sage. Matteo fut sans doute son premier amoureux et son dernier, hélas...

Le sergent Kallmünz avait utilisé le terme allemand *tugendhaft*, « vertueuse », pour qualifier la jeune fille.

— Se pose alors la question de savoir si Matteo avait connaissance de sa future paternité. Trois hypothèses s'offrent à nous. Ou le garçon ignorait que sa petite amie était enceinte ou bien, il l'a appris de sa bouche le matin du meurtre et il aurait piqué une grosse colère ; ou, pire encore, Lisa lui a raconté que l'enfant n'était pas de lui. Ou bien encore, dans un autre ordre d'idée, le garçon a avoué à la fille son passé de gigolo. Dans tous les cas, ils se seraient disputés ; puis, continua Gasser, qui manifestement souhaitait lancer le débat sur des pistes opposées les unes aux autres, le garçon serait passé à l'acte.

Le commissaire fit signe à Kempf d'un hochement de tête qu'elle pouvait transcrire sur le tableau les premières réflexions du groupe. Comme il le souhaitait, le brainstorming était parti en mode ping-pong.

— Elle a eu un rapport avec Matteo le matin du meurtre, rappela Trevisan.

— Ça, on le sait déjà. Le garçon s'est

finallement résolu à nous l'avouer, renchérit Kempf, un rapport consenti, qui plus est. La fille portait des bottines, une veste tailleur. Elle savait qu'elle irait conter fleurette à l'ombre des pommiers et elle s'était faite coquette, pour l'occasion. Il n'était pas question de faire une longue ballade en vélo, encore moins de participer au Giro d'Italia. Sinon, elle aurait porté des chaussures de sport plus pratiques et un survêtement ou un sweat-shirt. Ce dimanche-là, le vélo n'était pour elle qu'un simple moyen de transport pour se diriger vers un endroit convenu.

— Un rapport consenti, certes, mais sans aucune protection : les jeunes d'aujourd'hui mettent des capotes, non ? De plus, elle ne prenait pas la pilule, selon ses parents... Matteo ne pouvait l'ignorer et, pourtant, il a mis la sauce, s'étonna Luciani. J'en conclus ainsi que le matin du meurtre, il savait pertinemment que Lisa était enceinte. Dans le cas contraire, il aurait pris ses précautions.

— Oui, mais ça, c'était la lune de miel dans les pommiers ; et ensuite ? objecta Gasser. A-t-elle subi un deuxième rapport juste avant de mourir, c'est-à-dire un rapport forcé avec un autre homme ?

— Les traces séminales sont en cours

d'analyse, précisa le commissaire. On verra bien, mais j'ai la conviction pour ma part que Lisa n'a eu ce matin-là qu'un seul rapport intime et c'était avec Matteo.

Les prises de parole fusèrent à la vitesse des balles que lancent les machines d'entraînement qui équipent les courts de tennis. Le commissaire balayait du regard ses collègues à l'affût du premier dérapage verbal qu'il aurait sanctionné en pressant le doigt sur une touche « stop » fictive d'une télécommande qui l'était tout autant.

— Entre midi-trente et treize heures, le bonhomme n'a pas d'alibi. Il prétend avoir pris le soleil et s'être assoupi quelque temps sur l'herbe après le départ de Lisa qui souhaitait regagner le nid familial. C'est sa version, en tout cas, une version détente, la clope après l'amour, en quelque sorte. Pour ma part, j'en doute. Il se pourrait bien qu'ils se soient disputés, comme on l'a évoqué à l'instant, et que la fille ait rejoint plus vite que prévu le domicile de ses parents en pleurs. S'il y eut véritablement dispute, le garçon n'a pas pu se prélasser au soleil la conscience tranquille comme il le prétend car, à mon sens, on ne se remet pas d'une dispute aussi facilement. Pas top pour se prélasser au soleil, non ? Quelle est la bonne version ? s'interrogea Rizzoli. Matteo

nous mène-t-il en bateau ?

— On retrouve Matteo vers quatorze heures en compagnie de ses copains à la *Pizzeria Kunstlerhaus*, Via Roma, à la sortie de Merano, distant du lieu du crime d'environ dix kilomètres. Il aurait donc eu le temps de la tuer, mais pourquoi sur les berges du fleuve et comment y serait-il allé ? Elle, assise en amazone sur le cadre de sa bicyclette ? Pas évident avec ses habits du dimanche, à moins qu'il l'ait suivie discrètement en vélo pour vérifier qu'elle rentrait bien chez elle ? Néanmoins, pourquoi le vélo de la fille a-t-il été retrouvé soigneusement posé contre une haie à proximité de la petite chapelle Santa Agatha ?

— La fille aurait-elle fait une rencontre avec une tierce personne au niveau de la chapelle alors qu'elle regagnait la maison de ses parents ?

— Quelqu'un qu'elle connaissait, alors ? Il n'y eut ni violence, ni enlèvement. Dans le cas contraire, on aurait retrouvé sa bicyclette jetée à terre sur la route ou sur le bas-côté et sans son antivol.

— Pourquoi avoir consommé une orange sur les bords du fleuve ? Qui la lui aurait offerte ? Pourquoi la police scientifique n'a-t-elle pas signalé la présence de pelures d'orange sur la berge ? L'aurait-elle partagée

avec Matteo, ou bien avec un autre homme ?

— Une Sanguinello, précisa Farina, des « Santi », comme on les appelle chez nous en Sicile.

— J'ai l'impression que cette orange, c'est la Pink Lady offerte à Blanche-neige par la vilaine sorcière. Elle l'a conduite à la mort avant même qu'elle n'embrasse le prince charmant.

Kempf avait fini de noircir le tableau dont les pages s'étaient tournées aussi rapidement que celles d'un carnet, et la place désormais manquait. Elle interpela discrètement le commissaire qui demanda à Silvana de bien vouloir leur trouver un autre tableau à feuillets, quitte à en subtiliser un dans un bureau quelconque.

— Je pense que l'on a bien avancé, indiqua Rizzoli. Même si, honnêtement, on a plus d'interrogations que de réponses. En attendant l'arrivée du deuxième tableau, le vice-inspecteur va nous préciser ce que l'on a pu tirer de la perquisition d'hier. Allez-y, Gasser. Je vous laisse la parole !

Le vice-inspecteur ne sembla pas surpris d'être ainsi mis à l'honneur, à moins qu'il ne feignît de l'être. Il ajusta sa voix tout comme sa cravate et il amorça son intervention non sans avoir jeté un coup d'œil furtif en direction de son chef. Son regard

s'illumina. Rizzoli l'écoutait attentivement. Pour la première fois, sans doute, il éprouva pour son stagiaire de la sympathie et il se dit qu'après tout, ce jeune inspecteur cumulait tous les atouts pour faire un bon, voire un excellent flic. Il avait comme beaucoup « les défauts de ses qualités et les qualités de ses défauts », une expression qu'il privilégiait à toute autre sans savoir ce qu'elle signifiait exactement. Il suffirait seulement que ce flic soit bien encadré et qu'autour de lui se crée une ambiance de travail propice où il se sentirait en confiance. Rizzoli se promit d'être à l'avenir moins sarcastique envers son subordonné ; plus cordial, en somme. Il en toucherait deux mots à Farina, son directeur de stage.

Le commissaire se dit qu'il était chanceux de travailler dans d'aussi bonnes conditions avec des collègues aussi professionnels et pas rancuniers pour deux sous malgré ses sautes d'humeur aussi imprévisibles qu'intempestives. Il admit tout autant la mise en sourdine des combats de coq et des querelles d'égo dans son équipe qui, en revanche, n'épargnaient guère la Bravo de la Kriminalabteilung dirigée par le commissaire Schrein. À l'instant, confiant sur ses qualités managériales, Rizzoli s'en attribua tous les mérites. Il finit par se sourire à lui-même. Son

regard s'éclaira. Il balaya d'un revers de main sa fausse modestie tout en contrariant sa menotte qui cherchait à joindre son geste à sa pensée. Gasser avait déjà entamé son intervention :

— La perquisition à l'aube d'hier matin avait pour but de vérifier les déclarations du garçon sur les libéralités reçues de ses maîtresses ainsi que sur les contreparties qui lui avaient été concédées, souligna Gasser. La perquisition se limita à sa chambre et aux deux caves qui appartiennent aux Degasperri. L'opération dura près d'une heure. Ce fut relativement long, car une vraie pagaille régnait dans la chambre de l'adolescent. Tous les clichés sont disponibles dans vos bécanes. De cette perquisition, je retiens trois choses. La première est que le jeune homme nous a dit la vérité. On a retrouvé l'ensemble des articles disséminés un peu partout dans ce capharnaüm ainsi qu'une assez jolie somme d'argent roulée dans une boîte de conserve grossièrement dissimulée dans un recoin de la cave. La deuxième est que l'on a recensé, grâce à divers messages sur le site de rencontres qu'il fréquente assidûment depuis deux ans, neuf femmes, neuf généreuses bienfaitrices âgées de vingt-cinq à trente-deux ans sincèrement éprises du garçon, semble-t-il. Matteo reconnaît avoir

cédé son corps en contrepartie de quelques générosités. Il prétend également n'avoir rien confessé à Lisa sur sa double vie. Elle n'est malheureusement plus là pour le confirmer...

— Fort bien, Gasser. Quelle est la troisième chose ?

— La troisième, c'est que tous les cadeaux inventoriés sont encore confectionnés dans leurs emballages d'origine. Cela nous a semblé curieux, d'autant que les fringues sont à sa taille. Pareil pour la paire de Converse, elle est à sa pointure. On a également retrouvé le parfum, la montre, le smart chinois dernier cri, tous ces articles dont il nous avait parlé au début des auditions. Le gamin aurait très bien pu les exhiber comme n'importe quel mec de son âge l'aurait fait à sa place. De ces choses-là, les jeunes raffolent. C'est tendance, dans les cours de récré de lycées ou en facs...

Un brouhaha confus suivit l'énoncé de ces informations qui n'étaient pas connues de tous. Chacun y alla de son commentaire lorsque la secrétaire entra dans la pièce pour y disposer un nouveau tableau avec son lot de feutres assortis.

— Évidemment, on a cherché une explication auprès du gamin, s'écria le commissaire en forçant la voix et en avançant ses

maines vers l'assistance, les doigts écartés comme pour tenter d'obtenir le silence. Sa réponse a été surprenante. N'est-ce pas, Gasser ?

— En effet, le jeune homme aurait amassé tous ces objets d'un certain prix, je le rappelle, non pour son usage personnel, mais pour les revendre sur Internet. L'argent récolté, il avait l'intention de le remettre à ses parents qui connaissent de graves difficultés financières. C'est ce qu'il prétend, en tout cas.

Un nouveau mouvement d'humeur, plus chaotique encore, força le commissaire à demander le silence. Malgré l'écho extérieur étant donné le trafic, Farina entrebâilla les larges fenêtres de la pièce pour aérer le bureau déjà saturé en dioxyde de carbone.

L'enquêtrice Kempf se mit à noircir le tableau mais, cette fois, les feuilles de papier pivotèrent vers l'arrière du chevalet à un rythme soutenu.

Gasser reprit la parole :

— Nous avons discuté avec les parents qui semblent dépassés par les événements, bien qu'ils aient conscience de la gravité des faits reprochés à leur fils. Ils ne démentent pas connaître des problèmes financiers, mais ils les relativisent. Ils doivent payer leurs dettes « comme tout le monde »,

répètent-ils. À l'évidence, leur modeste restaurant ne fait pas recette tous les jours. La crise est générale et ils admettent une chute de fréquentation de la clientèle depuis plusieurs années : pas suffisamment de liquidités pour investir dans une nouvelle décoration de salle ou dans un piano de cuisine high-tech. Ils affirment également ne pas avoir débattu de leurs difficultés en présence de leurs fils pour le laisser en dehors de tout ça ; mais les enfants, de nos jours, ne sont pas aussi stupides. Ils sentent ces choses-là. Bien entendu, nous vérifierons la solvabilité des Degasperi auprès des deux banques où ils ont un compte : la Raiffeisen de Lana et la *Banca Popolare dell'Alto Adige* de Merano.

— J'ajoute que Farina n'est pas le seul à avoir fait pleurer le gamin. Gasser a également réussi ce tour de force, précisa Rizzoli. Quant à moi, je suis parvenu, à mon corps défendant, à faire sangloter la maman. Nous avons eu droit à une pluie d'émotions, hier après-midi ! La sincérité de tous m'a paru évidente et je crois que Gasser n'est pas loin d'avoir le même ressenti que moi...

Le vice-inspecteur hocha la tête.

— Cependant, une fois encore, le gamin ne nous a pas tout dit. Comment comprendre qu'il se balade les poches bourrées de

préservatifs dont il usait et abusait au lit de ses maîtresses, des protections qu'il s'empresse d'oublier dans les bras de Lisa qui tombe rapidement enceinte ? C'est pas très responsable tout ça, non ? Pas cohérent, même !

— Simple à comprendre, envisagea Trevisan. Matteo a géré la situation de façon opportune. Il s'est rendu compte qu'il pouvait soutirer aux femmes aveuglées par leur solitude quelques avantages matériels qui serviraient à soulager les dettes de ses parents tandis qu'avec Lisa, c'était autre chose. Elle avait le même âge que lui. Elle était jolie et, à mon avis, il en était sincèrement amoureux.

— Pour ma part, ajouta Kempf, le garçon savait que Lisa était enceinte et il savait parfaitement qu'il en était l'auteur.

— Nous n'en avons pas encore la preuve ! rétorqua Luciani.

— Nous l'aurons d'ici peu, cette preuve. Les analyses vont parler, soupira Kempf, sûre de son fait.

— Qui nous prouve qu'il était sincèrement amoureux de Lisa ? s'emporta Luciani. Après tout, les Innerhofer sont pleins aux as et l'adolescent aurait très bien pu vouloir les extorquer. Il a joué à la putain pendant deux ans. Là, eh oui, il faut appeler un

chat un chat, chers collègues ! Gogo pour gogo... Le dimanche du meurtre, les deux jeunes se sont disputés, Lisa reprochant à Matteo de jouer un double jeu ou bien, l'un voulait garder le bébé et l'autre non. Ou bien, pour un tout autre motif, même futile, il ne l'a pas supporté...

Une querelle sur un motif puéril qui aurait mal tourné : c'était le scénario que le commissaire avait envisagé un temps. Le pire des scénarios, pensait-il, un scénario qu'il s'était empressé d'abandonner justement parce que c'était le pire de tous.

Kempf fit le point des signes « plus » et des signes « moins ». Il ne lui fallut même pas cinq minutes pour déclarer à la cantonade que les éléments à décharge l'emportaient sur les éléments à charge. À ce stade de l'enquête, la mise en examen du jeune homme ne semblait plus aussi évidente. Le commissaire restait néanmoins prudent.

— À condition, prévint-il, que le garçon reconsidère sa déclaration sur ses derniers moments passés avec Lisa. Qu'il nous précise ce qu'il sait de la grossesse de sa petite amie et les raisons pour lesquelles elle aurait quitté la fraîcheur des pommiers en le laissant en plan. C'est pas fortuit, à mon avis !

— Oui, arrêtons de nous laisser bernier

par ce merdeux de première, s'emporta à nouveau Luciani.

— Laura, s'il te plaît, tu mets de l'ordre dans toutes les paperasses, lui demanda Farina. Il ne faudrait pas prendre du retard et se laisser piéger par le temps qui passe.

Rizzoli fit crisser les roulettes de son fauteuil. Il se releva et se remit debout, penché sur la table en y plantant le bout des doigts. C'était sa façon de montrer qu'il souhaitait apporter un point final à la réunion. L'inspecteur Farina fut le seul de ses collègues, invité à ne pas quitter la pièce.

Pendant le brainstorming, le tube fluo défaillant accompagna de sa présence les policiers en recherche de la vérité. Il avait clignoté tel un stroboscope, comme s'il avait souhaité leur émettre des recommandations. La réunion terminée, il grésilla une dernière fois avant de rendre l'âme. Le gaz néon se consuma définitivement et la lumière laiteuse du tube n'éclaira plus grand-monde. Sans doute refusait-il de cautionner l'immersion saugrenue de l'équipe Alfa du commissaire Rizzoli dans le monde des Bisounours. En l'absence d'éléments à charge, plus aucun suspect à se mettre sous la dent, notamment ce Matteo, le premier d'entre eux. Sur la

photo du jeune homme, aimantée sur le tableau Velléda, sembla se dessiner un sourire finaud. Au cours de ce remue-méninges, Matteo était sorti blanc comme neige, un verdict inespéré.

Chapitre 10

— Je suis furieux, Guido ! s'enragea Farina. Je viens une nouvelle fois de me faire verbaliser par la Stadtpolizei ⁹. C'était hier, ma deuxième prune en quinze jours...

Rizzoli ne parut pas surpris par les tribulations de son adjoint avec la police municipale. Lui-même avait déjà écopé de plusieurs amendes pour ce qu'il appelait des peccadilles.

— Que t'a reproché le flic, cette fois-ci ? s'amusa le commissaire.

— Quel flic, Guido ? Elles étaient deux, deux fliquettes sortant d'un fourgon flambant neuf qui m'avait pris en chasse quelques minutes auparavant. J'ai pensé à un simple contrôle d'identité, mais non. Après avoir vérifié mes papiers, elles sont rentrées dans leur corbillard aux vitres fumées. J'ai poiroté un bon moment avant qu'elles n'en sortent, le petit formulaire vert à la main : un PV rédigé avec soin ! J'ai vérifié, aucun vice de forme. L'une des agentes m'a sermonné. Elle me reprocha de n'avoir pas respecté

la pré-signalisation de Via Palermo avant la bifurcation pour Via della Visitazione. Du coup, j'ai écouté son sermon en baissant les yeux comme un enfant pris en faute. C'était vraiment burlesque, ou pathétique, au choix. N'empêche que payer quarante euros pour ne pas m'être engagé sur la file de gauche dans les temps impartis par le code de la route, avoue, Guido, que ça frise le racket, non ? Dire que, pour une fois, j'avais mis mon clignotant !

— La prune précédente, c'était pourquoi, au juste ? Ah, oui, je m'en souviens. Tu n'avais pas renseigné correctement le disque horaire de stationnement. Le flic municipal t'avait même reproché de l'avoir délibérément avancé afin de profiter plus longtemps du stationnement mais, évidemment, ce n'était pas le cas, n'est-ce pas ?

— Évidemment, non ! Un disque horaire en mode support publicitaire, c'est parfaitement imprécis, tu le sais bien. Objectivement, je n'aurais pas pu le renseigner mieux ce disque. Quelle misère ! Pour une broutille pareille, ce coup-là, j'ai été délesté de trente euros.

— Tu leur as précisé que t'étais flic, pas flic municipal, mais de la police nationale ?

— Eh bien, non, on n'est pas en Sicile,

ici. Tu sais comme moi que cela n'aurait servi à rien. Si je l'avais mentionné, elles auraient trouvé ça aussi outrageant que si j'avais exigé un passe-droit pour profiter d'une retraite anticipée. J'ai également omis de leur préciser que j'étais natif de Palerme par crainte d'aggraver mon cas.

— C'est vrai que se faire verbaliser Via Palermo, lorsque l'on est Palermitain, c'est limite provocateur ! En tout cas, c'est le prix à payer, ici. La règle du jeu, si tu préfères. La ville est relativement tranquille parce que c'est tolérance zéro à tous les étages ou pratiquement. C'est un peu étouffant, j'en conviens, surtout lorsque l'on a vécu à Milan ou dans le profond sud, mais on finit par s'y habituer !

— Sûr que dans le Haut-Adige, on est loin du Far-West comme en Sicile ou bien à Naples. Dans certaines villes du sud, lorsque tu sors acheter un kilo de riz à l'épicerie du coin, pan, un type que tu ne connais pas te fait sauter la cervelle. « Balle perdue », comme disent les journalistes !

— « Dommage collatéral de la mafia », comme rapportent les experts ! À Naples, j'ai bien peur que ce soit plutôt un kilo de cocaïne et non un kilo de riz que certains viennent acheter à l'épicerie du coin. Pour te consoler, calcule un peu le nombre de contraventions

auquel tu as échappé pour de réelles entorses au code de la route que tu aurais commises, bien plus graves celles-ci, comme des excès de vitesse ou une conduite en état d'ivresse avec trois verres de Prosecco dans le nez, ton mousseux préféré, si tu vois ce que je veux dire...

— T'inquiète. C'est déjà ce que je me dis lorsque j'ai la rage contre ces fonctionnaires qui ne font pas la part des choses ! Remarque, on en arrive à la conclusion de tout à l'heure. Si deux flics en fourgon me font la chasse pour une babiole, c'est qu'ils ne savent pas comment occuper leur journée. Pas si facile de gérer l'oisiveté finalement, et pourtant, leur domaine de compétence, c'est bien la traque de la petite délinquance et la prévention des incivilités, non ?

Le vice-questeur Walshofer, ses « demi-lunettes » collées sur le front, apparut soudain dans le bureau du commissaire. Il sembla plus déconcerté par l'hilarité des deux hommes que les policiers ne l'étaient de son arrivée inopinée. Il dottore avait coutume d'entrer dans le bureau de ses subordonnés sans même frapper à la porte. Walshofer devait sans doute avoir ses raisons, des raisons que Rizzoli n'avait jamais cherché à connaître ou à approfondir. Un grand

chef doit se plier au timing de son agenda, se disait-il simplement avec ironie. Il est vrai que toquer à une porte, puis attendre la réponse avant de la franchir comme le font toutes personnes civilisées, ça doit grever sa sainte journée d'un temps précieux.

— Eh bien, messieurs, je suis heureux de constater qu'on plaisante, à la Criminelle ! On y travaille dans la joie et la bonne humeur. C'est le happy-end qui solde la réunion de tout à l'heure, je suppose. J'ai vu votre staff se volatiliser dans les couloirs comme des piafs émoustillés pendant la saison des amours.

— C'est un honneur de vous avoir dans mon bureau. Nous devisions, pour parler savamment, sur l'utilité du travail de nos collègues de la Stadtpolizei. Avec Farina, on se disait qu'un bon flic, même municipal, devrait prioriser ses opérations de police et ça nous a mis en joie !

— J'aurais bien aimé la partager, mais je vois mal en quoi nos collègues municipaux m'inciteraient à sourire. Je vous avouerais que, parfois, ils m'agacent avec leur pointillisme et leur triomphalisme. Comme s'ils étaient à eux seuls responsables de la relative quiétude qui règne ici. Certaines villes du sud font mieux en matière de sécurité d'après les enquêtes qui font la une des quotidiens.

Il n'y a donc pas de quoi pavoiser, sans parler de leur manque de discernement.

— Le manque de discernement, c'est symptomatique des personnes qui ne sont pas sûres d'elles-mêmes, ricana Farina. Pour éviter de commettre des impairs, elles appliquent les consignes à la lettre sans faire marcher leur matière grise.

— Justement, hier matin, le président de la compagnie de transport SAD en personne a pris le téléphone pour se plaindre du comportement des flics municipaux.

— Ah oui ? s'amusa Farina.

Walshofer esquissa un mouvement de mauvaise humeur :

— Cessez de m'interrompre à tout bout de champ, Farina. Sinon, je vous expulse du bureau.

— C'est pas le vôtre, feignit-il de s'indigner. Vous n'en avez ni le droit, ni le pouvoir.

Le vice-questeur rendit les armes et poursuivit :

— Oui, je disais, deux municipaux de la Stadtpolizei ont contrôlé un bus bondé après avoir repéré la défection d'un feu de position. Le chauffeur ayant pris l'infraction à la légère, les flics se sont vexés et ils ont fait preuve de zèle. Ils ont inspecté le bus de fond en comble et ils ont finalement

verbalisé le chauffeur pour trois infractions : le feu de position et un feu stop défaillants ainsi que la ceinture de sécurité inopérante. Le bus, évidemment, a été retardé dans sa tournée, ce qui a mécontenté les usagers qui ont vivement protesté. J'ai renvoyé l'appel du président de la SAD à Werner Knoll, le chef de la Stadpolizei, tout en lui rappelant que je n'avais pas autorité sur ces couillons, mais laissons-les à leurs conneries. Dites-moi plutôt, commissaire, comment s'est passée votre réunion.

— Installez-vous là. Vous avez le temps ? demanda Rizzoli en proposant au vice-questeur l'unique fauteuil de la table de travail, le sien, habituellement.

Le patron s'y assit sans aucune forme de remerciement, tandis que le commissaire s'installa sur une chaise qui lui faisait face.

— Farina, poursuivit le policier, désolé, mais il faut que tu retournes à Lana sans moi. Il n'y a pas une seconde à perdre. Prends Gasser avec toi et, surtout, fais le méchant avec Matteo, phrases courtes et incisives. N'oubliez pas tous les deux d'alterner le tutoiement et le vouvoiement. Ça a le don d'indisposer l'interlocuteur jusqu'à le déstabiliser...

— Je vois que vous favorisez la technique de l'interrogatoire à l'ancienne, celle qui

privilégie la répartition des tâches : le méchant flic et le gentil. Qui fait le gentil ?

— Oui, la technique est classique, mais efficace. On use de tous les stratagèmes avec les suspects. Menaces, flatteries, dureté, mépris, connivence et puis, autre technique : il faut se garder de faire l'intelligent, faut se la jouer modeste. Ça endort la méfiance du suspect. Pour répondre à votre question, dottore, on s'alterne, Farina et moi, mais vous me connaissez. Je suis plutôt bienveillant. Je mets les suspects en confiance tout en les plaçant face à leurs responsabilités.

Farina quitta la pièce le sourire aux lèvres. « Ciao ! », lança-t-il à Rizzoli tout en lui décochant un clin d'œil complice.

— Alors, commissaire, comment avancez-vous dans cette enquête ?

— Pour être franc avec vous, j'ai bien peur que l'enquête ne doive repartir de zéro. Il existe bien un faisceau d'indices à l'encontre de Matteo, mais il y a un tas de petites choses qui ne collent pas. Il est clair, pour moi, que les deux amoureux ne se sont pas rendus ensemble sur les berges du fleuve. Sinon, pourquoi aurait-on retrouvé la bicyclette de la victime du côté de la chapelle de Santa Agatha à cinq kilomètres de là ? Je n' imagine pas Matteo la ramener jusque-là

tout en pédalant sur la sienne. C'est vraiment trop acrobatique et un promeneur du dimanche aurait forcément remarqué ce manège insolite. Puis, si les choses s'étaient passées ainsi, alors là, il aurait été physiquement impossible pour lui de rejoindre ses copains à Merano à l'heure où ils ont été vus. Nous pensons également que Matteo était sincèrement épris de Lisa, ce qui n'était pas le cas de ses précédentes conquêtes. En fait, disons-le crûment, le garçon, pendant un temps, a joué au gigolo avec des femmes mûres. Il a fait la pute, comme dirait plus clairement encore l'agent Luciani. Pour résumer, je dirais qu'il n'y a pas de mobile. Le crime sexuel, je n'y crois pas et la préméditation est à écarter.

— Vous êtes bien affirmatif, rétorqua Walshofer. L'amour n'a jamais empêché les crimes passionnels ! Au contraire, ça les génère.

— C'est exact, acquiesça Rizzoli avec une moue qui dissimulait mal son scepticisme. C'est pourquoi nous vérifions actuellement ce que le gamin connaissait de la grossesse de Lisa. Il ment par omission, ce garçon, et ça m'énerve !

— Je venais justement vous apporter le rapport de la Scientifique. Il était ce matin sur mon bureau.

— Ah, très bien : leurs services m'avaient déjà contacté par téléphone. Des éléments plus probants ?

Walshofer fit glisser en un quart de secondes ses demi-lunes de son front jusqu'au bout de son nez.

— Ils ont trouvé peu de choses sur la scène du crime, en vérité, amorça-t-il en déballant des feuillets. Les traces d'empreinte sur les cailloux sont peu significatives. En revanche, sur la partie meuble, sur les quelques bandes sablonneuses proches de l'eau, on trouve des empreintes de pas mêlés. Ils ont notamment identifié celles du pêcheur, ce Heinrich Klotz. Pour vous mâcher le boulot, j'ai mis Shrein sur son dos. Le pêcheur a été revu par ses services, mais rien de concluant à tirer de ce côté-là.

— Je n'en attendais pas de miracle.

— Malheureusement, ni la victime, ni son tueur n'ont piétiné à cet endroit précis, semble-t-il ; et aucune trace des bottines de la petite. Deux mégots de cigarette et quelques lambeaux de papier dégradés par le temps, il s'agit d'indices bien antérieurs à la date du crime.

— L'avantage, ici, c'est que les gens ne laissent pas traîner leurs détritits comme c'est trop souvent le cas dans le reste du pays. Ça facilite grandement la tâche de la police,

ne croyez-vous pas ?

La remarque du commissaire sembla amuser le vice-questeur qui retira ses lunettes.

— En effet, le rapport à la propreté, il est inné chez nous. N'est-ce pas, Rizzoli ?

Walshofer avait interpellé le commissaire par son patronyme, ce qui était suffisamment rare pour que son interlocuteur ne le considère pas comme un hasard.

— Vous connaissez mon opinion. Chacun devrait se nourrir des qualités de l'autre et, en tout état de cause, il est préférable de mettre l'accent sur ce qui nous rassemble plutôt que sur ce qui nous divise ; mais si vous insistez, je mettrais l'accent sur notre spontanéité et notre joie de vivre. Êtes-vous d'accord ?

Le vice-questeur acquiesça de bonne grâce :

— Je vous rejoins là-dessus. Ces déchets inutiles, ça peut parasiter une enquête. Le respect de l'environnement, ça aide bien la police. Cela ferme certaines pistes pour en ouvrir d'autres et on gagne ainsi du temps.

Walshofer soupira avant de poursuivre :

— Dites-moi, quelle direction comptez-vous prendre pour cette affaire ? Quelle est

votre théorie ?

Ce fut au tour du commissaire d'émettre un grognement.

— On n'a pas trop le choix. On continue de travailler le gamin et, en parallèle, si on disculpe Matteo, une tierce personne est forcément dans le coup. Un homme encore inconnu, mais manifestement pas pour Lisa qui l'a accompagné jusqu'au bord du fleuve ; mais qu'est-ce qui lui a donc pris, à cette fille ? Puis cette orange consommée juste avant de mourir, étrange, non ?

— L'orange, je comprends... Ça m'a également interpellé lorsque j'ai lu le rapport d'autopsie. En tout cas, on n'avance pas vraiment dans cette enquête. Au fait, commissaire, poursuit-il en ouvrant grands les bras avant de les laisser retomber mollement : vous qui cherchez un autre homme, vous avez pensé aux Syriens ?

— Pas vraiment, non, tempéra Rizzoli. On ne va pas se mentir mais, pour calmer les suprémacistes blancs de la région, dites-leur que j'ai perquisitionné en périphérie ce vieux bâtiment industriel transformé en centre d'accueil, ça les calmera. Monsieur le vice-questeur, il faut absolument recontacter le médecin Gruber. Il doit bien y avoir l'ADN d'un autre homme qui se cache quelque part sur le cadavre de la petite : un ADN syrien,

qui sait ?

— Bien, allez. Au travail, commissaire, au travail, c'est sur le terrain que je veux vous voir !

Chapitre 11

Rizzoli se servit un deuxième verre de Limoncello qu'il fit rouler entre ses paumes ouvertes. Il appréciait ce moment de détente alors qu'il était assis en tailleur, sa position favorite, sur le canapé, son mobilier favori. La saveur douce-amère de la liqueur de citron n'était pas celle de Sorrento, qui en revendique l'origine, mais celle produite avec le zeste des citrons du lac de Garde, sur le territoire méridional du Trentin Haut-Adige.

Alice était à ses côtés, une présence aimante autant que rassurante. Les jours rallongeaient à vue d'œil et les Rizzoli peinaient à se mettre au lit. Les enfants ne s'étaient pas encore couchés et ils communiquaient dans un verbiage incompréhensible aux oreilles attentives, mais désorientées, des adultes. Sans doute les jumeaux avaient-ils imaginé un langage qui leur était propre pour ne pas être compris de leurs parents ? Malgré leur jeune âge, les enfants montraient une certaine autonomie qui, pour leur père,

reflétait le système institutionnel de la région dans laquelle ils vivaient. La mère en donnait une explication plus rationnelle : « La gémellité, disait-elle, les rendait solidaires, donc plus forts. En additionnant leurs âges, à eux deux, ils atteignaient vingt ans. Un âge où il est plus que temps de se prendre en main. »

— Tu vois, Trésor, entreprit Guido, il y a des jours « avec » et des jours « sans ». Aujourd'hui, sans conteste, c'est un jour « avec » !

— Oui, je vois, mon amour, tu sembles enjoué et, ce soir, tu n'as pas ronchonné une seule seconde depuis ton retour du boulot. Je parierais que ton enquête avance !

— Non, c'est un pas en avant pour deux en arrière. Elle régresse au contraire, mon enquête. Elle régresse, mais c'est un mal pour un bien. Je compte donc sur de prochains rebondissements !

— Tu n'as jamais été très bon danseur mais, à ta mine réjouie, je devine que Matteo ne sera pas inculpé.

— En effet ! Notre brainstorming a conclu qu'il n'y avait pas de charges suffisantes contre lui ou, plutôt, que trop de zones d'ombre persistent encore pour qu'on puisse se forger une opinion. Le vice-questeur a finalement renoncé à la mise en examen du

gamin, signe qu'il n'est pas loin lui aussi de m'approuver ; mais il est vrai que ses obsessions pour la piste syrienne arrangent bien l'affaire du gamin. Je n'ai pas eu le droit à une avoinée, aujourd'hui. Ce n'est pas que je veuille avoir raison à tout prix, mais je ne suis pas mécontent d'avoir ramené tout ce petit monde à la raison.

— Comme toi, je suis soulagée et heureuse que cet adolescent soit mis hors de cause. Je crois beaucoup en la jeunesse. J'ai des étudiants formidables, tu sais ?

— Je n'en doute pas.

— Ils représentent l'avenir de notre pays où trop de vieillards occupent des postes à responsabilités ! Si, au moins, ils mettaient à profit leur expérience, mais non. Ils usent et abusent de leur pouvoir jusqu'à plus soif.

— La gérontocratie règne en maître. Notre ancien président du conseil, le *bunga-bunga* octogénaire, ne l'a toujours pas mis en veilleuse. Il sort régulièrement de la naphthaline, plus ripoliné que jamais : même pas peur ! Tout ça faute de naissances suffisantes, mais rien de nouveau, bien sûr ; ça dure depuis des décennies et ça n'émeut en rien la classe politique, tous partis confondus. Le taux de fécondité des femmes est de 1:1. Pas de quoi renouveler les générations

mais, de toute façon, tout le monde s'en fout.

— N'empêche, tu ne m'ôteras pas de l'idée que le pouvoir combiné à l'argent corrompt et salit tout.

— Moi, je suis à la recherche d'un homme bien sous tous rapports, puisqu'il a gagné la confiance de Lisa, mais suffisamment tordu et détraqué pour avoir tué cette fille. T'as ça en stock ?

Alice fit mine de chercher dans ses connaissances.

— Un homme qui l'aurait corrompue, en somme... Un homme qui aurait usé de son influence pour lui imposer tout et n'importe quoi ?

— En quelque sorte, jusqu'à consommer une orange sur le bord du fleuve !

— Mon cercle de connaissances est surtout composé de femmes et toi, tu cherches un homme. Ton homme ne peut être qu'un familier du clan Innerhofer ou bien un fonctionnaire dont l'uniforme aura été suffisamment persuasif, ou bien les deux, pourquoi pas ? Dans tous les cas, ton bonhomme apprécie les agrumes ! ajouta Alice avec ironie.

— Hum, enchaîna Guido, rien qu'avec ton bon sens et ta logique, on déplacerait des montagnes !

— Moque-toi de moi, à présent. Tu as vu que, désormais, le fait divers dépasse les frontières régionales. Ça passe en boucle sur les chaînes d'infos en continu. Il y a encore une dizaine d'années, pour ce meurtre, on aurait consacré trois articles et deux reportages. Aujourd'hui, ça fait le buzz et, pour l'ensemble des commentateurs, le suspect numéro un, ça reste Matteo.

— Je préfère ne pas le savoir... C'est le vice-questeur qui gère. C'est la seule autorité habilitée à répondre à la presse. On verra demain comment elle évoluera au regard des derniers rebondissements. Tant que les médias restent à la traîne de l'enquête avec un temps de retard sur nous, ça ne m'inquiète pas. Je le serai, en revanche, le jour où les journalistes s'empareront de l'affaire en procédant à leurs propres investigations sur nos traces, voire dans notre dos. Ce serait le pire des scénarios, surtout au stade actuel des investigations et puis, tous ces commentaires débiles sur les réseaux sociaux, ça me navre, mais ça ne m'étonne pas. Haine, invectives, ignorance et fake news sont le lot quotidien de ce qui m'est rapporté.

— Guido, je te retire le Limoncello. Sinon, on n'en aura plus quand il faudra fêter l'arrestation du « killer à l'orange ».

— Une orange, répéta le commissaire, songeur. « *Une orange pour solde de tout compte* », ça ferait un excellent titre de roman policier, non ? Justement, ce matin, Farina et Gasser ont pressé le gamin de tout le jus qu'il pouvait nous rendre. Comme ce délicieux Limoncello, il a rendu le meilleur de lui-même sans un sanglot, mais avec une réelle émotion aux dires de mes inspecteurs. Désormais, toutes les pièces du puzzle sont en place : Matteo savait pour la grossesse de Lisa. Il en a ressenti une violente colère mêlée de culpabilité et, dans le même temps, il lui en a voulu. Il s'est senti trahi, car la petite lui aurait certifié prendre la pilule. Peut-être est-ce le mensonge de trop ? Ceci expliquerait pourquoi le garçon ne se protégeait pas lors de leurs ébats, et en effet, comme nous le pensions, ils se sont disputés dimanche dernier après avoir fait l'amour. Il lui avait supplié une fois de plus de se débarrasser du cadeau encombrant et elle, elle a persisté dans son refus. Il n'en était pas question.

— Par conviction religieuse ?

— Parce que « c'est le fruit de l'amour », lui aurait expliqué la petite à plusieurs reprises et puis, aussi, par conviction religieuse sans doute.

— Les journaux que j'ai parcourus ne

précisent rien de particulier sur l'attachement de la famille Innerhofer à l'Église !

Guido sourit.

— Parce qu'ici, fréquenter les églises, c'est la norme. Ça ne fait pas le buzz... Comme beaucoup dans la région, les Innerhofer ne loupent pas la messe du dimanche. C'est plus par tradition qu'autre chose, je pense. Tu sais, Alice, les églises font salles combles. Que les Innerhofer soient très pieux, c'est pas un scoop, pas de quoi émoustiller le microcosme médiatique.

— Oui, les gens vont à la messe pour se faire pardonner leurs écarts de conduite et à peine ont-ils quitté le monde sacré des églises pour replonger dans la vraie vie, profane celle-là, ils reprennent leurs mauvaises habitudes et leurs péchés mignons jusqu'au dimanche suivant. C'est sans fin, ce truc ! J'admire le Saint-Père quand il affirme : « La vraie foi est celle qui nous rend plus charitable, plus honnête et plus humain même envers nos ennemis. »

— Tu connais ma suspicion envers les religions quel qu'elles soient... J'avoue pourtant que ce pape m'étonne. Il détonne, même. N'a-t-il pas également déclaré : « Il vaut mieux ne pas croire qu'être un faux croyant, un hypocrite » ? C'est la raison pour laquelle tu ne veux pas entrer dans ce

cercle vicieux ? s'amusa Guido. Trop de péchés à te faire pardonner, sans doute.

— Qui n'a pas ses petites faiblesses ? Cependant, les miennes sont bien secondaires. « Quand je me regarde, je m'inquiète, quand je me compare, je me rassure. »

Cette citation, Alice l'avait dite en français.

— Charles Maurice de Talleyrand ! s'exclama Guido.

— Je vois que tu as retenu l'auteur de ce bon mot. C'est l'une des citations que nous ressort à l'envi Jean-Michel, mon beau-frère, à l'occasion de nos trop rares réunions de famille.

— Oui, Jean-Michel, le *Francesino*¹⁰, l'officier de marine qui vit avec ta sœur Elisabetha quelque part, là-bas, en Bretagne... Ça tombe bien. Appelle donc ta sœur... J'ai bien envie d'aller faire un tour en France, cet été ; pas toi, Alice ?

— Pourquoi pas ? Encore faudrait-il que tu puisses prendre des congés. Combien de fois avons-nous dû les annuler !

— C'est pas simple, en effet, mais t'inquiète pas. Cette année, c'est sûr, on ira voir ta sœur et, cette fois encore, on lui rapportera un sac à main en cuir véritable *made in Italy*. Je sais qu'elle les collectionne. Elle en a des tas ! J'ignore du reste ce qu'elle peut

bien en faire...

— À part moi, adepte de la sacoche banane, les femmes adorent les sacs à main. Aucune nana ne sortirait sans.

Rizzoli sursauta tout en fronçant les sourcils. Il reprit, à son compte, le toc verbal de son patron, le vice-questeur Walshofer :

— *Sapperlott, Sapperlott* ! s'exclama-t-il. Mince, on n'a pas trouvé de sac à main sur les lieux du crime !

— De quoi parles-tu, mon amour ? Encore de ton affaire ?

— Tu le dis toi-même. Aucune femme ne sortirait sans son sac à main. Or, aucun procès-verbal ne mentionne la présence d'un sac à main, ni sous les pommiers, ni sur la berge du fleuve et je ne te parle pas de mes notes. Rien de tout cela ne figure pas dans mes carnets. Pourtant, Lisa devait bien en porter un ce matin-là, non ? D'autant plus qu'elle sortait de la messe endimanchée à souhait. Holà, ce détail n'a pas été vérifié comme il aurait dû l'être. Demain, à la première heure, faudra s'en assurer auprès de Matteo. Putain ! Si on a raté le crime crapuleux pour quelques euros ou pour le contenu d'un sac à main, ma carrière, elle est finie, là ! Et s'il s'avérait que l'assassin était Syrien, alors, sûr que je serais pendu haut et

court dans l'heure.

La main du commissaire trembla malgré lui. Sa voix se fit chevrotante, la sueur froide perla sur son visage. Il fit les cent pas dans le salon, la tête baissée, en marmonnant des rengaines embrouillées. C'était son mal-être qui ressurgissait quand les choses ne tournaient pas rond, pas aussi rond qu'il l'aurait souhaité.

Alice, qui connaissait bien son homme, lui prit la main et le mena à leur chambre. Elle le coucha sur l'épais matelas du lit conjugal. Guido s'était laissé conduire docilement comme un enfant épuisé que des parents viendraient endormir sous la couette. Attendrie, Alice lui retira ses vêtements un à un, de son tee-shirt jusqu'au caleçon, de sorte qu'il se trouvât allongé, nu, débarrassé de toute armure. Elle se dévêtit à son tour. Le stress avait envahi son mari, mais Alice refusait que les enquêtes en cours n'interfèrent sur leur vie de couple. Elle décida de consacrer le moment aux vertus apaisantes du sexe : leur thérapie.

— Seule la douceur de ma petite boulotte brune aux yeux verts cendrés parvient à me sortir du monde glauque que je côtoie tous les jours, murmura le soupirant.

Assise en tailleur, le dos appuyé contre

la tête de lit, la nuque de Guido sur ses cuisses, elle cajola ses cheveux, une manœuvre de séduction, préambule à des caresses plus ciblées.

Mon Dieu, comme elle est belle ! pensa-t-il avec tendresse.

Chapitre 12

9 mai

D'ordinaire, Rizzoli ne laisse rien au hasard. Il évite autant que possible les imprévus, un univers irrationnel, étrange et dérangent. Ce matin-là, pourtant, il se permit une entorse à ses principes. Il entra dans un bar et s'offrit deux billets de grattage pour narguer le sort. Vingt euros avait été le prix à payer pour se voir confirmer ce qu'il savait déjà. Il avait très peu de chance aux jeux de hasard, comme aux jeux de société, où il truste immanquablement les dernières places. Il en ressentait toujours une certaine frustration, d'autant plus que, pour ces derniers, il présumait que la probabilité de gagner ou de perdre devait s'équilibrer. Au jeu de grattage, en revanche, il savait que les probabilités de perdre étant bien plus importantes et, s'il perdait, cela confirmerait que les statistiques sont bien une science exacte. Par conséquent, il ne conçut aucune amertume lorsque la dernière

case raclée par sa pièce de monnaie lui annonça ce qu'il supputait d'avance : il avait perdu.

Il s'en voulut néanmoins d'avoir dilapidé une somme correspondant à un tiers de son plein d'essence, voire à un quart, lorsque les fluctuations du cours du pétrole lui étaient favorables. Il rajouta néanmoins un euro vingt sur le comptoir pour pouvoir déguster l'excellent espresso du bar *Caffè Diana* de la Via Garibaldi. Un petit plaisir que l'officier de police s'offrait parfois.

Le temps s'était rafraîchi, et le vent d'Est qui s'était levé l'avait contraint à ressortir sa petite laine. Un printemps décidément bien capricieux, se dit-il tout en observant la dextérité des trois *baristi* occupés à manipuler les percolateurs. Le commissaire appréciait ces moments prosaïques de l'existence, où il s'extasiait comme un enfant sur ce que d'aucuns auraient jugé d'une grande banalité. Les mouvements véloces et synchronisés des garçons autour des machines à café, dans cette délicate ambiance d'arôme caramélisé, le rendaient authentiquement heureux. C'était l'un des aspects de la *Dolce Vita* qu'il préférait, *the italian way of life*, ancré dans son intimité la plus charnelle même si, quelques instants auparavant, il avait été accueilli par un *Grüss Gott* guttural,

fort éloigné du très italien *Salve* par lequel il rendit la politesse. Un bref échange qui permit à chacun de faire connaître à l'autre sa communauté d'appartenance.

Le commissaire passa en revue la presse étalée sur l'une des tables voisines qui mêlait titres allemands et italiens. Hormis les quotidiens sportifs, les journaux, tous régionaux, n'avaient rien trouvé de plus croustillant pour appâter le lecteur que d'étaler à la « Une » les portraits de l'un, voire des deux adolescents réunis dans un même malheur. En temps normal, pas une colonne n'incitait Rizzoli à lire les articles au complet mais, cette fois-ci, il fit l'effort de parcourir chacun des articles, colonne après colonne, paragraphe après paragraphe, ligne après ligne jusqu'au point final du progressiste *Neue Südtiroler Tageszeitung*, appelé *Taz* par facilité, ainsi que celui du très conservateur *Dolomiten*, deux journaux en langue allemande ; mais le quotidien qu'il parcourut avec le plus d'attention était sans aucun doute l'italophone *Alto Adige* dont la culture lui était plus proche. Rizzoli soupira. Il relut une seconde fois l'article du journal italien en dodelinant de la tête. Le ton avait changé. Si le très catholique journal conservateur de langue allemande ne surprit personne en réclamant une justice sans faille

à l'encontre de l'adolescent, les deux autres délaissèrent pour un temps les conjectures sur le jeune Matteo pour pointer du doigt l'enlisement de l'enquête et le manque de transparence des forces de l'ordre. « Des polémiques, toujours des polémiques : le sport national bien avant le foot dans ce pays de merde ! », regretta le policier, amer.

Rizzoli trouva particulièrement injustes et infondées les reproches de la presse. Nous étions aujourd'hui vendredi, quatre jours à peine après la découverte de l'homicide et, si les pistes semblaient brouillées, le retour de la légiste de son séminaire devrait vraisemblablement apporter du grain à moudre au moulin de la vérité. Quant à la transparence vis à vis des médias, les journalistes devraient se satisfaire de la relative bienveillance de Walshofer, d'autant plus que le retour du questeur De Stefani, son supérieur hiérarchique, risquerait bien de changer la donne. Le questeur, moins encore que *Sapperlott*, n'était connu pour être un grand communicant et sans doute manifesterait-il à l'égard de la presse une mansuétude bien moindre que celle affichée par son adjoint. Le commissaire en mettait sa tête à couper !

À son arrivée à la questura, le commis-

saire traînassa. Tout en restant collé à son fauteuil qu'il fit pivoter dans tous les sens, il déplaça nerveusement les dossiers qui encombraient son plan de travail, sans aucune intention de les étudier. Son regard hypnotique se fixa sur le visage des deux jeunes dont les photos étaient aimantées sur le tableau blanc. Il s'imagina le couple zigzaguant sur leurs vélos dans les ruelles de la tranquille bourgade de Lana, le verbe haut, le sourire aux lèvres. Puis, il aperçut l'attelage qui s'avança vers lui avant de s'éloigner dans son halot romantique jusqu'à ce qu'il disparaisse de son champ visuel sur fond de ballade sirupeuse à la Riccardo Cocciante. Le happy-end d'un film de série B qui exploite des émotions simples et convenues qu'il aurait en d'autres circonstances qualifié de « neuneu, nunuche, gluant ». Clac de fin pour les mièvreries à la Bollywood !

Le policier fit de nouveau passer de droite à gauche et de gauche à droite la pile de documents déposée devant lui, jugée non prioritaire selon des critères très personnels. Son obsession à connaître la vérité lui ôtait toute velléité à s'occuper des affaires courantes relevant de son service. Une seule question le taraudait : si Matteo n'avait pas tué la fille, qui alors était l'assassin ? De cette question lancinante s'articulait le déroulé

des prochaines investigations : sur qui désormais enquêter, dans quelle direction et sur quelles bases ? Seul élément tangible, le retour en ville du médecin Gruber qu'il ne contactera qu'en fin de matinée pour lui laisser le temps de reprendre pied après sa brève escapade à Turin.

Rizzoli décrocha le combiné du téléphone qui sonnait depuis quelques instants déjà. Il identifia sur l'écran le numéro d'un bureau voisin, celui que Farina partageait avec Gasser.

— Salut, Farina ! Tu es bien matinal, aujourd'hui, s'amusa-t-il.

— Bonjour, commissaire ! C'est l'hôpital qui se fout de la charité, ou quoi ? Il me semble qu'il est huit heures du mat'. Dire que ce sont des gens de ton espèce qui traitent les méridionaux, de *fannulloni*, des soi-disant fainéants à la solde de l'état. Ça fait plusieurs fois déjà que j'essaie de te joindre... J'ai jeté un coup d'œil sur le rapport que nous ont remis les deux banques créditrices des Degasperi.

— Apporte, Salvatore, apporte !

Il ne fallut que quelques secondes pour que l'inspecteur-chef ne frappe à la porte qui s'ouvrit sans que le commissaire eût besoin de prononcer la parole injonctive : « Entre ! »

Farina s'approcha du commissaire en tapotant du doigt le verre de sa montre comme pour l'inciter à adopter la vitesse de croisière que la situation imposait.

— Le garçon avait vu juste ! Ses parents connaissent de sérieuses difficultés pour rembourser leurs prêts. Tiens, regarde le courrier envoyé par cette banque. Elle leur a proposé un rééchelonnement de la dette. C'est plus qu'une incitation, par ailleurs, si tu décryptes avec attention leur verbiage.

— Le gamin n'est pas un menteur, ou plutôt si ; mais quand il ment, c'est par omission.

— Oui et il nous fait perdre du temps avec ses cachotteries qu'on parvient toujours à découvrir. Nous sommes flics, tout de même ! T'en penses quoi, Guido ? Matteo avait-il réellement l'intention de vendre sur eBay les cadeaux de ces dames pour remettre ensuite la somme récoltée à ses parents ?

— Tu en doutais ? À toi, je peux bien le confier, je n'ai jamais vraiment cru en sa culpabilité, même si ce n'était qu'une intime conviction fondée sur rien d'autre que l'instinct d'un père. Matteo est un gamin à bien des égards irresponsable, rebelle, coureur de jupons et bien trop désinvolte avec les femmes,

j'en conviens mais, fondamentalement, ce n'est pas un mauvais bougre.

— Ton instinct de père ? Alors, sûr qu'on ne possède pas le même, tempéra l'inspecteur. Moi, tout père que je suis, je continue à me méfier de ce mec « pas fini dans sa tête » et puis, je te rappelle qu'on enquête sur un meurtre, pas sur l'affaire familiale d'un gentil fiston compréhensif à l'égard de parents dans le besoin ! Réveille-toi, Rizzoli ! Quand on veut vraiment croire à quelque chose, on ne voit que ce que l'on veut voir...

Le commissaire accusa le coup, mais n'en fit rien paraître :

— Oui, je sais, il faut le surveiller comme le lait sur le feu, mais je t'en prie ! Arrête d'appeler ce gamin le « pas fini dans sa tête » ! Puis, bon, tu veux relancer l'enquête ? Le sac à main de Lisa, oui, son sac à main : t'en penses quoi ?

Devant la mine interloquée de son adjoint, Rizzoli poursuivit, ravi d'avoir repris la main :

— Eh bien, oui, les femmes ne sortent jamais sans leur sac à main. T'es marié ou pas ? Ta femme se trimballe sans exhiber cet indispensable accessoire ? Le sac de Lisa, on l'a retrouvé ?

— Eh bien, répliqua Farina, déconte-

décontenancé : on n'a rien dans les procès-verbaux qui mentionne l'existence d'un sac à main ; à ma connaissance, du moins.

— Cela ne t'inquiète pas ? Alors, vérifie et envoie Gasser à Lana. Je veux que Matteo nous précise si sa copine en avait un, le matin du crime, et qu'il le décrive avec précision, ce sac !

Farina esquissa un léger sourire comme pour témoigner de la perspicacité de son chef. Puis, il enchaîna, pressé :

— Au fait, Guido, il y a dans le couloir un prêtre qui désire te voir...

— Un prêtre pour moi, tu en es sûr ?

— Eh bien oui, c'est clair. Il était déjà assis dans le couloir lorsque que j'ai pris le service ce matin, et c'est en rapport avec notre enquête. Je l'ai croisé deux fois chez les Innerhofer. J'ignore ce qu'il veut, car c'est uniquement avec toi qu'il souhaite s'entretenir. Il s'impatiente.

Le commissaire parut stupéfait.

— Tu as déjà croisé ce prélat chez les Innerhofer et tu ne m'en as rien dit ?

— Écoute, Guido, ne me refais pas le coup du mec rongé par l'Alzheimer ! Je t'en ai soufflé deux mots, l'autre matin, avant que tu n'entames ton « brain » quelque chose, répondit Farina, irrité.

Le commissaire s'emporta comme

souvent lorsqu'il faisait preuve d'une mauvaise foi convenue. Sauf qu'à ce moment précis, il était formel : cette information dans l'enquête en cours lui était inconnue. L'aurait-il zappée ? Rizzoli se mordilla les lèvres.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ! Rien de tout cela n'est précisé dans mes calepins. Je peux te l'assurer. Vérifie toi-même ! fit-il en survolant hâtivement les multiples feuillets du carnet noté « Innerhofer, Tome trois ». Comment il s'appelle, ton prêtre ?

— Moser, don Roberto Moser, et je doute qu'il ne te donne le Bon Dieu sans confession dans l'état d'extrême nervosité dans lequel tu es.

Farina s'éloigna tout en maugréant des paroles à voix basse que le commissaire crut néanmoins discerner :

Il n'imprime plus vraiment tout, le chef. Heureusement, je suis là pour lui servir de béquille ou de roue de secours, au choix.

Chapitre 13

Rizzoli laissa échapper un long soupir. Il respira bruyamment avant de prier son adjoint de faire entrer le prêtre. Après la surprise de se voir demander par un ecclésiastique, lui qui ne fréquentait les églises que pour les splendeurs qu'elles recelaient, le commissaire sursauta à l'annonce de son identité.

Le patronyme Moser est si courant dans certaines vallées de la région qu'il s'y serait perdu dans sa mémoire. En revanche, le patronyme « don Roberto Moser » était resté gravé dans le marbre rose de Vérone, par la corrélation qu'il en avait fait avec un lieu inédit pour un flic affecté en ce temps à Foggia, dans les Pouilles : la salle à manger d'un appartement de Lambézellec, un quartier nord de la ville de Brest, en France, le soir du 2 janvier 2006.

La porte de son bureau bientôt s'entrouvrit pour laisser passer un homme dont la stature et l'apparence ne correspondaient pas

tout à fait à l'image stéréotypée que le commissaire se faisait des prêtres. Le prélat quadragénaire avait fière allure. Bien que râblé, il semblait alerte et se tenait droit, ce qui le faisait paraître sans doute plus grand qu'il ne l'était réellement. Il n'arborait pas encore de chevelure grisonnante hormis quelques reflets, ici ou là, isolés dans une crinière encore brune. Rizzoli se rappela la réflexion que lui faisait régulièrement Alice à propos des curés : « Une vie de *single* sans emmerdes, loin de toutes préoccupations, sûr que c'est une profession à faire des centaines ! »

L'ecclésiastique avait revêtu un costume de ville sans autre signe religieux distinctif qu'une croix en bois d'olivier qui pendait autour du cou. Rizzoli s'interrogea sur les raisons qui l'avaient poussé à le solliciter, ce matin, sans être passé par le préalable téléphonique.

— Asseyez-vous, mon père. Je suis le commissaire Rizzoli, de la police criminelle. Vous avez demandé à me voir personnellement, me dit-on ?

— Eh bien, oui, naturellement, je sais qui vous êtes, répondit le prélat d'une voix douce. Vous êtes le responsable de l'enquête qui doit conclure à l'arrestation de l'assassin de Lisa Innerhofer.

Rizzoli remarqua le timbre étonnamment suave de sa voix et il se dit qu'elle s'accordait mal avec le physique plutôt épais du personnage accentué par un visage carré, taillé à la serpe. Une tonalité douce à la Roberto Benigni échappée de la bouche virile d'un Schwarzenegger. Malgré la voix plaisante, il aurait volontiers rangé l'individu selon des critères bien personnels, parmi les gens hautains, voire dédaigneux dont on ne souhaite pas gagner la sympathie ; mais Rizzoli regretta aussitôt son jugement hâtif, motivé par un certain anticléricalisme, à moins que la discordance entre le ramage et le plumage du personnage n'en fût la cause ou, mieux, une combinaison des deux.

— Et vous-même ?

— Excusez-moi, j'aurais dû commencer par-là, en effet. Je suis le padre Moser.

Rizzoli tenta de déceler la communauté d'appartenance du prélat. Il hésita entre l'inflexion germanique des gens d'ici et celle typique des hautes vallées montagneuses du Trentin voisin. L'homme d'Église étant, semble-t-il, un proche de la maison Innerhofer, le commissaire opta pour une origine locale mais, pour s'en assurer, il s'adressa à lui dans la langue de Goethe.

— Dois-je continuer en italien ou

préférez-vous vous entretenir avec moi en allemand ?

— Ça m'est égal, répondit le père Moser, conciliant. Je suis à l'aise dans les deux langues. Je suis originaire de Lusérn, dans le Trentin où habite une minorité linguistique Südbairisch, voyez-vous, mais poursuivons donc en italien.

— Bien, mon père, enchaîna Rizzoli, plus que jamais intrigué par le personnage qu'il avait en face de lui. Pardonnez mon intérêt pour les précisions, c'est mon métier qui veut cela. Vous êtes bien don ROBERTO Moser ?

Le prélat esquissa un léger sourire à l'énoncé de son prénom prononcé par le commissaire dans un mode ostensiblement appuyé.

— Les Moser sont très nombreux dans la région et je comprends parfaitement que vous souhaitiez des précisions. Oui, je suis don Roberto Moser, mais vous semblez me connaître. Je me trompe ?

— Le don Roberto Moser qui me vient à la mémoire est celui qui a connu de cruels démêlés avec la justice africaine alors qu'il exerçait là-bas son sacerdoce. C'était il y a une quinzaine d'années dans une ex-colonie française de la Corne de l'Afrique. Un état confetti dont la capitale est une ville de garnison où se côtoient plus d'un millier de

militaires français, renforcés par des contingents américains et chinois.

Le prêtre retint un moment son souffle avant de relâcher l'air de ses poumons dans des sonorités dysharmoniques. Le policier discerna ce souffle éminemment révélateur, si souvent perçu lors des interrogatoires lorsqu'il assénait aux prévenus des vérités auxquelles ils ne s'attendaient pas.

Don Moser demeura ensuite silencieux, laissant libre cours à l'exposé du son interlocuteur qui poursuivit son action déstabilisatrice :

— Hum, laissez à ma mémoire le temps de tout remettre dans le bon ordre. C'est bien moi, en effet, admit le prélat qui préféra rendre les armes.

— Affaire de prostitution avec des mineures liée de près ou de loin au décès suspect d'un magistrat français en poste là-bas et qui se serait immolé en plein désert. Alors, c'est bien vous qui avez été incarcéré plusieurs mois dans l'une des plus terribles prisons d'Afrique avant d'être libéré sur pression des autorités vaticanes ?

Le prélat respira péniblement comme s'il venait de recevoir l'uppercut fatal qui devait sceller le sort du combat. Il sortit de sa poche un large mouchoir blanc qu'il déplia

pour s'éponger le front avant de le faire circuler nerveusement d'une main à l'autre.

Après un temps de pause, il fixa Rizzoli droit dans les yeux avant de rectifier d'un ton qui se voulait convaincant :

— Libéré en l'absence de preuves, voyez-vous, commissaire ! Les autorités du pays se sont servies de moi pour mettre en cause les militaires français. C'était une machination, une machination grossière, ni plus ni moins, mais comment est-il possible que... ?

— Je lis la presse comme tout le monde et plutôt deux fois qu'une, c'est mon métier qui veut ça. Une page intérieure vous avait été consacrée à l'époque sur le quotidien *Alto Adige*.

Le mouchoir blanc du prélat reprit aussitôt ses déplacements convulsifs.

— *Alto Adige*, dites-vous ? coupa-t-il.

En réalité, Rizzoli n'était pas en poste à Bolzano lorsque l'affaire éclata et il n'avait donc pas pu lire l'article. C'est le commissaire auquel il avait succédé qui lui en avait parlé au cours de consignes passées entre les deux hommes, parce qu'il était rare que des gens d'ici aient maille à partir avec les autorités judiciaires d'un pays étranger. L'affaire, cependant, n'avait pas fait grand bruit même si c'était un prêtre de la région qui

avait été emprisonné. Les faits incriminés avaient été largement évoqués, mais don Moser avait bénéficié de la mansuétude des journalistes qui avaient surtout fustigé la justice corrompue des pays africains et les conditions de détention inhumaines. Peu de gens, en vérité, devaient se souvenir de l'événement.

Rizzoli en revanche, en avait eu une notion plus précise, suite aux éclaircissements que lui avait fournis son beau-frère Jean-Michel un 2 janvier 2006 chez lui, dans son appartement de Brest, lors d'un repas en famille. Jean-Michel était capitaine de corvette en poste dans ce territoire lorsque l'affaire avait éclaté.

« Imagine ce type... Un prêtre italien enfermé à Gabode, l'une des prisons les plus inhumaines d'Afrique, c'est vraiment pas banal, Guido ! », lui avait lancé l'officier avant de déboucher une bouteille de chouchen, la boisson des dieux.

Le commissaire s'était bien gardé de dévoiler au prélat la source qui lui permettait de connaître l'affaire de façon si précise. Encore abasourdi par ce flot d'informations, dont il ne soupçonnait pas un instant qu'un commissaire de police puisse en avoir connaissance, don Moser fit le vide dans sa tête.

— Eh bien, oui, pourquoi cette question, padre ? Il s'agit du journal d'ici, *Alto Adige*, et non d'une quelconque feuille de chou tropicale, ricana Rizzoli.

L'ecclésiastique finit par se dévoiler peu à peu :

— Voyez-vous, commissaire, là-bas, en Afrique, tout est différent. Je ne sais pas comment vous expliquer... La vie, la mort, les rapports à la loi sont des notions qu'il ne faut pas concevoir avec une approche, disons, occidentale. Sur ce continent, c'est la survie qui se gagne au jour le jour !

— Dois-je comprendre que vous justifiez des manquements à la loi par une approche à géométrie variable de notions fondamentales comme la démocratie, la justice ou même la morale ?

— Il n'y a pas de loi, là-bas ! De toute manière, je ne crois pas que les Occidentaux, avec leurs codes, leur matérialisme, des gens obnubilés par la consommation et les futilités du quotidien, puissent comprendre le fonctionnement d'un monde sans règle et sans justice, sans démocratie, voyez-vous ?

— La loi est une chose, mais la morale en est une autre. N'est-elle pas universelle, la vôtre, celle que nous enseignent les évangiles ?

Le prélat resta quelques instants

silencieux avant de hausser les épaules.

— Il arrive parfois, en effet, que la foi soulève des montagnes...

— Favoriser la prostitution de mineures est condamné par l'Église où qu'elle se produise, en Occident comme là-bas, en Afrique, n'est-ce pas, poursuit Rizzoli, car il s'agissait bien de cela ?

Le prêtre parut décontenancé par les questions abruptes du policier. Puis, il eut un petit sourire gêné et finit par concéder :

— Bien sûr, et je l'ai moi-même toujours condamné, même dans cette ville de garnison propice au péché de chair ; mais voyez-vous, la ville attire les plus belles filles d'Éthiopie et celles de la Somalie voisine, un pays sans état, en guerre civile contre les Chebab, des pays indigents, et ces filles-là font vivre des familles entières avec ce que rapporte la prostitution.

— C'est ce que voulait dénoncer un juge français en poste auprès des autorités du pays avant d'en avoir été empêché par un simulacre de suicide qui arrangeait tout le monde ; mais quel a été votre rôle exact dans tout ça ?

— C'est difficile pour moi d'en parler encore aujourd'hui, voyez-vous. La justice africaine m'avait accusé de favoriser l'entrée dans le pays de jeunes filles étrangères

par le biais de l'institution caritative que je dirigeais.

— Pour avoir favorisé l'émigration illégale : vous avez juste protégé des clandestins en situation irrégulière.

— Vous vous méprenez ! On avait mission de leur apporter un semblant d'éducation à toutes ces filles analphabètes qui fuyaient la misère, et avec la bénédiction du diocèse ! précisa le prêtre en remuant énergiquement les deux bras. Tout était transparent pour ma hiérarchie, je vous l'assure !

— Il est vrai que les pays déshérités ont aussi leur Lampedusa. Le problème des réfugiés n'est pas l'apanage des pays riches et il y a toujours plus pauvre que soi, mais en la circonstance, padre, les filles étaient mineures. De pauvres filles qui peaufinèrent leur éducation dans les bordels de la ville, aveuglées par l'argent facile de militaires frustrés : ces filles ne s'en remettrent pas. Dans leurs cauchemars, les enfants d'ici imaginent des monstres planqués sous leurs lits ; là-bas, les filles font les mêmes rêves sauf que les monstres sont dans leur lit et que les violences subies n'ont rien d'imaginaire. Et tout ce désastre, avec votre bénédiction, si ce n'est avec votre complicité ! fulmina Rizzoli.

L'ecclésiastique leva les yeux au ciel

plusieurs secondes comme s'il voulait implorer l'aide de sa Divinité.

— Vous défendez les thèses de la justice africaine, c'est pas correct, je suis sorti blanchi de cet enfer... Et puis, comment faire la différence entre les filles mineures et les autres ? Physiquement, les Africaines paraissent plus mûres que ne le précise leur état-civil, si tant est qu'elles aient des papiers, voyez-vous ! Personne n'a de documents en règle, dans ces pays-là. On m'a fait porter le chapeau, commissaire. Soyez-en persuadé !

Rizzoli n'enquêtait pas sur les démêlés judiciaires qu'avait connus don Moser en Afrique, c'est pourquoi il décida de tourner la page. Il imagina le rapprochement qui, de façon naturelle, pourrait s'établir entre le passé sulfureux du prélat et le présent qui le remettait en scène comme l'invité surprise de l'enquête en cours, une guest-star de série B.

— Je suppose que vous n'êtes pas venu me voir pour me parler du passé ?

— En effet, je suis ici pour le compte de l'une de mes paroissiennes, répondit le prêtre, mais il se corrigea :

— Enfin, si j'avais une paroisse, s'entend, ce qui n'est pas le cas. En temps normal,

je rends visite aux malades admis dans les hôpitaux de la région. C'est d'ailleurs à cette occasion que j'ai fait la connaissance de Frau Innerhofer, la maman de Lisa. Elle a été hospitalisée l'année dernière ; oh, mais pas très longtemps. Depuis lors, nous sommes en confiance et je suis devenu un peu le confident de la famille, voyez-vous.

Don Moser s'interrompt quelques secondes le temps de ranger son mouchoir désormais tout fripé dans l'une de ses poches de pantalon.

— Poursuivez, je vous prie.

— Je ne vous apprendrais rien en disant que les parents sont anéantis par la perte de leur fille, de leur fille unique. Ce qu'ils souhaiteraient, c'est pouvoir récupérer au plus vite le corps pour les funérailles, voyez-vous. Le plus tôt possible les consoleraient grandement.

— Le devenir du corps de la petite n'est pas de ma responsabilité ni même de celle de mes chefs. Il faudrait vous adresser au procureur.

— Je sais cela. Nous avons déjà fait la démarche auprès de la justice mais, comme responsable de l'enquête, en tant que policier, vous pourriez peut-être intervenir pour accélérer le retour du corps, voyez-vous...

Rizzoli se demanda si la requête du prêtre émanait réellement de la famille Innerhofer ou si elle relevait d'une initiative purement personnelle. Ce point serait vérifié, évidemment, comme tant d'autres sur ce sulfureux Don Roberto Moser auquel le commissaire décida d'attribuer un nom de code, celui de *Voyez-vous*, tout comme il avait affecté à Frau Gruber celui de *Vous voyez*, pour tout ce qu'il annotait dans ses carnets. Décidément, pensa-t-il, le tic verbal de chacun de ses interlocuteurs ne brillait pas par l'originalité ! Seule une feuille de cigarette sépare le *Vous voyez* du médecin légiste du *Voyez-vous* utilisé par le prélat.

Il observa le prêtre assis devant lui, le tronc ratatiné sur sa chaise. Il avait moins d'allant qu'à son arrivée dans le bureau où il lui avait paru frais comme un gardon.

Rizzoli n'avait pas envie de hâter la remise du corps à la famille, un corps qui n'avait pas encore tout livré ; mais il se montra faussement accommodant à l'égard de l'homme d'Église.

— Je vous promets d'essayer, mais je ne vous garantis rien. L'enquête est loin d'être bouclée et il nous manque encore pas mal d'éléments. Puis, le rapport complet du médecin légiste ne nous a toujours pas été remis.

— Votre enquête semblait bien progresser, pourtant ; mais il semble que vous ne soyez plus vraiment sûr pour le jeune Matteo si j'en crois les journaux, en tout cas. Vous avez des éléments nouveaux qui disculperaient le garçon ?

— Un conseil : ne vous fiez pas à la presse et puis, qu'est-ce qui vous inquiète ? Nous ne sommes pas parvenus au bout de nos investigations, voilà tout. Je ne puis rien ajouter de plus.

— Je m'étonnais, simplement. Il y a tant de charges contre ce garçon... Il ne faut pas se détourner des chemins rectilignes, voyez-vous.

Rizzoli se montra irrité par tant d'insistance. Après des années à étudier les crimes, sa capacité à faire instinctivement confiance s'était émoussée. Mieux, elle avait viré en une méfiance instinctive envers chacun de ses interlocuteurs, et ce prélat qui se présentait devant lui, en ce début de matinée, ne faisait pas exception.

Il s'efforça de rester calme tout en manifestant sa fermeté :

— Vous êtes un homme de foi, moi, je suis un homme de loi. Contentez-vous de soigner les âmes pendant que je m'en tiens à la réalité des choses et des faits. Bien que mon adjoint vous ait déjà croisé chez les

Innerhofer, je ne vous avais pas encore répertorié parmi les proches de la famille. Désormais, comme tous les protagonistes de cette affaire, je vous demanderais de bien vouloir rester à la disposition de la police et de ne pas quitter la région sans en avoir préalablement avisé mes services.

Le prélat baissa les yeux, désarçonné par cet assaut hostile.

— Au fait, padre, quelle taille faites-vous ?

Don Moser n'hésita pas longtemps avant de lui répondre :

— Un mètre soixante-dix, probablement.

Le commissaire se gratta le menton de façon ostensible avant de signifier au prélat d'un geste de la main que l'entretien s'achevait là. Ce dernier se leva et jeta un dernier regard au policier avant de refermer la porte derrière lui.

« J'ai remis don Moser à la place qui lui convenait, s'amusa Rizzoli une fois seul. Bizarre qu'il n'ait pas manifesté une quelconque surprise à ma question qui, pourtant, aurait dû lui paraître bien saugrenue ; mais un mètre soixante-dix, c'est un gabarit qui me va. »

Une mélodie rassurante l'envahit : une manifestation récurrente lorsqu'un trop plein

d'émotions le submergeait.

« Aujourd'hui, c'est une belle journée, même si en réalité, ce n'est pas le cas, mais tout dépend purement de moi. Ne fais pas attention au marteau-piqueur, ni au voisin antipathique, même si parfois, il est difficile de rester zen face aux problèmes. Qu'importe qui est dans le vrai, je préfère dédramatiser, ce qui décidément me rend de meilleure humeur, da ba dee da ba die... »

Chapitre 14

— C'est ce qui s'appelle se jeter dans la gueule du loup, non ? s'exclama Farina.

— En tout cas, c'est un rebondissement qui tombe à pic ! renchérit Gasser.

— Ne nous emballons pas, tempéra Rizzoli qui venait juste de relater à ses inspecteurs son entretien avec le prélat. Je vous rappelle qu'en Afrique, don Roberto Moser a fait de la prison à titre préventif avant d'avoir été libéré, et qu'au final, aucune condamnation ne lui a été signifiée. En conséquence, il est pour nous tous ici innocent. Pas d'amalgame, s'il vous plaît ! C'est pas parce qu'on a rien à nous mettre sous la dent qu'on va se bouffer le premier venu. Pour le moment, cet ecclésiastique, ce n'est pas une nouvelle piste, c'est juste une zone d'ombre et, même s'il ferait un bon suspect, pour le moment, on patauge. Nous n'avons absolument aucune charge contre lui sur la seule affaire qui nous intéresse, soit le meurtre de Lisa.

— À nous d'en trouver, exhorta Gasser

avant d'ajouter :

— Ce ne sera pas facile d'enquêter dans le milieu ecclésiastique. C'est un monde fermé, austère, où rien ne transpire.

— À part l'eau bénite, plaisanta Farina.

— C'est vous, les deux calotins de service, et c'est vous qui raillez la religion !

— Justement, s'il faut faire du ménage dans ce milieu qui doit être irréprochable, alors, on en fera du ménage ! rétorqua Farina avec conviction.

— Je souscris, ajouta son collègue avec véhémence. C'est un impératif de crédibilité, donc de survie pour la communauté. Il faut éliminer de son sein les brebis galeuses... C'en est assez de ces scandales de pédophilie qui éclaboussent le clergé avec la chape de plomb du Vatican qui, pendant trop longtemps, a enterré les affaires.

— Disons que l'Église tente de contenir le mal en évitant de se planter le crucifix en plein cœur, rectifia Rizzoli. On peut le comprendre, mais moi, *ragazzi*, je ne partirai pas en croisade, je suis simplement à la recherche de la vérité. Je veux le coupable, celui qui a tué Lisa, je veux le vrai coupable et, incidemment, disculper Matteo pas totalement tiré d'affaire, ça aussi, je vous le rappelle. Priorité numéro un : contacter la Gruber.

Tout reposera sur ses conclusions. Le vice-questeur lui a mis la pression en réclamant un complément d'analyse sur les relevés ADN. Priorité numéro deux : je veux tout savoir sur don Roberto Moser, notamment ses activités en Afrique de l'Est, les officielles et puis les autres, sans oublier le passé récent, soit les diverses charges occupées à son retour. Il faudra consulter les archives régionales de la police. On a probablement gardé des traces de cette affaire, qui sait ? De toute façon, je m'en occupe. J'ai un collègue là-bas, dans les sous-sols, qui solde sa dette envers moi. Depuis son purgatoire, il manie classeurs et fichiers numérisés avec dextérité. Puis, on va devoir déranger une fois encore les Innerhofer et ceci, le plus tôt possible...

Rizzoli se dirigea vers le tableau Velleda, un feutre à la main.

— Enfin, *ragazzi*, je veux connaître le fin fond de l'histoire sur le sac à main de la petite, brailla-t-il en entourant rageusement de plusieurs cercles la parole *borsetta*. *Frage dazu* ? Des questions ?

Farina réussit mal à cacher sa déconvenue :

— Nous sommes aujourd'hui vendredi. Dois-je comprendre que mon weekend baignade, prévu de longue date sur le lac de

Garde, tombe à l'eau ?

Le champ lexical de son second fit sourire le commissaire :

— Ne t'inquiète pas. On arrivera à tout boucler avant la fin de la journée, tu pourras ainsi profiter du soleil et te prélasser sur le gazon de ta plage préférée. Puis, derrière, la relève est assurée par les jeunes sortis frais moulus des écoles de police, n'est-ce pas, Gasser ? ajouta le commissaire, malicieux.

Le jeune vice-inspecteur s'insurgea bruyamment :

— Non, non, trois fois NON, je ne suis pas de permanence. Trop facile de charger la mule sous prétexte que je suis célibataire. Comment pourrais-je me mettre en couple si vous me bloquez tous les weekends au bureau ?

— Je plaisantais, Gasser, je plaisantais... Décidément, l'humour n'était pas au programme l'année où vous avez fréquenté l'école de police, ou bien, alors, vous avez zappé.

Après un bref silence et sans en être vraiment convaincu, le vice-inspecteur concéda :

— C'est possible, en effet...

Le commissaire composa le numéro de

portable du docteur Gruber.

— *Hallo !* répondit le médecin légiste à la troisième sonnerie.

— Rizzoli à l'appareil, je ne vous dérange pas ?

— Non, commissaire, pas du tout : j'effectue la relecture du rapport d'autopsie, le rapport définitif ou, du moins, le premier rapport définitif, se reprit la légiste. Le vice-questeur m'a parlé d'un second ADN que vous recherchiez, si j'ai bien compris ?

— Nous n'écartons aucune piste, en effet, et il y a tout lieu de penser qu'un deuxième individu pourrait être mis en cause dans ce meurtre. Vous avez du nouveau ?

— Nous avons comparé les ADN. Une chose est sûre, Lisa était enceinte de Matteo. Pour le dernier rapport sexuel, c'est également le jeune homme : pas de trace séminale autre que la sienne.

— Bien ! On se doutait de tout cela, mais vous nous le confirmez. Le gamin savait que sa copine était enceinte. Enfin, c'est ce qu'il a fini par nous confesser. Il en a été fou de rage quand il l'a appris, d'autant plus que Lisa lui avait certifié qu'elle se protégeait ; autre chose, docteur ?

— Eh bien, peu de choses, en vérité. Laissez-moi cinq à dix minutes et j'aurai bouclé mon rapport avant d'entreprendre des

analyses complémentaires.

— Si vous le permettez, docteur, mes inspecteurs et moi-même, nous vous invitons à déjeuner, pourquoi pas à la *Stube Ca'de Bezzi* ? On y parlera de tout ça. Vous connaissez sans doute l'endroit ?

Rizzoli perçut un soupir de contentement.

— Bien sûr, avec plaisir, commissaire, oui, je connais. Pour nous, c'est la *Stube Batzenhäus*. Seul le nom change, rassurez-vous ! C'est la plus ancienne auberge de la ville. Le cadre typique est sympa, et on y mange d'excellents produits régionaux arrosés de bozner Bier, une bière brassée sur place, dans le labo qui jouxte le restaurant.

— Fort bien, je vous crois volontiers. Je fais confiance à la signora tyrolienne que vous êtes. Alors, disons vers midi, pas plus tard ? Après, c'est la cohue et, pour trouver une table...

— J'y serai, ne vous en faites pas ! *Grazie mille* ¹¹, commissaire.

— *Prego* ¹², je vous en prie, répondit le commissaire du tac au tac avant de raccrocher.

Les inspecteurs protestèrent, goguenards. Farina leva les mains au ciel :

— Oh mon dieu, Guido, c'est une tactique de drague ou je ne m'y connais pas...

— Ça dépasse le cadre purement relationnel, renchérit Gasser, prosaïque.

— Suis sûr, Guido, que notre jeune collègue ne connaît pas la règle de trois ? avança Farina d'un air entendu.

— La règle de trois, c'est quoi encore cette connerie ? se risqua Gasser.

— Putain, arrête, Farina !

— Oui, la règle de trois : il ne sait pas de quoi je parle, le puceau. Je lui explique ?

Le commissaire leva les yeux au ciel, fataliste, alors que Farina avait repris la parole :

— C'est très simple. Une fois la fille approchée, tu dois attendre trois jours avant de mettre la langue, tu as trois semaines pour te branler et il te reste trois mois pour conclure.

— Très drôle... C'est ainsi que tu fantasmes sur la Gruber ? Tu n'es vraiment pas respectueux, et puis, moi, au contraire de Matteo, je ne suis pas un gigolo !

— Elle n'est peut-être pas demandeuse et puis, faut posséder de sacrées qualités pour le job.

La joute verbale ne fut pas au goût du commissaire.

— Allez, stop ! On arrête tout, suggéra-t-il en fronçant les sourcils. Trêve de plaisanteries : n'est-ce pas la meilleure façon de

terminer une semaine de dur labeur ? Faut toujours tisser des liens amicaux avec son médecin légiste. Je précise bien « amicaux », d'accord ? Bon, c'est pas tout ; il me faut maintenant contacter Antonio, l'archiviste du deuxième sous-sol. Celui-là aurait très bien pu finir à la rue, viré de la police sans mon intervention providentielle. Vous deux, vous filez chez les Innerhofer. J'aimerais en savoir plus sur les rapports qu'ils entretiennent avec le curé. Ensuite, direction le domicile de Matteo à qui vous poserez la question de confiance pour le sac à main de la victime.

Chapitre 15

Lorsque les circonstances l'exigeaient, Rizzoli était en quête de solitude : un besoin viscéral. Seul avec lui-même, il profitait de ces instants de concentration pour réfléchir et faire le point sur les affaires en cours. C'est ainsi qu'il pouvait espérer recouvrer l'énergie gaspillée et recharger ses accus. Sa femme pourtant perspicace, avait toujours hésité à le catégoriser. Elle le qualifiait tantôt d'actif-contemplatif, tantôt de cérébral-réaliste.

C'était dans ces circonstances que le policier, enfermé dans sa bulle, sifflotait des airs parfois désuets ou bien murmurait des galimatias furtifs dont le sens n'appartenait qu'à lui-même, avant que ne s'éclaircissait une situation ou que ne se forgeait une opinion. Le cri « Eurêka » qu'aurait poussé le savant grec Archimède, il lui arrivait fréquemment de le lancer, juché sur un vélo ou bien allongé les yeux mi-clos sur la pelouse ombragée d'un lac de montagne. En ville, il croisait parfois des passants amusés, voire

moqueurs, qui se retournaient à son passage, le prenant sans doute pour un hurluberlu original. Rizzoli n'en avait cure : s'isoler pour dresser un bilan ou analyser une situation avec la force de sa parole était le meilleur remède à ses questionnements.

Ce matin-là, un moment d'introspection s'imposa. Plongé dans ses pensées, le policier se rendit en éclaireur à la *Stube Ca' de Bezzi*. Pendant le trajet, il marmonna : c'était un exercice incontournable quand il se trouvait à la croisée des chemins, à la veille de décisions dont il ignorait encore la teneur. Souhaitant ne pas être dérangé dans ses élucubrations, sa secrétaire avait reçu pour consigne de ne pas l'importuner par des appels intempestifs.

Le commissaire avait l'intime conviction que l'auteur de l'homicide était le prêtre, mais dans quel but avait-il franchi le portail de la questura ? Était-il réellement l'émissaire de la famille Innerhofer comme il le prétendait ? Rizzoli n'avait pas souhaité partager avec ses collègues sa certitude pour préserver leur objectivité. Il conserva une certaine prudence, d'autant qu'aucune espèce de début de preuve ne venait étayer ses certitudes. Il ne percevait pas non plus de mobiles au meurtre et, pour lui, un meurtre sans mobiles, ça ne pouvait exister.

Plus que jamais, il fallait jouer serré, sachant qu'il ne possédait toujours pas d'atout dans son jeu. Rizzoli se demanda si sa méfiance à l'égard de la religion et de ses serviteurs ne l'aveuglait pas au point de l'acculer au fond d'une impasse, tout comme l'addiction à l'alcool peut retirer au buveur invétéré sa capacité de jugement. L'anticléricalisme dont il s'était peu à peu nourri pourrait bien lui jouer de vilains tours ! Le simple fait d'envisager qu'un représentant du culte puisse ôter la vie à son prochain était déjà terrible en soi ; bien plus, c'était proprement inconcevable. Pourtant, il jugeait aujourd'hui cette hypothèse recevable. Il s'en étonna avec une amertume sincère, tempérée par la réaction flegmatique de ses collègues plus ancrés que lui dans la religion. Ses flics semblaient avoir acté avec fatalisme la culpabilité du prêtre sans autre forme de procès. Les scandales de pédophilie qui secouaient l'Église depuis plusieurs années ne devaient pas être étrangers à leurs réactions, songea-t-il.

Rizzoli traversa la Piazza Walther sur son flanc droit, et il se dirigea d'un pas alerte vers la Via dei Bottai. C'est l'une des artères principales de la vieille ville qui raccorde entre elles les ruelles de Bolzano. Il ne

se lassait pas d'en admirer les façades baroques décorées de fresques épiques qui transportent les badauds plusieurs siècles en arrière. Il appréciait ce quartier chargé d'histoire aujourd'hui zone piétonne bruyante et animée, bordée d'élégantes boutiques. Jadis, au Moyen-Âge, la ville procurait ripaille et repos aux marchands du Nord qui rejoignaient la Sérénissime embarqués sur de lourdes charrettes tirées par des chevaux.

Les arômes de Speck aux nuances de genièvre, associés aux senteurs de chou noyé dans la saumure, s'exhalaient de quelques lucarnes de cuisine en entresol. Ces effluves s'accordaient avec le bouquet salé des Bretzels dorés, livrés encore fumants aux gargotiers de la rue.

Une rafale de vent plus puissante que les autres fit chuter deux verres à vin qui roulèrent sur une table de la terrasse avant de se briser en morceaux sur le trottoir.

— *Scheisse !* ¹³ s'écria, le sourire aux lèvres, un jeune serveur qui accourut aussitôt pour constater la casse.

— Oups, lâcha à son tour le policier qui évita de peu les brisures. Mauvais pressentiment ; et si je faisais fausse route depuis le début ? *Von Anfang an, gebe I in eine falsche Richtung !* interjecta le policier au serveur

amusé dans un allemand plus spontané que construit.

C'était le seul incident significatif que releva le commissaire avant de déboucher Via Andreas Hofer à l'approche du restaurant où, sans doute, l'attendait déjà Frau Gruber.

Rizzoli retrouva la femme médecin à la hauteur de l'enseigne blanche en fer forgé solidement amarrée à la façade arrondie de l'établissement. C'était une décoration esthétique noyée dans les glycines qui représentait un broc à bec évasé dont il s'était toujours demandé, avant que la légiste ne lui en donne la réponse, s'il était à bière, à vin ou à lait. C'était la logique même : un broc à bière, évidemment. Le commissaire s'en voulut de son manque de perspicacité. Parfois, il se sentait comme un con à force de contourner les évidences, aussi con qu'un ver de terre accroché à un hameçon.

Anna Gruber, affublée de son chignon torsadé, lui fit un signe de la main. Il remarqua qu'elle tenait une serviette de cuir noir sous le bras, alors qu'une cigarette pendait de ses lèvres dont elle tirait des bouffées en accéléré, comme si elle souhaitait en activer la décomposition. Un indice qui lui fit penser qu'elle l'avait repéré de loin, bien avant qu'il ne l'aperçoive lui-même.

Le commissaire marcha dans sa direction en s'exclamant comme s'il s'adressait aux passants qu'il croisait : « Elle va encore m'abreuver de ses *Vous voyez* ... » Il regretta vite ses propos sarcastiques qui se perdirent dans la foule en balbutiements incompréhensibles. « Putain, c'est vraiment pas ma journée. Je raconte n'importe quoi ! », se rattrapa-t-il.

L'approche avait été rapide, bien plus rapide que le policier ne l'avait envisagé dans ses calculs.

— Commissaire, ne blâmez surtout pas ma dépendance à la cigarette comme le fait chaque matin mon mari excessivement prévenant à mon égard ! s'exclama la légiste. Je ne le mérite pas.

La prière de Frau Gruber le déconcerta, car la remarque qu'il venait d'émettre de manière désinvolte ne concernait pas son addiction au tabac, une addiction que le policier ignorait. Il s'en trouva rassuré. Il médita alors sur le niveau de crédibilité à accorder aux médecins : si ces gens de science narguaient la mort en fumant, comment pouvaient-ils convaincre leurs patients de se débarrasser de cette merde avec toute la force de persuasion nécessaire ?

— Je ne doute pas que vous puissiez lire dans mes pensées, docteur, se reprit-il. À

l'avenir, je ferai davantage attention à ne pas extérioriser mes réflexions personnelles. Excusez mon léger retard, nous avons eu une matinée fort chargée. J'ai réservé une table par téléphone. Mes collègues ne devraient pas tarder. Ils m'ont envoyé un SMS il y a quelques instants.

Il était midi vingt et les salles faisaient déjà le plein. Des rires fusaient de toutes parts, les chopes de bozner Bier voyageaient sur des plateaux avec agilité dans une bousculade bonne enfant. Des grappes humaines vinrent s'agglutiner autour du bar, à l'entrée du restaurant, en exaltant le *Dialokt* tyrolien, ce qui fit renoncer le commissaire à commander un apéritif. La foule était trop dense, et il n'était pas d'humeur à supporter ces commentaires en mode « café du commerce » proférés dans une langue qui n'était pas la sienne par des consommateurs déjà éméchés. Il en fut contrarié. Il fronça les sourcils et expira profondément. Avec l'assentiment de Frau Gruber, les deux convives emboîtèrent le pas au garçon de salle qui les dirigea au premier étage dans une alcôve tranquille du restaurant, là où la façade forme au dehors un balcon hexagonal en angle caractéristique de bien des édifices de la ville historique. Alors qu'il gravissait les marches en bois, une main

appuyée sur la balustrade, il se dit que son invitée aurait pu être sexy le chignon délassé, les cheveux lâchés sur un chemisier échancré.

Rizzoli prit place aux côtés de la Gruber sur une banquette rembourrée et non en face d'elle pour éviter une position de confrontation. Cela lui sembla plus amical comme disposition de table. La légiste et lui-même auraient ainsi les inspecteurs en-vis-à-vis assis sur des chaises en bois sculptés du siècle dernier, stylisés, mais inconfortables.

Anna Gruber sourit au commissaire et, sans tarder, elle déballa de sa sacoche le rapport médico-légal accompagné de divers clichés qu'elle étala sur la table.

— Vous voyez, commissaire, j'ai tout amené avec moi afin de vous commenter les observations que j'ai notées là-dedans, dit-elle en entrouvrant le rapport.

Le docteur reprit l'ensemble de son travail étape par étape de façon didactique en débrouillant les termes scientifiques les plus obscurs même pour un commissaire aguerri. Rizzoli fut très attentif à son discours à seule fin de dénicher ne serait-ce que la plus petite parcelle d'indice susceptible de confondre un nouveau suspect sous les traits de don Roberto Moser, cet homme au

visage carré, au regard froid et déterminé qu'il avait pris pour cible. La visite surprise du matin dans son bureau ne l'avait pas décontenancé autant qu'il ne le craignit ; c'est à l'instant même, alors que son regard se plongeait dans celui de la légiste, qu'il en prit toute la mesure. La première impression négative sur le personnage se confirma. Sur une échelle de un à dix, la note avait grimpé à huit.

Le policier écouta la légiste exposer son rapport particulièrement étayé ; mais il conclut vite, désappointé, qu'il n'apportait aucun élément novateur sur les circonstances du meurtre.

Le nez dans les procès-verbaux, il ne vit pas ses inspecteurs qui arrivaient dans son dos.

— Sympathique, comme endroit, lança Farina. Le commissaire nous a dénichés une table dans une ambiance typique, particulièrement romantique !

— *Ja klar, sehr romantisch !* ¹⁴ C'est charmant, tous ces vitraux allégoriques. J'espère que le menu sera à la hauteur du décorum, renchérit Gasser.

Le commissaire remarqua que ses deux inspecteurs avaient retiré cravate et veston pour venir déjeuner. Il approuva leur choix et en attribua l'initiative à la décontraction

spontanée de Farina qui entraînait son jeune collègue dans la juste direction.

— Frau Gruber, excusez leur tenue, s'amusa-t-il pourtant. Ils se croient déjà en weekend ! *Prego*, prenez place, chers collègues, poursuivit-il en les invitant à s'asseoir.

Les deux hommes s'installèrent après avoir tendu une poigne virile à Anna Gruber qui répondit par une main aussi décidée que son sourire.

— Vous avez une équipe formidable, commissaire, s'exclama-t-elle en rangeant les documents dans sa serviette, mais je suis certaine que vos inspecteurs ignorent tout du prestige historique et culturel de cet établissement. Il n'est pas simplement charmant et romantique, vous voyez. Ici se sont succédé des princes, des intellectuels et des artistes. Se sont assis, sans doute à votre place, signor Farina, ou bien à la vôtre, Herr Gasser, le psychanalyste Sigmund Freud et, aussi, qui sait, le célèbre peintre italien Albin Egger-Lienz, Italien, mais né Autrichien à l'époque austro-hongroise. On raconte aussi que l'impératrice d'Autriche et reine de Hongrie, Elisabetta, plus connue sous le nom de Lissy, aimait venir se reposer dans la région. Elle aussi aurait été une habituée des lieux, vous voyez.

— Sissi, vous voulez dire, rectifia Farina.

— Pour vous autres, c'est Sissi : celle de Romy Schneider maquillée et imprimée sur des films celluloïd mais, dans le Tyrol, on parle dialecte et en dialecte, le diminutif d'Elisabetta, c'est Lissy, vous voyez. Votre Sissi, ici, en terre germanique, son surnom de toujours, c'est Lissy.

Devant la mine dubitative des deux inspecteurs, la légiste s'engagea dans un long exposé sur la vie et l'œuvre du peintre Egger-Lienz. Elle s'attarda de la même manière sur quelques anecdotes savoureuses dont l'impératrice Lissy aurait été la protagoniste. Rizzoli se dit que, devant la narration de haute volée du docteur, il aurait été mal venu de lui demander pourquoi l'enseigne qui trônait à l'entrée du restaurant était en fer blanc et non couleur or comme la plupart des autres enseignes de la rue. Les convives finirent par commander leurs plats et la conversation se recentra sur l'affaire en cours. Les tables voisines étaient désormais toutes occupées et il régnait en salle un brouhaha festif. Les policiers et le médecin légiste haussaient le ton pour se faire comprendre au point que le commissaire laissa poindre son inquiétude face à d'éventuelles oreilles indiscrètes. « Espérons que cette salle n'est pas le QG des journalistes », s'émut-il avant de reprendre :

— Nulle part dans votre rapport n'apparaît le moindre petit épisode de violence hormis, bien sûr, la strangulation fatale. On ne tue pas comme ça, tout de même, sans signes avant-coureurs, sans lutte, sans que la victime ne se défende un tant soit peu...

— C'est pourtant ainsi, répondit la légiste d'un ton ferme. Nous avons pratiqué toutes les analyses réglementaires : prélèvements, tampons, frottis de toute nature, examens post mortem, sans parler des clichés, je vous ai tout montré, commissaire. La victime ne s'est pas débattue. La seule égratignure qu'elle se soit infligée dans les instants qui précédèrent sa mort, je l'ai constatée au niveau de son mollet droit, vous voyez. Je pourrais me concentrer sur cette écorchure, si vous le souhaitez, et en chercher la nature exacte ; mais ce sera sans doute un objet sur lequel elle se serait frottée ou qu'elle aurait heurté avec son mollet, car je n'ai trouvé ni ADN étranger, ni trace de tissus humains à ce niveau ; et puis, bien sûr, il y a l'hématome sur le front consécutif à sa chute, vous voyez. Comme je l'ai précisé tout à l'heure, je le dis pour vos inspecteurs, on peut déterminer avec précision que le dernier rapport sexuel de la petite n'avait rien d'un viol. En cas de pénétration violente et non consentie, on aurait en effet trouvé

dans la semence du garçon des enzymes prostatiques à un niveau très concentré, des enzymes appelés phosphatases acides. Chez la fille, on aurait également décelé des lésions suspectes au niveau génital, celles qui attestent d'un viol ; mais rien de tel, vous voyez.

Gasser ne put contenir une moue d'aversion. Jeune inspecteur, il ne s'était pas encore habitué au langage cru, déshumanisé, véhiculé par les légistes.

— Ne m'en voulez pas, c'est mon travail, et il est tout dédié à la recherche de la vérité, vous voyez. On procède à des tests chimiques avec des protéines pour faire réagir les liquides biologiques sécrétés par l'être humain comme le sang, la salive, le liquide séminal. Je ne vous parle même pas de l'urine. Une goutte suffit pour faire le bilan clinique du patient à examiner et, comme au moment de mourir, il est courant que les humains expulsent leur urine.

— Et au niveau des ongles ? s'enhardit le jeune inspecteur. Je ne sais pas, moi : les poils, les cheveux ?

— Quelques particules de terre tout au plus et des traces végétales sous les ongles ainsi que bien sûr des épicarpes d'orange, car la victime a épluché une orange avant de mourir, aucun doute là-dessus. Quant aux poils,

deux échantillons frisés, des poils pubiens de couleur châtain, que Matteo aura vraisemblablement déposés pendant leurs ébats. C'est plus épais que des cheveux. En tout cas, ces poils lui appartiennent. Je peux même vous préciser que l'analyse des échantillons de cheveux de l'un et de l'autre révèle que ces jeunes ne fument pas de cannabis et qu'aucun des deux n'est sous traitement médicamenteux. Lisa n'a pas été droguée, vous voyez. Pas de trace de somnifère et autre sédatif qui auraient pu expliquer, disons, une certaine passivité.

— Pas d'empreintes non plus ? poursuivit Farina un ton au-dessus pour attirer l'attention de la légiste.

Le commissaire, de plus en plus inquiet, s'assura qu'aucune oreille indiscreète ne traînait à l'écoute de leurs échanges professionnels. Il répondit d'un sourire niais à un convive qui le salua d'un hochement de tête, avant de comprendre que la politesse ne lui était pas adressée.

— Aucune empreinte, désolé, et le meurtrier portait des gants. C'est en tout cas ce que révèlent les analyses sur le cou de la victime. J'opterais plutôt pour des gants en cuir comme ceux que portent les motards, mais j'avoue n'être jamais montée sur ces grosses machines, vous voyez, souligna-telle

en moulinant les bras devant son visage.

Rizzoli hocha la tête et il se pinça la lèvre inférieure comme pour signifier qu'il se plongeait dans de profondes réflexions.

— Des gants : encore faudrait-il les trouver. Je ne vous cacherais pas que nous sommes sur la trace d'un deuxième suspect, un homme, évidemment, précisa le commissaire. Vos analyses pourraient-elles nous aider ? Comprenez-moi. J'ai besoin de preuves, d'indices, même minimes, pour pouvoir me lancer avec plus de conviction sur la piste de cet individu.

Anna Gasser resta un moment à cogiter, le menton appuyé sur la paume de sa main. Elle releva finalement la tête en fixant le commissaire droit dans les yeux.

— Oui, je sais cela. Le vice-questeur me l'a rappelée par deux fois déjà. Désolé, pour l'ADN, il n'y en a qu'un, mais j'ai promis de retravailler là-dessus, ajouta-t-elle avec une moue boudeuse qui se mua aussitôt en sourire, et je le ferai, soyez sans crainte ! Parallèlement, je vais poursuivre des analyses chimiques complémentaires sur le short que portait Lisa, sur sa veste tailleur également, et sur ses sous-vêtements. Peut-être trouverais-je autre chose que les traces d'herbe déjà décelées, vous voyez. Je m'y mets dès ce weekend exceptionnellement pour

vous, commissaire, et pour votre équipe !

Les Spätzle aux épinards, le plat principal commandé par les hommes, succédèrent bientôt à l'Antipasti, une entrée composée de Canederli noyés dans le bouillon. Frau Gruber, encore absorbée par les macabres images de son rapport, s'était contentée d'un plat unique : le Gröstl, un assortiment de viandes et de charcuteries locales accompagné de pommes frites, le tout servi dans une petite poêle en fer forgé. Les couverts comme les mandibules s'entrechoquèrent dans la bonne humeur malgré la longue litanie des indices rapportés aux faits rabâchés par les policiers en quête d'éléments qui auraient pu éventuellement échapper à leur sagacité. Les policiers ne purent s'empêcher de retoquer le film de l'homicide en élaborant des scénarios dans lesquels le rôle principal, celui de bourreau, était tenu par le prélat. Rizzoli qui, jusqu'alors, avait gardé pour lui son intime conviction, finit par s'offusquer :

— Don Moser, martela-t-il, vous ne me parlez que de don Moser. Ce ne sont que des hypothèses que vous échafaudez là, chers collègues. Pas une once de preuve, pas un début de commencement d'indice, je veux des faits et rien que des faits !

Le repas s'acheva sur une tasse de café *stretto* ¹⁵, du pur concentré dont Rizzoli, comme à son habitude, fit tourner le fond à toute vitesse afin d'avaler les dernières gouttes mélangées aux cristaux de sucre.

— Notre repas fut très agréable, madame, conclut-il : agréable, utile et instructif. J'espère qu'il en fut de même pour vous. On remettra cela une prochaine fois, si vous le souhaitez, mais gageons que ce soit à l'occasion de circonstances moins tragiques.

Anna Gruber se confondit en remerciements devant la mine amusée des inspecteurs. Elle quitta l'établissement un paquet de Muratti à la main, prêt à lui fournir sa dose quotidienne de nicotine.

Elle fut suivie des trois policiers après qu'ils eurent réglé l'addition à la romaine : chacun paya à hauteur de ce qui avait été consommé en y ajoutant le prix du menu de la Gruber divisé en trois parts égales.

— Ne vous l'avais-je pas dit qu'il était important d'entretenir des relations amicales avec sa légiste ? répéta Rizzoli, tout guilleret, alors que le petit groupe se dirigeait vers la sortie. Mon archiviste s'est arrangé pour accéder aux dossiers de la Curie Romaine, des dossiers sur le personnel équivalents à ceux que nous détenons à la police, bien que nous nous intéressions moins

à la vie privée de nos collègues que ne le fait l'Église. Je sais tout ou presque sur don Roberto Moser sauf un détail à éclaircir : posséderait-il une moto, par hasard, notre ecclésiastique ? conclut-il, le sourire carnassier aux lèvres, prêt à relever un nouveau défi.

Chapitre 16

Rizzoli consultait son ordinateur lorsque ses deux inspecteurs, suivis de Kallmünz, firent le siège de son bureau. Ils se montrèrent tout aussi curieux que leur patron de découvrir le profil du prélat.

— C'est dingue, s'exclama Kallmünz. D'après ce que je vois, même les curés utilisent les réseaux sociaux ! Qu'est-ce qu'ils peuvent bien y raconter ?

— Eh bien, Moser, sur son blog, il y détaille son pedigree en occultant, il va sans dire, ses démêlés avec la justice africaine. Regardez là ! Il confirme ce que nous suspicions : il récolte bien des fonds au profit du diocèse d'Addis-Abeba, en Éthiopie, pour lutter contre l'analphabétisme, précise-t-il. Il nous rejoue sans vergogne le coup du bon samaritain. Il sait rebondir, le bonhomme !

— C'est une approche comme une autre de la charité enseignée par notre Seigneur, bon et miséricordieux, lança Farina, l'index pointé vers le ciel. Ce matin, lors de

l'entretien, Sabine Innerhoffer a laissé entendre à demi-mot que la famille contribuait à la cagnotte, mais laissons les réseaux sociaux. Ils sont ouverts à tous, pas compliqué d'y accéder. En revanche, comment tu t'y es pris pour parvenir aux renseignements, disons, plus confidentiels ?

— Rien de plus simple ; ou, plutôt, *grazie mille* à mon Antonio qui a réussi à s'introduire dans les fichiers. Il m'a fait parvenir toutes leurs infos détenues par les archives de Rome en plus de celles de la police. Comme ça, grâce à quelques clics bien ciblés ; mais on fait chou blanc, *ragazzi*, rien de transcendant. À croire que le dossier du prélat a été expurgé !

— C'est légal, ça ? s'interrogea Gasser. Je veux dire, on ne risque pas l'excommunication ?

— Jeune homme, il est temps pour vous d'admettre l'idée qu'au recto des apprentissages livresques s'oppose un verso que la vie nous enseigne ; et ce verso-là nous contraint parfois à faire ce que le recto nous interdit, *Verständn* ¹⁶ ? Ne soyez pas désespéré, Farina s'occupe de vous !

— Je plaisantais, commissaire.

— Fort bien, Gasser : j'ai toujours pensé que Farina était fait pour vous, le gourou idéal, dont il faut suivre les directives à

la lettre. Vous n'êtes que stagiaire, jeune homme. Ne l'oubliez pas.

— Il y a même des photos, esquivait Farina, amusé, tout en lançant un clin d'œil complice au commissaire.

— Oui et sur les photos, don Moser apparaît souvent vêtu de la soutane noire que portent les Bénédictins, l'ordre auquel il appartient, précisa Rizzoli.

— C'est toujours habillé ainsi qu'on le croisait chez les Innerhofer, murmura le vice-inspecteur.

— Normal car, lorsqu'il vient à Lana, c'est pour confesser la famille. C'est fou, ça, vous ne trouvez pas ? Les Innerhofer se rendent régulièrement à l'église, mais c'est pas suffisant. Le Bon Dieu vient également à eux directement à la maison, *nach Hause* ! s'étonna Kallmünz.

— Ils ont sans doute pas mal de péchés à se faire pardonner, ironisa Farina.

— Allez, *ragazzi*, asseyons-nous autour de la table-conférence. On y sera mieux pour confronter nos infos, proposa Rizzoli.

Puis, il poursuivit :

— Lorsque vous vous êtes rendus ce matin chez les Innerhofer, don Roberto Moser était présent et vous confirmez tous, ici, qu'il est le confesseur de la famille, mais pas que... Vous semblez affirmer qu'elle est sans

doute aussi l'un des principaux bailleurs de fonds des actions humanitaires du prélat ?

— Certes et, pour le coup, j'ai pris cette confiance pour une « confession », plaisanta Farina. Sabine nous a en effet confirmé la présence du prêtre dans la sphère familiale depuis près d'un an déjà : une présence spirituelle incontournable, avec confesses à tous les étages, Lisa comprise. Pour la mère, rien de singulier dans cette démarche. C'est une chose évidente, en somme. Cependant, depuis le décès de leur fille, don Moser est passé de l'état de confesseur à celui de consolateur. Il passe presque chaque matin pour réconforter la famille, pour la conseiller, aussi ; et ça, j'apprécie moins.

— Confesseur, oui, mais confesseur à demi et surtout cachotier... Don Moser n'avait pas révélé aux parents la grossesse de leur fille ! s'insurgea Rizzoli, les parents sont tombés des nues.

— Je ne sais pas vous, poursuivit Farina en tournant son regard vers ses collègues qui assistaient à l'audition du matin, mais moi, à le voir circuler dans la maison, j'avais comme l'impression qu'il faisait partie des meubles. Il connaît la place exacte de chaque chose dans une maison qui n'est pas la sienne.

— *Klar* ¹⁷, rétorqua Kallmünz, je confirme. La dernière fois, eh bien, c'était ce matin. Frau Innerhofer nous a proposé un café dans la cuisine. C'est le prêtre qui a sorti du vaisselier les tasses, les coupelles et même les sachets de sucre en poudre. C'est tout juste s'il n'a pas versé lui-même le café dans la Moka.

Guido hocha la tête en songeant à son propre quotidien. Alice ayant fait de la cuisine son domaine réservé, elle l'avait organisée selon sa propre logique. Dès lors, il lui aurait été impossible de préciser, comme ça, à brûle-pourpoint, où étaient rangés l'écu-moire à pâtes, le casse-noix ou le *peperoncino* pilé, le piment calabrais dont il saupoudre les plats cuisinés par sa femme, lorsqu'ils ne sont pas assez relevés.

— Hum, une chose est sûre. Ce prélat fait partie des familiers depuis plusieurs mois déjà, et Lisa n'avait donc aucune raison de se méfier. C'est un indice parmi d'autres qui incite à établir...

— Le meurtre ! coupa Gasser, les yeux brillants de certitude.

Les policiers acquiescèrent :

— Oui, mais quel intérêt aurait eu le prêtre à éliminer la fille, dans la mesure où la routine d'une escroquerie consentie s'était installée chez les Innerhofer ? Je n'arrive

pas à cerner un mobile et un crime sans mobile...

Gasser balbutia quelques paroles incompréhensibles.

— Ah, je vous entends ruminer, Gasser. Faites-en nous profiter. Lâchez-vous, on vous écoute !

— Eh bien, je me disais... Lisa rentrait chez ses parents à bicyclette lorsqu'elle croise don Moser au niveau de la chapelle Santa Agatha. Ce serait logique. C'est là qu'on a retrouvé son vélo sagement posé contre la haie. La fille, sans doute, était en larmes. Elle venait de se disputer avec Matteo. Le curé l'interpelle, lui demande ce qui se passe et là... *Pardauz* ! Patatras ! Se succèdent des événements dont on ne connaît ni la cause, ni les circonstances exactes et encore moins le mobile, jusqu'à sa mort. Le curé l'emmène faire un tour jusqu'au bord du fleuve juste pour la consoler.

— Décidément, c'est un prêtre qui passe ses journées à réconforter les brebis égarées, ironisa Farina.

— Lisa ayant posé son vélo contre la haie, comment le prêtre et la fille auraient-ils pu rejoindre la rive ? Avec son scooter ?

— Si tout s'est passé comme vous l'affirmez, Herr Gasser, il n'y a pas eu préméditation,

reprit Kallmünz. Le rapport d'autopsie précise que la strangulation est le fait de mains d'homme gantées. Conclusion, le padre portait des gants et c'est par hasard qu'il croisa Lisa.

— Un prélat en moto, ricana Farina. Vous savez à qui il me fait penser, notre ecclésiastique ? À Terence Hill sous les traits de don Matteo, celui qui joue le gentil détective en soutane dans la saga télévisée de la *Rai*, aussi inépuisable que les « Feux de l'amour ».

— En moins télégénique, concéda Rizzoli, n'empêche que quand don Roberto n'officie pas, il s'habille comme vous et moi en civil, la tenue qu'il portait lorsqu'il est venu me voir ; mais il est vrai qu'il n'avait pas de casque sous le bras. Sans doute l'avait-il rangé dans la selle de son engin, ou bien n'était-il pas venu en scooter ? D'où la nécessité de savoir si notre ecclésiastique en possède une. J'ai déjà fait la demande à nos services. On ne devrait pas tarder à obtenir une réponse.

— Je ne voudrais pas ternir cette belle unanimité, coupa Farina, mais gardons en mémoire que Matteo aussi possède une paire de gants. On l'a retrouvée en même temps que son bordel lors de la perquisition de sa chambre.

— Certes, répliqua le commissaire, mais Matteo ne possède pas de scooteur ou d'engin similaire et, de toute façon, la recherche génétique sur les gants du gamin n'a rien donné.

— Je continue ? s'enhardit le vice-inspecteur.

— *Prego, prego*, je vous en prie, Gasser. J'aime quand votre esprit bouillonne.

— Le prélat, avec Lisa comme passagère, roulent en direction de Gargazzone. L'engin est déposé sur le parking de la gare du village, le couple improbable se dirige à pied vers le fleuve qui se trouve à deux pas.

— Pourquoi précisément à cet endroit ? objecta Farina.

— Était-ce réfléchi, prémédité de sa part ? Ou était-ce Lisa qui souhaitait se dégourdir les jambes sur la piste cyclable qui longe le rivage ? Pas sûr d'obtenir un jour la réponse...

— Quoiqu'il en soit, poursuivit Gasser, les deux protagonistes discutent. Elle se confie et c'est là qu'a dû se jouer le drame. Il s'est passé quelque chose, le grain de sable.

— Tout cela est fort plausible, rétorqua Farina, mais que pensez-vous de l'alibi du prêtre ? On lui a posé la question, ce matin. Il prétend avoir prié dans la chapelle

de Santa Agatha jusqu'à treize heures.

— Le décès de la petite a été estimé entre midi trente et treize heures, ça ne colle pas. Sans doute ment-il, le prélat. Il faut envoyer rapidement nos enquêteurs, les agents Trevisan et Luciani, sur place, décida le commissaire. Des investigations dans le périmètre de la chapelle ont déjà été réalisées en tout début d'enquête, mais là, on a des éléments plus précis. On cible le prêtre. Bien qu'il ait affirmé avoir été seul à prier, nos collègues trouveront peut-être des témoins qui l'auraient aperçu en présence de la victime, disons, entre onze heures et midi : des randonneurs, des cyclistes, un paysan sur son tracteur, qui sait ? À eux de se renseigner auprès des gens et des hôtels du voisinage, aussi.

— Au tout début de matinée, le jour du meurtre, que faisait-il, notre prélat ? questionna Kallmünz.

— Il était chez lui à Merano, cher collègue. Il n'avait pu assister à la traditionnelle messe de neuf heures à l'église paroissiale de Lana, ce qui explique sa présence bien plus tard dans la petite chapelle. C'est sa version, en tout cas.

— Bon, c'est tout pour le moment ? interrogea Rizzoli à la cantonade.

En guise de réponse, un silence pesant

envahit la salle. Le commissaire éloigna sa chaise du bord de la table et croisa les bras en soupirant. Puis, il s'en approcha à nouveau, allongea son bras sur la table et tapota nerveusement la pointe d'un stylo bille victime de multiples maltraitances.

— Au fait, les Innerhofer confirment-ils avoir désigné le prélat comme émissaire pour venir réclamer le corps de leur fille ?

— C'est exact et, pour tout dire, ils n'ont guère apprécié l'interrogatoire que nous avons fait subir à leur protégé. Ils nous ont sommé de ne plus nous en prendre à lui et ils nous ont incité à enquêter chez les Degasperi. Ils préservent donc Moser qui, désormais, fait partie de leur clan. On en revient à ce que je disais tout à l'heure ! Désolé, Guido, nous n'avons rien appris de nouveau, ce matin, et nous n'avons rien de consistant à nous mettre sous la dent.

— Les preuves, non ; mais les indices s'accumulent, au contraire. Du nouveau concernant le sac à main de Lisa ?

— Bien sûr, le sac à main : eh bien, la fille l'avait sur elle le matin de sa mort. Tu avais vu juste, Guido. Matteo l'affirme et les parents de Lisa le confirment. Un sac qu'on porte en bandoulière, un sac besace en cuir petit format.

— Il est où, ce sac besace ?

— Matteo prétend qu'elle le portait au moment de quitter le verger, mais pas de trace dans les vergers, ni à proximité du fleuve, ni non plus sur son trajet présumé.

— Et pour cause, reprit le commissaire, l'assassin s'en est probablement débarrassé dans le fleuve. L'absence de ce sac, et surtout de son contenu, c'est le grain de sable dont vous parliez, Gasser, et sans doute le mobile du crime. Qu'y avait-il de si compromettant, dans ce sac ? Bon, il ne nous reste plus qu'à attendre la réponse du service des immatriculations ainsi que les résultats de l'enquête de nos deux agents. À ce jour, que pourrions-nous faire d'autre ?

Chapitre 17

— C'est à peine croyable ! fulmina le commissaire furibond, les poings serrés, les sourcils froncés, il est même insupportable d'entendre pareilles balivernes !

— Pourtant, je vous le dis tel qu'il en est, répondit le vice-questeur. Matteo est arrivé avec son père tout à l'heure à la questura pour se livrer à la police et confesser le crime. Ça n'a pas duré longtemps. Je l'ai reçu et il a tout avoué.

— Pourquoi ne pas m'en avoir aussitôt averti ? s'emporta Rizzoli.

— Calmez-vous, commissaire ! Je vous rappelle que je suis le vice-questeur, et c'est à ce titre que le jeune homme a demandé à me parler. En outre, le questeur De Stefani souhaite que je poursuive la direction de l'enquête jusqu'à son dénouement. J'en prends donc le contrôle total et l'entière responsabilité.

Walshofer avait répondu au commissaire de façon à lui rappeler qu'il n'était qu'un subalterne aux ordres.

Rizzoli s'enfonça dans son fauteuil et croisa les chevilles. Il se sentit désavoué et, même s'il refusa de l'admettre, son amour propre en prit un sacré coup. Walshofer s'était tu. Le calme qui régna alors dans le bureau contrastait avec l'enfer que Rizzoli vivait au plus profond de ses tripes. Le commissaire poursuivit en mode colère après un long silence de méditation favorable à la contre-attaque :

— J'entends bien ! Vous avez cru les délires du gamin ? Je veux dire : il a précisé les circonstances de son acte, le mobile, le modus operandi, que sais-je encore ?

— C'est à vous de vérifier ses allégations. Tout est transcrit dans le procès-verbal, tenez, lisez. Il affirme en substance que la dispute avec la fille s'est prolongée sur le chemin du retour. Puis, Lisa aurait fait une crise de nerf et aurait lâché son vélo à hauteur de la chapelle. Elle aurait continué à pied alors que lui, à ses côtés, poussait son vélo à la main. Ils se dirigeaient droit devant eux sans autre but que celui de poursuivre leur discussion. C'est ainsi qu'ils se seraient retrouvés sur les rives du fleuve. Là, alors que la discussion ne menait à rien, il aurait craqué et il lui aurait serré la gorge. Elle a perdu conscience. Il l'aurait laissée sur place pensant qu'elle était encore vivante. Puis,

énervé et furibond, ce sont ses propres termes, il aurait regagné Merano à vélo. L'homicide sera sans doute requalifié en « violence volontaire ayant entraîné la mort sans intention de la donner ».

— D'accord, fit Rizzoli, et les gants : il a parlé des gants ? Vous prenez pour argent comptant tout ce que l'on vous raconte ! s'énerva-t-il.

— *Sapperlott* ! Je lui ai posé la question figurez-vous, répondit Walshofer sur le ton de quelqu'un qui n'apprécie pas d'être pris en défaut. Il en a toujours une paire qui ne quitte pas son sac à dos, m'a-t-il précisé, et le dimanche du meurtre, il l'avait sur le dos, ce sac. Cela corrobore par ailleurs les résultats de la perquisition que vous avez faite avant-hier dans sa chambre. N'est-ce pas, commissaire ?

Rizzoli fit la grimace. Il ressentit de la tristesse. Il se souvenait parfaitement de la fouille de cette chambre bordélique. Elle avait permis aux policiers de recenser un ballon de foot, des piles de CD en vrac, une PlayStation, les fameux cadeaux offerts par ses « conquêtes » ; puis, sur le lit défait, des vêtements froissés éparpillés comme des blessés sur un champ de bataille et, surtout, le sac à dos avec, dans l'une des poches extérieures, une paire de gants élimés en cuir

même si ce n'était pas, à proprement parler, des gants de motard.

— Commissaire, il y a suffisamment d'indices. Tout un faisceau d'indices concordants, devrai-je préciser, qui justifie l'inculpation du garçon, ne trouvez-vous pas ?

Rizzoli comprit que le gamin avait menti, une fois de plus ; mais là, vraiment, il avait fait fort. C'était une fois de trop. Un énorme mensonge qui pouvait le conduire tout droit en prison et pour longtemps, mais dans quel but faisait-il ça ? se demandait Rizzoli. Pour disculper le jeune homme, il ne lui restait plus que sa force de persuasion et les maigres charges relevées contre l'ecclésiastique.

— Monsieur, vous savez tout aussi bien que moi qu'un aveu de culpabilité ne signifie rien. Moi, je vous affirme que ce gamin est innocent, et je découvrirai les mobiles de son mensonge que je trouve tout à fait inopportun. J'ai une autre piste et vous le savez bien, ce Don Roberto Moser, le curé sulfureux qui a ses entrées chez les Innerhofer.

— Oui, en effet, le prélat dont vous m'avez déjà parlé ; mais je ne vous comprends pas. Un ecclésiastique, c'est impossible ! Vous sous-estimez l'impact, le choc chez

nos concitoyens...

— Un prélat, eh bien, alors ? Cela ne change rien à l'affaire. Il aurait très bien pu être menuisier, notaire ou cadre commercial dans une usine de conserves. Il se fait juste que Moser est un prêtre. Je ne choisis pas la profession de mes suspects ! Cela ne suffit donc pas à ébranler vos certitudes de savoir que don Moser possédait un vieux scooter au moment des faits et qu'il s'en soit débarrassé précisément mardi, deux jours après le meurtre ? Lisez bien ce fax reçu à l'instant. Il provient de l'agence de Merano qui s'est occupée du transfert de propriété. Regardez... En haut, sur la carte grise, le nom de l'ancien propriétaire, Moser Roberto, Paolo ; en bas, l'identité du nouveau propriétaire, un certain Untermaier Enzo. Regardez bien la date ! Le transfert de propriété du scooter cent vingt-cinq centimètres cubes, immatriculé AS286NC, remonte à trois jours à peine. C'est un hasard, selon vous ?

— Pour supprimer toutes traces éventuelles et brouiller les pistes, vous voulez dire ? Machiavélique, si c'est votre piste. Ne la lâchez pas mais, à titre personnel, je suis plus que sceptique. Ça peut être une simple coïncidence. C'est un vieux scooter, d'après le numéro d'immatriculation que vous avez là.

— Les flics ne doivent pas se fier aux coïncidences, vous le savez aussi bien que moi ! L'existence de ce scooter est un élément matériel de première importance. C'est même l'élément qui nous manquait pour comprendre la succession des faits qui ont conduit à cette tragédie. Le prélat a embarqué la fille pour une promenade en scooter qui a mal tourné. Ne balayez pas d'un revers de main la vente de ce véhicule qui tombe bien opportunément pour lui... Ne trouvez-vous pas ? Puis, il y a le sac à main de Lisa, introuvable. Quel rapport faites-vous entre ce sac et Matteo ? Personnellement, je n'en vois aucun.

— Non, cette fois-ci, commissaire, vous ne m'aurez pas. Suivez votre instinct avec ce prélat si vous le jugez utile mais, pour ma part, trop de directions divergentes me donnent le tournis, voire la migraine. Faut éviter, à mon âge. On a suffisamment d'éléments à charge contre le jeune homme pour saisir le procureur. Matteo passera donc le weekend dans nos locaux. Vous le placerez en garde à vue et je vous demande de mener à bien les derniers interrogatoires. Lundi matin, Matteo Degasperi s'expliquera devant le juge et, croyez-moi, aucun doute à avoir, le jeune homme sera mis en examen. J'ai par ailleurs pressé son père de lui trouver

rapidement un avocat. Allez, allez, au travail !

Rizzoli sortit du bureau désorienté.

Il se rappela alors un épisode heureux de son enfance. Lorsque la famille s'entassait dans la Mirafiori grise du père pour leur départ en vacances, Guido choisissait de se recroqueviller sur le tapis de sol qui sentait bon le caoutchouc chaud. À l'époque, il y avait moins de contraintes. Les ceintures à l'arrière n'étaient pas bouclées et un enfant de sept ans n'avait pas besoin de rehausseur. Seule sa petite sœur trônait dans un siège auto. En position fatale, l'oreille collée à la route, sonné par la chaleur de l'habitacle dont le chauffage était poussé à son maximum, il écoutait les ronronnements de la mécanique mêlés à ceux des pneumatiques. Ça secouait, ça vibrait, ça le berçait et, finalement, il s'endormait.

À Gerola Alta, le père garait la berline sur un parking enneigé pour apprendre à skier aux deux frères. Le parking à faible dénivelé limitait les chutes. Aussi, avec ses mini skis, Guido s'enhardissait. Il poussait fort sur les bâtons et il poussait encore et encore. Il se prenait pour un champion, il triomphait...

Chapitre 18

10 mai

— C'est juré, Guido : tu tiendras ta promesse de mettre l'enquête entre parenthèses pour ce weekend ? adjura Alice.

Moins que jamais Rizzoli n'avait envie de jurer ni de promettre quoique ce soit. Il se sentait mal et il avait une sacré envie d'envoyer tout balader : le vice-questeur qui avait levé les yeux au ciel quand il apprit qu'un prélat pouvait devenir bourreau, le procureur indécis et muet, le gamin « pas fini dans sa tête » qui persistait à s'accuser du meurtre, sans compter sa femme et leurs deux jumeaux qui n'échapperaient pas à ce jeu de massacre. Assurément, ils payeront les pots cassés. Ce ne sera certainement pas un weekend propice à la tendresse et aux câlins au creux du lit. Le doute le tenaillait. La houle était trop forte, le courant trop puissant pour que son esprit s'évade vers des activités que les circonstances rendaient futiles, comme le foot à la télé, une partie de

scala quaranta ¹⁸ en famille ou, encore, le fastidieux classement des facturettes débitées durant la semaine écoulée.

Il avait interrogé Matteo en fin d'après-midi et sa décision de se présenter comme le coupable le déroutait, tout simplement. Ils se parlèrent peu, trop peu, et peut-être maladroitement. Il n'avait pas réussi à le mater à défaut de le conseiller, et cette fois encore, il n'était pas d'avantage parvenu à gagner sa confiance. Il s'en voulut. Le policier avait traité Matteo de menteur et il l'avait mis en garde contre son obstination qui pouvait le mener tout droit vers la prison. Il lui avait illustré ce que signifiait la prison : la privation de liberté. Comme ce concept semblait pour le gamin bien abstrait, il lui dépeignit la réalité du monde carcéral en termes plus concrets : la pasta froide et molle, les cellules surpeuplées à six détenus parfois pour quatre couchettes, la console de jeu interdite, la confiscation du portable, le racket, les viols collectifs que subissent les adolescents à la chair tendre. Le gamin l'avait écouté, les yeux baissés, se contentant de rabâcher la même litanie : « C'est moi qui ai tué Lisa, monsieur ! », « *Sono delle cazzate* ! C'est des conneries, tout ça ! », lui avait invariablement répondu le commissaire. Puis, plus rien,

Matteo s'était muré dans le silence. Un silence qui flotta dans la petite salle destinée aux interrogatoires comme un gros nuage d'orage lourd, électrique, inconfortable. Rizzoli attendait que le gamin craque. Il déversa son lot de sanglots, mais il ne changea pas sa version des faits. Pourtant, le gamin lui cachait quelque chose. Le commissaire en était persuadé. Matteo lui-même avait affirmé ne pas connaître don Moser. Rizzoli n'en crut rien... Sans doute, le jeune homme avait approché le prélat.

En ce début de weekend, Rizzoli s'efforça néanmoins de sauver les apparences et de ne pas paraître trop désagréable à son entourage. Il fit contre mauvaise fortune bon cœur.

— Je te l'ai déjà dit, Alice : demain matin, direction le supermarché. On fait le plein pour la semaine puis, dans l'après-midi, on part avec les gosses faire un tour dans le coin et respirer l'air pur de la campagne. Ça te va, comme programme ? En revanche, laisse-moi le dimanche, je t'en prie, le temps d'interroger à nouveau mon suspect. Ça tombe bien, c'est le sergent Kallmünz qui prend la permanence. Avec lui, pas de sentiment. Il est froid, méthodique et direct dans ses questions. On ira au bout des choses.

Tout se déroula comme prévu. Après avoir fait les courses au centre commercial de Bolzano-sud, Alice s'attela à la préparation d'un *oss buss* à la milanaise garni de polenta, sachant que l'osso buco était l'un des plats préférés de son mari. Le commissaire, hanté par le remord d'avoir mal engagé son enquête, se sentit ragaillardir rien qu'à l'odeur de cuisine qui parvint à ses narines. Tout ce qui cuit lentement est, par définition, de la haute cuisine, se persuada-t-il. Ce jarret de veau légèrement enfariné et braisé au vin blanc qui rissolait à feu doux dans la cocotte lui rappelait son enfance. C'était le plat traditionnel mitonné par sa grand-mère ; puis, par sa mère. Le jeune Guido fut tout ému lorsque, le jour de leurs fiançailles, Alice lui avait confié bien connaître la recette.

L'homme, aiguisé par la faim, s'avança vers les fourneaux. Alice surveillait la cuisson en rajoutant de la sauce un petit peu à la fois. Elle commentait aux jumeaux la recette tout en précisant les variantes possibles. La relève est assurée, se félicita Rizzoli. La fourchette bien en main et le couteau aiguisé, le policier se dérida au cours du repas allant même jusqu'à plaisanter sur les polémiques locales qui, d'habitude, le faisaient

bougonner. Le débat sur la toponymie des sentiers de montagne en fit partie tout comme la fermeture sans concertation de lits d'hôpitaux, victimes de coupes budgétaires décidées par le gouvernement de Rome : une décision aussitôt vilipendée par les autorités locales.

— Tu te rends compte du boulot si on devait italianiser l'ensemble des trente-quatre mille panneaux de nos sentiers de montagne ? Même Mussolini et ses sbires n'y sont pas parvenus en leur temps. Ça donnerait des trucs incroyables ; grotesques, même. « Pourriez-vous m'indiquer la direction de *Châteauglace*, s'il vous plaît ? » « Le hameau d'*Un-et-demi*, c'est par où ? » Mieux encore : « Tu prends quel sentier pour arriver à *Victoirebouchecouronne* ? » Ridicule, non ? plaisanta le commissaire.

— En effet, je te l'accorde. Pas très sexy, le nom italien de ces lieux-dits allemands tirés d'une traduction approximative, mais bon. Le Haut-Adige fait toujours partie de l'Italie, que je sache, et il n'est pas concevable que le club alpin local ait pris l'initiative de remplacer les panneaux de randonnée bilingues par des panneaux exclusivement renseignés en allemand, et avec l'argent de la province, par-dessus le marché ; c'est-à-dire, le nôtre !

— Certes, sans compter que Rome lance désormais un ultimatum à la région en la sommant de revoir sa copie. Elle va devoir tout reprendre de zéro et réinstaller de nouveaux panneaux bilingues comme avant, en fait. C'est le serpent qui se mord la queue ! déplora Rizzoli.

— Ne t'inquiète pas. La commission créée pour l'occasion trouvera bien une « solution médiane, équilibrée et pragmatique », comme ils disent.

— Je n'en crois pas un mot. Cette commission a été mise en place juste pour enterrer le problème, comme d'habitude. N'y a-t-il pas mieux à faire ? Tu n'es pas de mon avis ?

— Tu sais, la citoyenne désabusée que je suis se contente de glisser un bulletin de vote dans l'urne quand on lui demande, soupira Alice. Pour le reste...

Guido se sentait ragaillardi. Comme d'habitude, il avait pris place à table là où, précisément, le soleil dardait ses rayons, une place qu'il s'était attribuée et que personne ne lui contestait. L'ensoleillement éclairait la salle à manger plusieurs heures pendant la journée et, en cette fin de repas, le commissaire apprécia la douce chaleur qui lui réchauffait le dos. Les enfants, peu concernés

par les discussions d'adultes et impatients de sortir de table, liquidèrent le plat de polenta tout en s'inquiétant du dessert. Alice leur apporta des crèmes glacées dans leurs confections individuelles. Les jumeaux en raffolaient. Il n'était pas rare qu'ils terminent leurs repas par ces crèmes glacées quelle qu'en fût la saison en alternant les six parfums toujours disponibles dans le congé-
lo : citron, ananas, mandarine, cappuccino, vanille et chocolat extra. Alice se leva et annonça qu'elle allait préparer le café tout en chargeant le lave-vaisselle. Rizzoli poussa sa chaise en arrière, agrippa d'une main le plat gras-
seux qui avait contenu l'osso buco, tandis que de l'autre il s'empara de la bouteille au quart entamée de Lagrein, son vin rouge préféré.

— À ton avis, don Moser aurait-il enfreint le vœu de chasteté imposé par le clergé catholique ?

La réaction d'Alice fut immédiate et, à la vérité, la question la fit sourire.

— Ce serait plutôt un truc qui fait du bien, les câlins, répondit-elle en vérifiant le niveau d'eau de sa Mokona, la grosse cafetière Moka.

— Bien, comme toujours, on peut te faire confiance pour imaginer le pire de la nature humaine, s'esclaffa le commissaire. Des

curés qui fornicquent.

— Mon cher, tu me demandes mon avis, je te le donne. Un homme est commandé par ses pulsions et un taux élevé de testostérone, bref, tu sais ce que j'en pense. Un homme peut difficilement se passer de sexe, les curés autant que les autres !

— Je ne suis pas loin de penser comme toi. Beaucoup d'ecclésiastiques s'arrangent pour interpréter la règle à leur manière. C'est pas si mal, finalement, et ceux qui y renoncent peuvent en revanche devenir de redoutables prédateurs.

— Je suis convaincu que la grande majorité des prélats se comporte correctement, concéda Alice, mais j'avoue que je ne leur confierai pas nos jumeaux. Pour eux, pas de scoutisme ni de jeux de ballon à la paroisse du quartier. Tu connais le proverbe *giochi a mano, giochi cattivi* : jeux de main, jeux de vilain ?

J'accepte de les inscrire au catéchisme, qu'ils fassent la communion et qu'ils participent aux cérémonies religieuses. C'est déjà pas si mal, mais tant que le Vatican n'autorisera pas le mariage des prêtres, je resterai sur mes gardes !

Le café fut prestement consommé, arrosé de Grappa, pour lui, et agrémenté de deux morceaux de sucre pour elle. Tandis qu'elle

mettait de l'ordre dans l'appartement, Rizzoli sortit avec les jumeaux pour charger les vélos dans le ludospace familial, une Fiat Doblò rutilante. Le lourd véhicule offrait le volume d'une camionnette de déménageurs et les bicyclettes furent englouties dans le vaste haillon sans même que l'on ait eu à les démonter. Ce qui arrangeait bien Rizzoli, réticent à manier aussi bien le pinceau, la truelle que la clé à molette.

Le véhicule du couple s'engagea bientôt sur la MeBo, la voie rapide qui mène à Merano. Dans cette cuvette cernée de hauts sommets dépassant les trois mille mètres, le ciel printanier était bleu azur, et la température estivale. Le Gruppo di Tessa, dans les Alpes de l'Ötztal, se dressait comme un rempart inexpugnable paraissant boucher l'horizon des automobilistes en approche par la voie rapide. Terrain de jeu familier du couple qui fréquente assidûment les sentiers de randonnées, le massif schisteux exhibait des cimes encore enneigées, comme la Cima Bianca Grande, majestueuse et imposante, et le Trübwand avec ses lacs d'altitude couleur émeraude. Beaucoup plus bas, en plaine, la nature offrait de subtiles nuances de vert qui invitaient à la détente et au repos. La circulation était fluide. Guido ne râla pas. La sortie familiale débutait sous

les meilleurs auspices.

Pour autant, Alice ne sembla pas se-reine. La bonne humeur des premiers kilomètres la quitta et elle s'enferma dans le mutisme lorsqu'elle soupçonna la destination que son mari souhaitait donner à leur excursion. Dans la voiture régnait un silence particulièrement lourd au moment où Rizzoli ralentit l'allure du véhicule pour sortir de la voie rapide par la bretelle de Gargazzone.

— Tu ne respectes pas tes promesses, Guido ! Que cherches-tu ? C'est bien par ici que la jeune fille est morte, n'est-ce pas ?

— C'est un endroit adapté et plutôt sympa pour exercer les enfants au vélo et nous, à nous adonner à la marche, répondit Rizzoli sans grande conviction dans la voix.

Le commissaire immobilisa le véhicule sur le parking de la gare à l'endroit précis où lui et Farina avaient garé la voiture de police lors de leur première fois sur les lieux du crime. Tout semblait imprimé dans sa mémoire : les gyrophares qui clignotaient en silence, le soleil déjà haut dans le ciel, l'étroit passage souterrain qui les séparait de la rive, les imprécations de Walshofer sur son portable, le regard éteint de la victime, l'arrivée du docteur Gruber avec sa bande de

techniciens en tenue de martiens. Pourtant, tout était si calme.

Le début d'un chaud weekend incitait les citadins à sortir au grand air, et les véhicules venaient s'entasser sur les places de parking bientôt saturées. Les oiseaux gazouillaient. Des têtes blondes apparurent dans l'encadrement des portières entrouvertes, les poussettes d'enfants enchaînèrent leurs premiers tours de roue, les vélos slalomèrent entre les passants en dessinant des courbes sinusoïdales approximatives. La vie triomphait de la mort tandis que les enfants du couple s'éloignèrent sur leurs deux-roues, en laissant éclater leur bonheur.

— Tu vois, Trésor, tout est simple, tout est trop simple, proféra Rizzoli en prenant la main de sa femme dans la sienne.

Le passage souterrain résonna du flot ininterrompu de familles qui convergeaient vers les abords du fleuve. Les Rizzoli se laissèrent entraîner par l'onde récréative pour se retrouver à quelques mètres de la rive où le sort de Lisa avait été scellé. Le commissaire, guidé par son instinct professionnel, scruta avec ostentation le terrain sablonneux en contrebas que les clapotis du fleuve venaient lécher nonchalamment. Malgré la

médiatisation de l'affaire, la scène de crime, de nouveau accessible au public, n'avait pas été prise d'assaut par les curieux qui se repaissent d'ordinaire de faits divers scabreux. Seuls deux jeunes cyclistes en cuissard et maillot près du corps s'accordèrent une halte, assis sur un rocher à proximité des premières vaguelettes. Ils échangèrent des banalités qui semblaient les mettre en joie. Rizzoli les observa attentivement, espérant reconnaître des proches de Matteo ou de la victime, interrogés au cours de l'enquête.

Les enfants du couple se retrouvèrent au bord de l'eau. Ils avaient laissé tomber leurs vélos et s'étaient défaits de leurs casques pour aller défier le fleuve. Les tourbillons virevoltaient en ronds concentriques autour des débris végétaux charriés au gré des courants. Le niveau des eaux était particulièrement bas alors même que les pics acérés des montagnes environnantes se dépouillaient des coupoles immaculées les plus massives. Rizzoli en fit la remarque à Alice qui ne répondit rien. Puis, il se rappela les mises en garde des météorologues à la télévision qui prédisaient une baisse anormale du niveau des nappes phréatiques et de celui des barrages de montagne, au cas où la sécheresse persisterait.

— Tu avais une raison de nous faire

venir jusqu'ici, une seule ? interrogea soudain Alice.

— Pour construire sa vie, il faut lire, écouter, réfléchir. C'est bien ce que tu rabâches à tes étudiants, non ? Eh bien, moi, pour construire mon enquête et la mener à son terme, il me faut voir, écouter, réfléchir. Le boulot de flic, c'est aussi un boulot d'intello, tu sais !

— Tu vois et tu réfléchis mais, de toute évidence, tu ne m'écoutes pas. Te rends-tu compte que tu mêles nos enfants à une scène de crime ? Ils ne sont pas stupides. À dix ans, ils comprennent et ils savent pertinemment où nous sommes !

— Excuse-moi mais, demain, j'interroge Matteo et j'ai besoin de m'imprégner des lieux. J'ai besoin d'y sentir l'empreinte du jeune homme, que s'y dessine son ombre, puisqu'il prétend avoir accompagné Luisa jusqu'ici avant de l'étrangler. J'attends un signe, un message, une preuve. Tu comprends ?

— Pourquoi au juste nous mettre dans la boucle, nous, ta famille ? Cela ne nous concerne pas !

Le père haussa les épaules et rejoignit les jumeaux qui s'égayaient au bord du fleuve. Le soleil tapait fort. Il devenait étouffant, d'autant plus que l'atmosphère se

chargeait d'humidité. La sueur mouilla son tee-shirt tout comme s'humecta la peau blanche de la Gruber alors qu'elle examinait le cadavre allongé sur la grève. Guido pensa à rafraîchir la nuque de ses enfants, mais le garçon s'était déjà déchaussé et il pataugeait pieds nus dans l'eau froide en éclaboussant sa sœur qui s'apprêtait à l'imiter. Son père l'en dissuada tout en tirant le maillot du garçon qui tentait une avancée dans le fleuve.

— Holà, les gamins, s'écria-t-il : c'est dangereux, par ici. Le courant est bien trop fort, surtout pour des crevettes comme vous !

Alice aussi s'était précipitée, et elle recommanda fermement aux enfants de rester sur la rive sablonneuse. « C'est pas un terrain de jeu, ici, mais la scène d'un crime abominable ! », faillit-elle ajouter mais, évidemment, elle se tut pour les préserver. La fillette s'agrippa aux jambes de son père tandis que le garçonnet lançait, avec la force de ses dix ans, de grosses pierres ramassées çà et là afin qu'elles retombent dans l'eau vive en éclaboussant tout sur leur passage. Le père suivait son fils des yeux tout en l'encourageant avec bienveillance.

— Recherche plutôt des galets plats et fais-les ricocher dans l'eau ! C'est plus marrant.

Puis, soudain, il lui commanda sèchement d'arrêter le jeu, et il se déchaussa à son tour devant le regard médusé de sa femme.

— Approche-toi de l'eau, Alice, et viens vers moi, lui demanda-t-il d'une voix calme. Tu ne vois rien, là, à quelques mètres du bord, pris au piège dans la souche d'arbre ?

Alice écarquilla les yeux et finit par désigner du doigt une épluchure qui flottait entre deux eaux :

— Cette tache claire qui luit au soleil, tu veux dire ? C'est une pelure d'orange, on dirait...

— Exactement, et il y en a une autre, un peu plus loin. Tu la vois, dans le tourbillon du bras mort qui virevolte comme une toupie ? Qui sait, Alice, si c'est plus qu'une simple pelure d'orange ?

— Tu penses que ces pelures proviennent de celle consommée par Lisa avant sa mort ? C'est donc le signe que tu attendais ?

— C'est bien possible. Le dieu météo est avec nous. Il n'a pas plu depuis des semaines et le niveau des eaux est exceptionnellement bas. Fais comme moi, retire tes chaussures et rentre dans la flotte. À nous deux, on formera une chaîne humaine et on pourra atteindre les peaux d'orange sans

s'étaler dans les eaux.

— T'es complètement fou ! Elle est glaciale, l'eau à cette période, et le courant va nous emporter, fulmina Alice tout en se déchaussant.

Les enfants, excités par la singularité de la situation, encouragèrent leur mère de vive voix.

— Tu vois, c'est ton fan club qui s'exprime, plaisanta Rizzoli qui souhaitait conserver à la scène un caractère ludique.

Alice s'avança dans l'eau alors que le niveau du fleuve montait déjà aux mollets de son mari. Guido grommela en esquivant une chute :

— Fais attention aux cailloux et autres pierres. Ça écorche les pieds et on perd facilement l'équilibre. Approche et tends-moi le bras ! C'est bon, dit-il en lui serrant le bout des doigts. J'y suis presque, encore quelques centimètres et à moi les pelures !

Le commissaire dépla son mouchoir dont il couvrit les peaux à demi immergées afin d'y préserver les empreintes originelles. Les parents regagnèrent la rive. Une fois au sec, Rizzoli brandit bien haut les épluchures mouillées enveloppées dans le mouchoir, comme s'il s'agissait d'un trophée.

— Des sanguines, des sanguines ! s'écriait Guido, en mode récréatif : du

spielerisch candide, spontané, comme s'il avait lui-même recouvré son âme de gamin.

Les enfants applaudirent à tout rompre, émerveillés par l'exploit que venaient de réaliser leurs parents. L'exploit fut réédité par trois fois afin que toutes les écorces visibles du fruit coïncés au gré des caprices du courant soient ramenées sur la rive. Le policier entendait bien les remettre dès le lendemain en mains propres au docteur Gruber. N'avait-elle pas annoncé, la veille, sa complète disponibilité du weekend au service de l'enquête ?

Cependant, l'euphorie de la fine équipe laissa place à une sourde colère. L'aubaine de pouvoir disposer de telles pièces à conviction n'endigua pas le flot de paroles désobligeantes prononcées à l'encontre de la police scientifique qui avaient, aux yeux du commissaire, bâclé le travail.

— On leur avait demandé de ratisser la zone et ils n'ont même pas pensé à draguer le lit du fleuve à la recherche d'indices, s'emporta-t-il. Dès lundi, ils vont mettre leur Zodiac à la flotte. Aujourd'hui, des pelures d'orange et demain, j'espère, un sac à main qui aurait pu dériver en aval. Pour ça, ils peuvent me faire confiance !

— Tu crois pouvoir utiliser ces quelques

pelures pour faire avancer l'enquête ? demanda Alice, perplexe.

— Oh oui ! soupira Rizzoli. Je dirai même que c'est un peu notre dernière chance de coincer le prélat puisque, pour le moment, on n'a rien d'autre à se mettre sous la dent. On sait que la petite a consommé une orange juste avant de mourir : j'ai les pièces à conviction dans ma main, enfin, j'espère. Avec de la chance, la fille a très bien pu partager l'agrume avec son meurtrier ou, mieux encore, le meurtrier aurait pu lui aussi en consommer une en compagnie de sa victime ! Tu vois où je veux en venir ? De toute façon, on devrait trouver des traces d'empreinte ou d'ADN sur les pelures.

— Ça pourrait aussi bien être celles de Matteo, non ?

— *Non portare sfiga, ti prego, Tesoro !*
Ne me porte pas la poisse, s'il te plaît !

Guido s'allongea sur la grève, le visage orienté vers le soleil qui frappait fort. Alice s'allongea à ses côtés. La tête contre son épaule, elle lui effleura la main. Le policier déboutonna les deux premiers boutons de son jeans qui perturbaient sa digestion et il se mit à chanter à tue-tête :

« *Aujourd'hui, je suis content de moi, je ne peux pas me plaindre, tout va pour le mieux, c'est*

pourquoi, j'ai envie de chanter sans raison particulière, car tout dépend de moi, je dois rester impassible face aux problèmes, je dois les dédramatiser, da ba dee da ba die... »

Les enfants avaient déjà remis leurs casques, et, juchés sur leurs vélos, ils patientèrent tout en mimant leur père dans un langage codé, emberlificoté de signes et de mimiques, caricaturant ainsi les acteurs de pantomime.

Chapitre 19

11 mai

— Alors, mon garçon, tu en es bien sûr, de gros câlins sur le tapis herbeux d'un verger, ça ne t'a pas ouvert l'appétit ni à toi, ni à ta copine ?

Le suspect écarquilla les yeux, déconcerté, se demandant sans doute où voulait en venir le commissaire. Le policier lui posait la même question depuis un bon moment, mais avec des variantes. Matteo répondait de façon mécanique par un « non » de façade, le regard fuyant, manifestant ainsi son intention de ne pas coopérer.

— Quand le commissaire te pose des questions, s'agaça Kallmünz, il souhaiterait des réponses plus circonstanciées. On t'a pas appris à faire des phrases, à l'école ? Ton « non », vois-tu, ne nous suffit pas ! Qu'as-tu fait après avoir forniqué ? T'as partagé un petit encas avec ta copine, pas vrai ? Ça creuse le sexe, non ? Sans doute pas chez toi, *walsche Weiberer alla Vèschpa*, bellâtre

italien à la Vespa.

C'était une périphrase par laquelle le policier s'était autorisé à interpeler le garçon.

— C'est quand même pas l'hostie du matin qui a comblé ta fringale de midi !

L'algarade du sergent fit sourire Rizzoli dans la mesure où tous deux savaient que Matteo ne possédait pas de scooter. C'est encore une de ces formules à l'emporte-pièce qu'il faudra consigner dans le livre d'or du service, promit-il.

Le sergent enchaîna les questions triviales et irrévérencieuses dans un rythme débridé afin de provoquer une réaction chez le jeune homme qui, depuis le début de l'interrogatoire, montrait une certaine passivité. Les directives de Rizzoli étaient claires. Il fallait le faire craquer et lui faire avouer la vérité. « La vérité vraie », comme aimait à plaisanter Farina avant le rendez-vous du lundi matin où il serait présenté au juge. Kallmünz s'y employa sans forcer son talent. Il ne s'embarrassa pas de formules lapidaires. Il vociféra plutôt aux oreilles du jeune homme un jargon local aux intonations gutturales qui commençait à le désorienter. *Schwellia Weiberer* ! Réveille, le bellâtre ! *Zwäs, wie, woffra* ? Pourquoi, comment, lequel ?

La carapace endossée par Matteo commença à se lézarder. Rizzoli soutint son regard perdu, et il se rappela l'histoire de *L'Armure du roi*, un conte fantastique qu'il lisait à ses enfants le soir avant qu'ils ne s'endorment. « Mon armure m'a trahi, se plaignit le roi sérieusement blessé par le tyran des Terres Obscures. La cuirasse n'est qu'une illusion, lui répliqua sa bien-aimée. La vraie force qui te rend invincible n'est pas ce morceau de métal, mais ta volonté et la certitude de combattre pour la vérité. »

Matteo avait quitté sa superbe, celle qui marquait le début de sa garde à vue. Il ne maîtrisait plus la situation et, visiblement, il souffrait à chacune des questions que Kallmünz enchaînait sans répit. Le gardé à vue devint peu à peu morne, comme éteint ou blessé et à l'agonie. Sa carapace allait se briser. Il avait peur. La peur, c'est cette morsure à l'estomac qui remonte jusqu'au cœur, la respiration qui se fait haletante, la sueur qui étend sa sécrétion chaude et humide jusque dans les plis les plus intimes du corps. Cette peur, Matteo la vivait enfin. Elle était tangible et elle exhalait de tous les pores de sa peau. Il n'a d'autre choix que de rendre les armes et de dire la vérité, se convint Rizzoli.

Le commissaire lui écrasa l'avant-bras

avec force. Matteo sursauta : la surprise, l'incompréhension dans le regard. Puis, la douleur l'emporta sur le reste, et le garçon planta ses yeux dans ceux du commissaire comme pour l'implorer de le lâcher. Rizzoli soutint son regard et finit par desserrer son étreinte.

Le garçon s'humidifia les lèvres de sa langue chaude et, bientôt, il consentit à s'expliquer autrement que par des paroles laconiques tout en restant sobre dans son discours.

— Tu vois, Matteo. Je suis flic et je n'aime pas les surprises. Tu dois être précis dans ta déclaration et ne rien omettre. Je ne suis pas non plus assistante sociale. Bon, nous enregistrons tes propos. Vous n'avez rien consommé et vous n'avez rien bu ni toi, ni Lisa, avant et après avoir conté fleurette sous les pommiers. Idem sur le chemin qui vous a mené au bord de l'eau et ensuite sur la rive peu avant que tu ne l'étrangles. C'est bien ça ? Pas même un fruit, une orange, une pomme, une banane ?

Matteo perçut le piège que lui tendaient les deux policiers. Il confirma tout ce que Kallmünz était en train de consigner dans le procès-verbal, tout en précisant innocemment qu'il n'avait pas l'habitude de consommer des oranges, fruit qu'il ingurgitait plutôt

sous forme de sodas. Rizzoli soupira profondément. Il ne sut dire si c'était un soupir d'impatience, de soulagement ou de victoire. Sans doute était-ce la combinaison des trois. Pourtant, il se surprit à apostropher le garçon sur un ton familier, voire grossier :

— Cependant, mon jeune ami, ta copine a bel et bien consommé une orange juste avant de mourir. Cette orange, on l'a formellement retrouvée non digérée dans son estomac. J'en conclus donc que tu es un fieffé menteur et que, contrairement à tes aveux bidon, tu ne l'as pas accompagnée sur les rives du fleuve et que tu ne pouvais en aucun cas être à ses côtés au moment du meurtre. Bref, tu te fais passer pour ce que tu n'es pas. Tu n'as rien d'un caïd, Matteo. Au mieux, tu es un petit merdeux ; au pire, *sei proprio uno stronzo*, un fieffé con !

Devant les protestations véhémentes du garçon, Kallmünz quitta le clavier de son ordinateur pour s'approcher de lui et le sermonner :

— Nous, dans la police, on n'aime pas les menteurs. Ils nous font perdre du temps, *Kàtzo* ! Merde, tu nous mènes en bateau depuis le début de l'enquête comme si tu voulais jouer au jeu du chat et de la souris ; mais nous, comprends-tu, on refuse de jouer avec toi ! Y'en a marre. Tu te rends compte,

walsche Weiberer, que je serais bien mieux chez moi les pieds dans mes pantoufles à regarder le foot à la télé et à baiser ma femme au lieu de t'écouter nous raconter des *Bälle*, des bobards ? Sans compter que les faux témoignages sont passibles de poursuites judiciaires. Tu le sais, ça ? Tu le devines, ton avenir derrière les barreaux ?

Le jeune homme, déstabilisé par ces assauts verbaux, baissa les yeux et garda le silence.

— Regarde-moi dans les yeux quand je te parle, *walsche Weiberer* ! hurla le sergent.

— Parle, Matteo. Qu'est-ce que tu nous caches de si inavouable ? reprit Rizzoli. Le confesseur des Innerhofer, le prêlat don Moser, tu le connais, n'est-ce pas ?

Dans le bureau du commissaire, la tension avait atteint son paroxysme : une tension lourde, dérangeante, mais nécessaire. « Il fallait bien en passer par-là pour amorcer l'ascension de l'adret, une voie plus facile que celle de l'ubac, son versant opposé », balbutia le commissaire le lendemain au vice-questeur, surpris par le revirement du jeune homme autant que par le verbiage géocodé utilisé par le policier.

— Je remets les compteurs à zéro, enchaîna Rizzoli d'une voix onctueuse. Nous savons

désormais que tu n'aimes pas les oranges, mais nous voudrions connaître avec plus de détails ce qu'il s'est réellement passé après votre dispute non loin de la chapelle Santa Agatha.

Les deux flics furent attentifs à la moindre expression du jeune homme lorsqu'il se mit enfin à parler. Matteo semblait complètement décomposé. Il n'était plus l'adolescent râblé aux larges épaules dont le sourire fier et lumineux avait séduit bien des femmes. Il était assis sur une simple chaise à roulettes dans un environnement qui lui était étranger, sans repère, sans personne pour le soutenir ou l'admirer. Il était perdu dans ses mensonges et ses contradictions. Rizzoli devinait ce que Matteo pouvait ressentir. Il comprenait l'humiliation d'une garde à vue, la mise à nu obtenue de gré ou de force, l'effondrement des certitudes auquel tout suspect devait souscrire. La silhouette virile du jeune homme vêtu d'un maillot délavé qui lui moulait le torse, l'exhibition de ses biceps saillants, savamment entretenus par de longues séances dans les salles de sport, tout ce maquillage corporel apparut soudain vain, illusoire. Le jeune homme déboussolé, le visage blême, assombri par un voile de barbe, s'exprima d'une voix fluette entrecoupée de sanglots à peine

contenus. Lorsque l'émotion était trop forte, son visage disparaissait au creux de ses bras croisés qu'il arc-boutait sur la table de conférence. Matteo était redevenu un enfant. Il se confessa et Rizzoli hochait régulièrement la tête en gardant le silence. Il savait exactement quand le garçon mentait et à quel moment il disait la vérité, mais le commissaire ne souhaitait pas le brusquer afin de l'encourager à poursuivre.

Le sergent Kallmünz à nouveau au clavier se contenta de transcrire les déclarations de façon mécanique. Il intervenait peu dans la discussion qui avait fini par s'engager si ce n'était pour lui demander des éclaircissements ou lui faire répéter ce qu'il estimait être un fait marquant. De nombreuses minutes s'écoulèrent et l'audition prit fin. Kallmünz éteignit son ordinateur et se retira discrètement du bureau. Rizzoli se leva de son fauteuil et il enserra de nouveau l'avant-bras du garçon, mais cette fois gentiment, presque amicalement.

— Cette fois, c'est sûr, ta dernière version des faits est la bonne ? On peut te faire confiance ?

Le visage masqué par ses mains, les coudes plantés sur le coin de la table, Matteo acquiesça de la tête avant de sangloter. Les hoquets saccadés du jeune homme n'en

finissaient plus d'ébranler les murs du confessionnal. Rizzoli détestait les sanglots, surtout ceux des enfants. Un enfant n'est pas fait pour pleurer, se disait-il, et, lorsqu'il arrivait à l'un de ses jumeaux de fondre en larmes, il allait spontanément le consoler sous le regard réprobateur de sa femme.

Rizzoli était un être bienveillant, sensible au désarroi. Il eut l'envie de reconforter le gardé à vue dont il venait de recevoir les aveux. Il lui aurait bien ouvert ses bras, cajolé sa chevelure débarrassée de son gel béton *effetto bagnato fortissimo* jusqu'à ce que cessent les sanglots. Il lui aurait bien murmuré des mots apaisants, mais aucune parole ne sortit de ses tripes. Le policier le tira simplement de sa chaise et le conduisit en personne vers le lieu de sa détention au sous-sol du bâtiment. Deux goûters Kinder Brioss lui furent distribués avec une double boisson au jus de raisin sous emballage Tetra Pack : un traitement exceptionnel pour un détenu exceptionnel. C'était sa façon de lui signifier son empathie. Rizzoli partageait sa souffrance. Elle est douloureuse à confesser, la vérité : brutale et rude, parfois, sans cœur bien souvent.

Une policière fit retirer les lacets des Sneakers que le suspect portait aux pieds ainsi

que sa boucle d'oreille plume d'indien. Puis, un gardien le fouilla au corps. Malgré les circonstances, Matteo avait repris un semblant de dignité. Il ne pleurait plus et il répondait aux questions des deux agents avec calme.

Il fut conduit dans l'une des six cellules individuelles dont disposait le commissariat, logé entre celle occupée par un exhibitionniste, habitué du Parco Petracca, et celle d'un citoyen moldave soupçonné de tentative de vol sur personne vulnérable dans le quartier résidentiel de Gries.

— C'est un peu spartiate, comme endroit, j'en conviens, mais tu t'y habitueras. J'appelle le juge pour savoir ce qu'il décide au regard de ta nouvelle déclaration. Ma collègue va t'apporter un rouleau de PQ et un drap, conclut le commissaire avant de verrouiller la serrure de la lourde porte cellulaire.

Remontant vers les bureaux, Rizzoli se demandait quelle signification le garçon donnait à la plume d'indien qu'il avait retiré avec délicatesse. Le policier n'avait jamais osé le lui demander. Il s'était alors renseigné sur des sites Internet qui lui avaient proposé plusieurs interprétations. Il avait opté pour la plume amérindienne, symbole de paix et de liberté.

Il pinça les lèvres, dubitatif, avant de retrouver Kallmünz pour un débrief de la garde à vue. Le garçon n'avait pas reconnu le meurtre.

Chapitre 20

12 mai

— C'est comme vous le souhaitez padre, répondit le commissaire, la cathédrale Piazza Walther, ça me convient fort bien. Alors, disons-nous à tout à l'heure.

Rizzoli raccrocha, songeur. Don Moser avait insisté pour le rencontrer, mais il avait posé des conditions. Ce serait seul à seul et dans un lieu saint : la cathédrale Santa Maria Assunta, située à l'angle de la Piazza Walther, avait été le lieu proposé par le prélat. Le policier se reprocha le ton mielleux avec lequel il lui avait répondu. Décidément, il ne se sentirait jamais à son aise en présence des curés envers lesquels il reconnaissait manifester de la déférence. Les regrets une fois dissipés, il se demanda de quoi le prélat voulait bien l'entretenir. Dans le meilleur des cas, il lui confesserait son crime. Au pire, il le mènerait en bateau comme l'avait fait Matteo avant de rendre les armes. Pourtant, don Moser venait d'accomplir un

grand pas dans sa direction en lui proposant comme confessionnal la cathédrale de Bolzano. Après tout, il aurait très bien pu choisir celle de Merano, son fief, la ville où il exerce d'ordinaire son sacerdoce. Venir sur son terrain serait-il un signe ? Qui sait s'il n'avait pas l'intention lui aussi de se constituer prisonnier ? Un deuxième coupable autoproclamé après Matteo, ce n'était pas forcément un bon présage. Le commissaire se demanda, goguenard, sur quel engin le curé allait-il le retrouver après s'être débarrassé bien opportunément de son scooter. Oui, bien sûr, il pouvait toujours prendre le tortillard ou le bus. « Quoiqu'il en soit, l'entretien *mezza-voce* qui s'annonçait avec la Sainte Vierge et tous les Saints Patrons pour témoins devrait prendre une tournure bien insolite », s'amusa-t-il.

La matinée fut conforme aux attentes du policier. Matteo fut déféré devant le procureur qui, au vu des derniers procès-verbaux, prononça à son encontre une mesure d'arrêt domiciliaire sous surveillance électronique. Une mesure conservatoire qui imposait au jeune homme de résider dans sa famille avec interdiction de s'en éloigner et de communiquer avec les différents protagonistes de l'affaire. Peu avant, Rizzoli s'entretint avec

le vice-questeur, mais pas plus de quelques minutes, entre deux portes dans le couloir. En effet, Walshofer s'était déjà tourné vers d'autres priorités, après l'audience que son patron, le questeur De Stefani, de retour de sa conférence de Berlin, avait bien voulu lui accorder. Les mots d'ordre étaient désormais : « Mobilisation maximisée des forces de police, des carabiniers et de la brigade financière, coordination pérennisée des actions au niveau européen pour lutter contre toute forme de criminalité organisée. » Bref, la mafia était dans le collimateur des polices européennes. On allait « rentrer » dans le dur. Les équipes Alfa et Bravo des deux commissaires de la Kriminalpolizei Abteilung allaient être fortement sollicitées.

Il dottore, avant de refermer la porte derrière lui, avait tenu à lui affirmer sa confiance, ce qui le réconforta. Il lui demanda de boucler rapidement l'affaire Innerhofer qui, à ses yeux, avait déjà trop duré. Pour la toute première fois, il légittima la piste « ecclésiastique ». Rizzoli n'en demandait pas tant et il avait conclu le bref échange avec son supérieur par ces mots aux connotations serviles : « Comme il vous plaira, dottore ! »

Farina, reposé, rentra le teint halé de son weekend familial sur le lac de Garde, mais

il regretta de ne pas avoir pu s'y baigner en raison des vents du nord localisés qui avaient rafraîchi l'eau du lac. « Moi, c'est normal, je suis *Terroncello*, mais même les Allemands sur leurs kitesurf, d'ordinaire si peu frileux, se gardèrent bien de s'y aventurer sans leur combinaison », précisa-t-il. Gasser vanta la peau ténébreuse de son collègue palermitain qu'il qualifia de *Marocchino*, car il arborait une peau mate comme l'est celle des Marocains. Il déplora, par analogie, son manque de succès auprès de la gent féminine dont l'explication viendrait du teint pâle qu'il arborait et d'un manque de sex-appeal évident. Les femmes présentes autour de la cafetière du service s'employèrent à le rassurer, même si la signorina Silvana proposa une quête afin de lui offrir pour son anniversaire, un relookage et des séances de coaching.

Rizzoli entrevit dans la confession intime du vice-inspecteur le signe d'un début d'intégration. Il se conforta dans l'idée que la cohésion du groupe prenait forme au-delà des origines géographiques de son personnel. Le Milanais qu'il était pouvait parfaitement bosser avec un Palermitain comme second, des germanophones hauts en couleur et des collègues originaires de la Vénétie voisine. Il se satisfit de la composition de son

service qui reflétait l'éventail géographique des populations installées dans le Haut-Adige-Südtirol, à l'exception des émigrés extracommunautaires dont il appelait de ses vœux un prochain recrutement.

Farina félicita le commissaire pour avoir débarrassé l'Adige de ses pelures d'orange, que lui aurait laissées dériver jusqu'à l'embouchure du fleuve en mer Adriatique. L'unanimité régnait et tous se félicitèrent des dernières déclarations du jeune homme que le personnel du service avait fini par prendre en affection. Ce manque de recul vis-à-vis du suspect ne manqua pas d'agacer le commissaire. Il en fit la remarque à ses collègues :

— Cela peut nous pousser à une analyse subjective des faits, martela-t-il. Ça peut bousiller les résultats d'une enquête et conduire à l'erreur judiciaire.

Il poursuivit néanmoins :

— C'est en partie grâce à Kallmünz qu'on doit la confession argumentée du gamin. Il a su faire preuve de fermeté au bon moment. Il a secoué rudement le *walsche Weiberer*, notre play-boy italien, comme on secoue les oliviers en hiver et, croyez-moi, on en a ramassé, des fruits, plaisanta-t-il encore. Le sergent bénéficiera d'une récupération après son weekend de garde mais,

puisque le service est pratiquement au complet ce matin, je tiens devant vous à le féliciter.

Une fois les tasses de café de la pause de dix heures nettoyées et entreposées dans le rangement de la salle de détente du deuxième étage, Rizzoli se dirigea vers son bureau. Farina lui emboîta le pas.

— Tu sais, lui confia le commissaire en s'asseyant à sa table de travail, Matteo n'est pas encore sorti d'affaire et, comme tu le sais aussi, il n'est pas sorti libre de sa garde à vue. Le juge attend les analyses complémentaires de la légiste, sans compter les indices que les pelures d'orange pourraient révéler. Cela prendra bien deux à trois jours. J'espère qu'on n'aura pas de mauvaise surprise de ce côté-là.

— D'autant plus qu'on est loin du compte, se lamenta Farina. Le juge ne desserrera pas son étau sur le jeune homme tant qu'il n'aura pas d'autre coupable à se mettre sous la dent. Ça, c'est sûr, mais pour le moment nous n'avons toujours aucune charge sérieuse contre le prélat, tout juste un faisceau d'indices : un alibi non vérifiable, une vente de scooter qui arrive à point nommé et un mobile encore à approfondir. C'est pas suffisant pour coffrer le bonhomme et

nos preuves ne feront pas le poids devant un tribunal.

— Le mobile, parlons-en. Matteo nous a finalement avoué qu'il avait remis à Lisa, le lundi précédant le meurtre, une coupure de presse jaunie dénichée par hasard dans le fourbi de la cave, là où il avait entreposé les cadeaux de ses maîtresses qu'il destinait à la vente. Une coupure de presse du journal *Alto Adige* qui relatait l'incarcération de l'ecclésiastique. Malgré les années, il a tout de suite reconnu don Moser qu'il avait déjà croisé, dont la photo trônait en pleine page en milieu de journal, ce qui l'intrigua. L'article, tu le sais, explicitait les déboires du prélat en Afrique. C'était du pain béni, l'opportunité pour lui de discréditer l'ecclésiastique auprès de sa copine et aussi de ses parents. Matteo ne souhaitait pas s'embarrasser d'un enfant au contraire de Lisa qui, sous les conseils aveugles de don Moser, avait décidé de le garder. Le prélat l'aurait vivement incitée à ne pas pratiquer d'avortement sous peine d'excommunication, ou que sais-je encore. Bref, ce sont les menaces habituelles des éléments les plus rétrogrades de l'Église catholique.

— Fort bien ; et ? demanda Farina.

— Eh bien, relis la déposition du gamin. Il prétend que Lisa, à qui il a remis l'article

de presse, avait l'intention d'en parler à ses parents.

— Seulement, l'intention et son décès ont coupé court à ses velléités.

— N'empêche, ça aurait fait tache sur sa carte de visite, non ? T'imagines les Innerhofer poursuivre leurs ablutions avec un ancien taulard, un ecclésiastique au passé ambigu ? Le prélat serait devenu infréquentable du jour au lendemain et, dans cette affaire, il avait tout à perdre. Rappelle-toi la récolte de fonds qu'il organise sur les réseaux sociaux au profit du diocèse d'Addis-Abeba pour une cause dont on ne sait rien de précis. Les Innerhofer sont de généreux mécènes. Comment comprendre autrement la cour assidue qu'il leur fait subir ?

Farina leva les deux mains comme pour protester :

— Mais don Moser n'est pas pour autant un imposteur. Il fait son job de curé auprès de ces gens-là, je suppose.

— Ça n'excuse pas les arrière-pensées ! Pardonne-moi, mais ça m'arrive aussi de voir tout en noir le monde qui m'entoure. De toute façon, j'ai demandé ce matin au procureur l'autorisation de saisir l'ordinateur et son portable, ses comptes bancaires aussi. Trevisan et Luciani sont sans doute déjà en route pour Merano avec le mandat.

Résumons : le funeste dimanche où Lisa a été tuée, Matteo s'est mis en colère quand elle lui a annoncé qu'elle souhaitait garder l'enfant et que, par-dessus le marché, elle n'avait encore rien dit à ses parents au sujet du prêtre et de ses activités douteuses. Ils se sont quittés fâchés. Ça, ce sont les faits consignés dans les procès-verbaux. Lisa regagne en pleurs son domicile et c'est là, sur son chemin, qu'elle croise le prélat qui sort de la chapelle d'où il provient. Il est en scooter. La petite, encore déstabilisée, accepte de faire un tour avec lui. Jusque-là, rien à dire, et je ne pense pas qu'il y ait eu préméditation de la part du prélat.

— Oui, je te suis dans la première partie de ton analyse. Pour le reste, la rencontre fortuite de Lisa avec le curé, ce ne sont que des conjectures.

— Des conjectures, à ce stade, d'accord, mais n'empêche que c'est ma conviction.

— Je crois deviner la suite, enchaîna Farina. À un moment ou à un autre, Lisa, encore contrariée de sa dispute avec Matteo, annonce au prélat qu'elle sait tout de ses malversations en Afrique et qu'elle en détient les preuves dans son sac. Elle lui dit aussi qu'elle ira tout raconter à ses parents.

— C'est exact !

— Don Moser prend peur pour son image et puis, sans le financement des Innerhofer, l'avenir de sa pseudo fondation en Éthiopie aurait été méchamment compromis. Alors, il tranquillise la jeune fille, il la console comme il sait bien le faire. Une fois parvenus à la rive du fleuve, il partage avec elle une orange, ou deux, dont ils dispersent les pelures dans la flotte, comme des gamins insouciantes. Puis, soudain, c'est le drame. Il l'étrangle par derrière, c'est bien ça ? Un crime crapuleux, une banale histoire de fric, en somme. Je ne voudrais pas t'alarmer, Guido, ce scénario est plausible, j'en conviens, mais encore une fois, on n'a pas l'ombre d'une preuve !

— Patience, patience. De toute façon, on aura tout tenté.

— Et Matteo ? Il fait la même analyse ?

— Eh bien, c'est là que le bât blesse. Matteo confirme avoir voulu faire pression sur le prélat. En revanche, il refuse de valider la culpabilité de don Moser. Il se disculpe tout en disculpant le prélat. Curieux, non ? Pourtant, le lien, il est bien là, c'est évident. Il n'est pas stupide, le gamin, tout de même...

— D'autant qu'il a tout intérêt à charger le prêtre. Confirmer ton hypothèse pourrait l'innocenter de manière définitive.

— Pourtant, crois-moi, ça n'a pas été faute d'essayer avec Kallmünz, mais non, le gamin a refusé de faire marcher ses meninges. Il n'est pas entré dans le jeu. Aucune imagination...

— L'entrefilet sur le prêtre, d'accord, et le reste du journal ? On n'en a trouvé aucune trace lors des diverses perquisitions. C'est pourtant une pièce à conviction de première importance.

— C'est bien là le problème. L'article en possession de Lisa se trouve probablement dans le sac à main qui dérive quelque part dans les eaux du fleuve à moins que le prêtre l'ait récupéré une fois avoir étranglé la fille. On en saura plus dans quelques heures. J'ai donné des instructions à la police fluviale. Quant au reste du journal, l'indice matériel qui aurait pu le disculper, aucune trace. Ce couillon « de gamin pas fini dans sa tête », comme tu dis, mérite bien son nom. Il l'aurait tout simplement jeté dans le conteneur du parking de son lycée, Via Karl Wolf. On est allé faire les poubelles, mais on n'a rien trouvé.

— Moi, j'ai une autre hypothèse concernant l'article.

— Ah oui, peut-on savoir laquelle ?

— Si ça se trouve, Lisa bluffait. Elle n'avait peut-être aucunement l'intention de

nuire au prélat, ni celle de le dénoncer à ses parents. Elle aurait parlé de l'affaire à don Moser juste par bravade parce qu'elle éprouvait un grand mal-être à ce moment.

— J'ai envisagé comme toi cette hypothèse, mais je te la laisse, car ce serait la pire des hypothèses. Peut-être, aussi, que la petite n'était plus en possession de l'article qu'elle aurait balancé dans une poubelle, qui sait ? Comment comprendre autrement sa passivité lorsqu'elle fut seule avec le padre ? Elle ne se sentait pas menacée, sinon, elle se serait défendue. C'est ça qui est terrible : la petite est probablement morte pour rien, pour rien, en effet ! Matteo connaît sans doute le fin fond de l'histoire, mais moi, en revanche, je me refuse de l'admettre. Alors à l'avenir, Salvatore, garde tes hypothèses pour toi.

Chapitre 21

13 mai

Le commandant Milano de la DIGOS¹⁹, section antiterroriste, était énervé. Il éteignit rageusement l'écran qui avait permis la tenue de sa brève visioconférence avec le vice-questeur. Il tempêta contre le manque d'autorité de ce dernier. Aucun des ordres donnés n'avaient été suivis d'un début d'exécution. La conversation entre les deux hommes avait mal commencé. Walshofer avait d'abord demandé à son interlocuteur s'il s'appelait réellement Milano, ce à quoi le commandant avait répliqué avec l'ironie du puissant qui détient la vérité sur le faible qui l'ignore : « Moi, c'est Milano, mon chef, c'est Roma, et mon adjoint Napoli. Ça vous va, comme réponse ? » Puis, le commandant Milano avait sèchement rappelé le vice-questeur à son devoir :

— On nous a imposé un afflux de migrants. Je n'y suis pour rien. Maintenant, faut assumer. Les trois dangers à maîtriser,

vous le savez comme moi, ce sont avant tout les rixes entre ethnies pour de la nourriture, un toit ou une barrette de shit ; en second, les viols de nos filles et de nos femmes dans ce microcosme d'hommes, sans parler des jeux sexuels avec de jeunes garçons, de préférence noirs et pré-pubères, très prisés par les Arabes afghans. Enfin, ce que nous redoutons plus que tout, ce sont les recruteurs de Daesh. L'Italie a été jusqu'à présent épargnée par les attentats, mais l'épée de Damoclès reste suspendue au-dessus de nos têtes. Dans leurs prêches, ces fous de Dieu ont juré de s'en prendre au Vatican. Je fais confiance à la questura pour les deux premiers aspects de la mission, je sais que vous faites au mieux avec l'effectif ridicule que l'État vous octroie. Concernant le troisième aspect...

— J'ai tenté d'orienter le commissaire Rizzoli vers la piste syrienne, c'est tout juste s'il ne m'a pas ri au nez, répliqua le vice-questeur comme pour se dédouaner. De toute façon, depuis notre premier contact, on est sur une nouvelle piste, celle d'un ecclésiastique.

— Eh bien, faites-vous plus incisif envers Rizzoli. Il travaille sous votre autorité, après tout. Quant à votre ecclésiastique, qu'il aille au diable ! Il n'a rien avoué, que je sache.

Vous avez des preuves de sa culpabilité, ou bien faites-vous de l'auto-persuasion ?

— Aucune charge sérieuse pour le moment, mais Rizzoli est un flic *testa dura*. C'est un têtu sans grande envergure mais, quand il a une piste, il la suit jusqu'au bout sans se soucier du reste.

— Je veux que votre commissaire délaisse un temps sa piste cléricale au profit de notre client. Il faut déstabiliser la communauté réfugiée dans les bâtiments de l'ex-hôtel *Cavallino Bianco* de la Via Alto Adige. L'indic que nous avons infiltré au sein de l'ONG nous signale un changement dans le fonctionnement autogéré de l'établissement. Une mosquée a été récemment ouverte dans une salle de réunion de l'hôtel et son imam prêche les idées salafistes. L'imam, je m'en fous, on l'arrêtera facilement s'il est sans-papier. Moi, je veux mettre la main sur l'instigateur de cette soudaine radicalité. Par ailleurs, même s'il s'est fondu dans la masse des migrants, il est déjà identifié, et il ne le sait pas.

— Vous semblez craindre un attentat terroriste, monsieur. Votre « homme » serait-il un djihadiste, un recruteur de Daesh ?

— Contentez-vous de ce que vous comprenez. La police est mal vue dans ce refuge à migrants. Il ne faut pas intervenir directement,

je vous l'ai déjà dit. Passez par notre indic, son nom est Rosso. Il est roux, plus roux encore que la terre cuite de Toscane. Maigrichon, une barbe de deux jours, il a vingt-cinq ans, fils de bonne famille en vue dans le Tyrol, un No Border idéaliste, consommateur régulier de shit. Je vous ai laissé ses coordonnées l'autre jour afin que vous le joigniez, mais vous n'avez encore rien fait !

Milano avait quitté un moment le champ de la Webcam. Il leva les yeux et son regard croisa celui de son supérieur, assis à distance de la caméra, attentif depuis le début de la conversation. Milano sembla prendre l'avis de son chef qui prononça quelques mots avant de hocher la tête. Finalement, Milano réapparut à nouveau dans le champ visuel de Walshofer :

— Ah oui, j'oubliais. N'ébruitez pas notre conversation. Ça reste entre nous, bien sûr. À votre Rizzoli, vous lui fournirez les preuves qui le conduiront au criminel, l'agitateur en question. Crime sexuel ou crapuleux, ce sera à vous de choisir. Votre commissaire doit continuer à chercher le meurtrier de la morte sans se perdre dans d'autres considérations. Vous dites qu'il est têtue et peu futé, ça devrait le faire, mais attendez nos instructions !

— Elle s'appelle Lisa, la morte. Lisa,

rectifia Walshofer avant de recenser l'ensemble des actions menées par son service pour endiguer les actes de délinquance commis par les migrants.

— Je m'en contrefiche, de vos blitz anti-drogue et des arrestations de Soudanais Piazza Silvius Magnano et Parco della Stazione. Arrêtez de jouer au bon élève de la classe et, cette fois, prenez en compte mes instructions, s'emporta Milano avant d'interrompre la communication.

Chapitre 22

Son portable se mit à vibrer. Rizzoli attendait une réponse au message laissé sur la *segreteria telefonica* ²⁰ de l'indic dont le numéro s'affichait sur son smartphone.

L'entretien qu'il venait d'avoir avec le vice-questeur l'avait laissé sans voix. Il était abasourdi, saisi d'un mal être incommensurable, et les vociférations de Walshofer l'avaient mis plus bas que terre.

Le commissaire regagna son bureau les épaules lourdes comme celles d'Atlas, et il se laissa tomber dans son fauteuil tout en posant un regard amer sur ses calepins annotés qui s'empilaient sur la table de travail, fruit de remue-ménages aussi inefficaces qu'improductifs.

Guido se remémora le cauchemar récurrent de son adolescence lorsqu'il tentait de courir dans un océan de glue qui, irrémédiablement, collait à ses pieds. Il luttait contre cet ennemi visqueux qui l'empêchait de progresser. Le garçon se fatiguait, éreinté par des efforts inutiles, tant et si bien qu'il s'enfonçait toujours plus à fond, malgré des

enjambées fastidieuses, avant de rendre les armes et de se laisser choir, au sol, qu'une faille béante finit par engloutir au plus profond des limbes.

Le vice-questeur avait mené une enquête parallèle à la sienne, une enquête menée dans son dos, dont la trace menait à un homme qui vivait parmi des migrants en transit sur le territoire avant d'atteindre leur destination finale : *Youkè*, comme ils le répètent tous, *Youkè* pour United Kingdom, le Royaume-Uni. Un claquement de doigts avait suffi pour que disparaissent de son champ visuel Matteo, ainsi que le deuxième suspect qui arrivait à point nommé, ce prélat que Rizzoli avait réussi à imposer comme piste possible, avant que le vice-questeur ne l'ait subitement balayée du revers de main. Le commissaire ne savait plus quoi penser. Il avait négligé la piste d'un possible suspect étranger malgré les recommandations appuyées de son supérieur qu'il avait jugées, sur le coup, teintées de xénophobie. À ce moment précis, il s'en voulut.

Outre ces rebondissements dans une enquête qui commençait à sentir la merde, les mises en garde fermes et répétées de Walshofer pour conserver à l'affaire une certaine confidentialité l'intriguèrent, sans le rassurer pour autant.

— Seul votre premier adjoint, Farina,

doit être mis dans la boucle : inutile d'intégrer à vos prochaines investigations les seconds couteaux de votre équipe, avait-il précisé.

— Sans doute avez-vous vos raisons, dottore, souffla le commissaire dans un crachotement.

À cet instant, Rizzoli, le regard embué, estimait avoir enduré l'insupportable. Il avait avalé assez de couleuvres, il était perclus de doutes, et son patron le détournait de sa cible. Il était tout disposé à demander sur-le-champ son dessaisissement dans l'affaire en cours ou, pire, sa mutation loin de cette région qu'il appréciait tant. Finalement, il n'en fit rien. « Les coups de sang ne mènent à rien de bon », se convainquit-il au dernier moment.

Le smartphone continuait à vibrer. Rizzoli se résolut enfin à entamer la communication en actionnant la touche de son portable.

— *Hallo*, dit la voix, c'est vous, le commissaire ?

— C'est le vice-questeur qui vous a refilé mon numéro ?

— Il ne s'est pas présenté, moins on en dit et mieux on se porte.

— Rosso, c'est pas votre vrai nom. Vous êtes baptisé comme tout le monde, je suppose ?

— Je suis roux avec des taches de rousseur sur le visage. Un vrai roux, mon zizi en est tapissé, ricana le jeune homme. J'en ai d'ailleurs souffert dans ma jeunesse. Les quolibets sur les rouquins, les poils de carotte, les Judas qui discriminent et qui isolent, j'ai donné ! C'est pourquoi les autres m'appellent *Rotschopf*, le rouquin, ou Rosso en italien.

— Je ne suis pas psy, mais je crois deviner que vous justifiez le présent par un passé discriminant. Eh bien, pour être tout à fait franc avec vous, je m'en fous !

— Non, vous n'y êtes pas, monsieur le flic. Au contraire, aujourd'hui, ça me rend plus fort, je suis aussi fort et invincible qu'un Viking !

Le commissaire se mordit la lèvre. Il se demandait à présent à quelle espèce d'abruti il avait à faire.

— Mon patron m'a conduit à vous. J'avoue ne rien comprendre. Je suppose que vous allez m'en dire plus ?

— Oui, mais pas par téléphone.

— Je vous invite dans mon bureau, alors.

L'indic s'étrangla au bout du fil tout en se raclant la gorge :

— Vous n'y pensez pas ! Je suis un « No Border » censé travailler pour l'ONG qui

m'emploie. Officiellement, je n'ai pas d'accointance avec les flics.

— Alors, si vous préférez, on peut se voir au bar pizzeria *La Locanda*. Ça vous convient ? C'est dans le quartier de la gare, juste en face l'ex-hôtel où vous êtes censé travailler...

Le commissaire n'avait pas terminé sa phrase que l'indic se racla la gorge à nouveau :

— Vous n'y êtes pas. J'ai pas envie que l'on m'y voit en votre compagnie. La mafia albanaise, ces types à têtes de vautours, loge dans les hôtels du quartier, c'est elle qui organise le départ des migrants vers l'Angleterre en transitant par Calais, dans le nord de la France. Disons cet après-midi vers quinze heures devant le jardin pour enfants du Parco Petrarca, ça vous va ? Sur-tout, n'ayez pas l'air d'un flic. Jeans, baskets, ça ira. Agitez discrètement un journal, sportif de préférence, et je saurai qui vous êtes.

Rizzoli avait la tête en feu et le visage rosacé par un afflux de sang particulièrement puissant. « Jusqu'à aujourd'hui, c'était le bureau immigration qui s'occupait des migrants et, soudain, le vice-questeur me mêle à ce bordel sans nom dont je ne maîtrise ni

l'alpha, ni l'oméga. *Warum*, dans quel but ? », s'interrogea-t-il, perplexe.

Chapitre 23

— Ça sent l'entourloupe à plein nez, commenta Farina après avoir écouté l'exposé du commissaire. Manifestement, quelqu'un cherche à faire foirer notre enquête. J'en mettrais ma main à couper.

— Sans compter qu'on fait le boulot du bureau de l'Immigration que j'ai reçu ordre de ne pas contacter. *Sapperlott* a été clair dans ses consignes. C'est toi et moi et personne d'autre. Un vieux couple, Salvatore : on est devenu un vieux couple, voilà notre destin ! C'est à ne rien y comprendre.

— Remarque, c'est limite une marque de confiance de sa part.

— Toujours aussi positif. C'est pour ça, aussi, que je t'apprécie, répondit Rizzoli en lui balançant une bourrade amicale dans le dos. Moi, je suis au bord du *burn-out*. Je ne sais plus où je vais et je suis vidé, lessivé par tant de...

— Par tant de confiance bafouée. C'est ça, Guido ?

— Tu me retires les mots de la bouche.

Nos supérieurs font tout pour qu'on craque avec leur suffisance, leur manque de considération et leurs cachotteries à deux balles.

— Moi, je vois une raison pour qu'on poursuive notre enquête du côté de ce migrant. C'est que, peut-être, il est le meurtrier qu'on recherche. C'est la version de Walshofer, après tout : un crime crapuleux. Il aurait vidé le sac à main de la petite, mais la rapine a mal tourné et il l'a tuée, tout simplement. Peut-être, aussi, avait-il l'intention d'abuser d'elle ?

— Les éléments que m'a fournis le vice-questeur sont recevables, mais il faut rester rationnel autant que faire se peut et mon esprit s'y refuse. Comment rassembler toutes les pièces du puzzle en l'état des choses ?

— C'est nous, la criminelle. À nous de nous dépatouiller avec tout ça et de recomposer le jeu !

— Eh bien, mon tête-à-tête dans le parc avec Rosso, l'indic de Walshofer comme guest-star, m'en apprendra plus sur les tenants et les aboutissants de ce surprenant rebondissement. Tout du moins, je l'espère, car j'ai beaucoup de mal à le prendre au sérieux, ce Rosso. D'ailleurs, je ne vais pas tarder, enchaîna-t-il en consultant l'heure renseignée sur le fond d'écran de son smartphone.

J'ai horreur d'arriver en retard à un rendez-vous.

L'indic, les pieds croisés, était affalé sur un banc du verdoyant Parco Petrarca au cœur de la ville, lorsque le commissaire parvint à sa hauteur. Aucun doute n'était permis : Rosso était vraiment *rosso*, un roux flamboyant comme peuvent l'être le footballeur Wayne Rooney, le chanteur Ed Sheeran et les Vikings dans l'imaginaire collectif. Rosso portait les cheveux longs avec des nattes tressées à la jamaïcaine. Les taches de rousseur qui piquetaient son visage lui donnaient l'air d'un adolescent attardé.

L'indic ne daigna pas se lever. Après avoir étudié l'allure du policier, il lui tendit une main molle. Rizzoli ne s'embarrassa pourtant pas de préliminaires :

— Vous savez qui je suis, entreprit-il en s'asseyant à ses côtés. J'enquête sur la mort de Lisa Innerhofer et mon supérieur m'a dit que vous connaissiez le nom du coupable. C'est exact ?

— *Ach so*, monsieur. Je vous croise pour la première fois, laissez-moi le temps de vous apprivoiser. Il est vrai que vos collègues du bureau de l'Immigration me sont plus familiers. Se sont créés entre eux et moi des automatismes et un climat de confiance

propices aux échanges. Il signor Vincenzo Ballocco : vous devez le connaître, celui-là ?

— Mon temps est précieux, Rosso. Je peux vous appeler ainsi, n'est-ce pas ? Allons droit au but. Je vous l'ai déjà dit : j'enquête sur un meurtre, pas sur mes collègues de l'immigration.

L'indic, vexé, se leva du banc pour se donner de l'importance, dominant physiquement le commissaire resté assis. Il planta son regard dans celui du policier :

— Je sais, mais plus encore que mes camarades de l'ONG, je suis utile à tout le monde ici, surtout à vos collègues qui me demandent de faire le boulot à leur place. Je parle anglais. J'ai de bonnes notions d'arabe. Je canalise les migrants et j'évite qu'ils sautent sur la ville comme un nuage de criquets affamés. Je trie ceux qui doivent quitter le pays, en priorité les délinquants dont vos services veulent se débarrasser. Il serait inhumain, vous en conviendrez, de dresser des procédures d'infraction à des gens qui ont fui la guerre et les persécutions.

— Bref, vous brillez dans la lumière, Herr Rosso, ironisa Rizzoli, mais on vous a offert ce job en échange de quoi ? Un indic, ça ne travaille pas pour rien.

— Qualifiez-moi plutôt de « No Border »,

s'il vous plaît. Je suis un « No Border », mais un « No Border » particulier, un « No Border » qui a mal tourné. Vous comprenez ? Vos collègues flics m'ont chopé en possession de cent grammes de haschisch, mais je reste un « No Border » contre la loi, l'ordre, contre ce putain de pays de merde et contre toute idée de frontière. Ils m'ont recruté en échange de ma liberté, voilà ! J'évite ainsi la prison et l'infamie que mon milieu social n'aurait pas supportées. Ma famille est influente, ici. Elle est respectée, vous savez.

— Je vois, je vois et je vous crois, répondit le policier, impatient, mais rasseyez-vous donc. Mon patron m'a convaincu du bienfondé de la piste, celle qui mène à l'assassin de Lisa : un migrant avec dans sa besace un certain nombre d'éléments concordants. C'est bien vous qui les lui avez fournis ?

L'indic se rassit et, de ses doigts, il tapota la Une du journal sportif apporté par le policier.

— *La Gazzetta dello Sport*, 36°, journée du championnat. Ce soir, l'Inter affronte Chievo. Intéressant mais, perso, je préfère le vélo et j'aurais aimé suivre la course du Giro. Vous pourriez me le laisser, en partant ? À l'hôtel, on n'a rien à lire hormis les consignes de sécurité et quelques exemplaires du Coran.

— Vous voyez, Rosso. J'ai suivi vos instructions à la lettre : je suis arrivé avec un canard sportif. Alors, à vous de jouer franc-jeu, maintenant !

— Eh bien, pour répondre à votre question, non, dieu merci, je ne suis pas flic. Moi, je n'enquête pas. Disons que c'est un hasard si je connais l'assassin de la jeune fille. C'est précisément parce que je suis bien infiltré parmi les migrants et que j'ai les yeux et les oreilles en alerte.

— Et moi, le cerveau en ébullition.

— Vous voyez, monsieur, on parvient malgré tout à s'apprivoiser. Votre coupable, c'est Haik Elmahdi. Il ne sort de l'hôtel qu'à de rares exceptions, pour des rapines ou pour s'envoyer en l'air avec des putes occasionnelles. Ses goûts se portent sur les étudiantes et sur les vierges.

— D'accord, coupa Rizzoli, dubitatif. Le scénario est cousu de fil blanc.

— Si vous souhaitez plus gore, j'ai aussi ça en stock. Comme vous savez, y'a pas de femmes, dans ce refuge, alors, ce sont les gosses mineurs qui servent d'objets à leurs jeux sexuels. On les entend hurler, parfois. Surtout quand c'est la première fois. Certains sont soignés à San Maurizio quand ils ont l'anus déchiré par des viols collectifs trop brutaux, mais ils acceptent car, en échange,

ils bénéficient de la protection de leurs bourreaux jusqu'à leur destination finale, *Youké*, une protection toute relative bien entendu.

— C'est pas le rôle de votre ONG de faire régner un minimum d'ordre et de...? demanda, affligé, le commissaire qui ne parvenait pas à trouver ses mots.

— Trop facile de tout exiger de mon Organisation et, hélas, on ne peut pas être partout. Il est évident que vos collègues de la questura sont alertés de tous ces crimes, par moi, évidemment, mais ils ne souhaitent pas engager de procédures judiciaires. En Italie, faut des plombs avant que ne se tienne un procès. Ce n'est certainement pas à vous que je vais apprendre cela.

— Je comprends. La priorité n'est pas de sanctionner les violeurs, mais de les faire sortir au plus vite du territoire.

— Exact, monsieur, et vous voyez, désormais : nous sommes sur le même longueur d'onde. Du coup, il y a quelques jours, Haik Elmahdi s'est vanté d'avoir étranglé une mécréante sur les berges du fleuve après lui avoir vidé son sac à main. Il voulait abuser de la petite blonde, aussi mais, pour ça, c'est raté. C'est pourquoi j'ai alerté mes tauliers, ceux de votre espèce qui jouent avec mon avenir. Je pensais que l'info pouvait les

intéresser.

— C'est un Syrien ou un Irakien, ce Haik ? Un sans-papiers ? Y'a plus qu'à l'arrêter alors, et le mettre en examen. On se chargera de le faire parler et de vérifier ses allégations.

— C'est plus compliqué depuis que l'hôtel sert de refuge pour migrants. La police n'est pas la bienvenue. Vous et vos hommes ne pourront pas y pénétrer.

— L'établissement est donc devenu une zone de non droit entre viols de mineurs et recel de meurtriers ?

— C'est précisément ce à quoi je sers. Mes camarades de l'ONG sont là aussi pour faire l'interface entre les migrants et les gens de votre espèce. Les Arabes et les Africains subsahariens ne veulent aucun contact avec les autorités italiennes. Ils ont peur d'être fichés et d'être renvoyés dans leur pays d'origine, d'autant plus avec l'arrivée de ce fasciste comme ministre de l'Intérieur. Lui veut s'en débarrasser au plus vite et, comme c'est plus facile de leur laisser poursuivre le voyage que de les renvoyer chez eux, le choix est vite fait. Il y a très peu de demandes d'asile, vous savez. Leur seul but : rejoindre l'Angleterre quel qu'en soit le prix. Les Albanais sont les passeurs et les prix flambent. Ils les accompagnent jusqu'à

Calais où la mafia afghane prend le relai jusqu'à *Youkè*. Ils espèrent tous retrouver une famille, là-bas, travailler au black et se voir attribuer un visa. Ils n'ont pas compris, ces cons, qu'avec le Brexit, tout deviendra plus compliqué, leur intégration comme le reste. Mais, commissaire, vous semblez surpris. Vos collègues du bureau de l'Immigration ne vous ont pas mis au parfum ? Ils connaissent ça par cœur, pourtant.

Rizzoli n'avait pas lié d'amitié particulière avec des collègues de ce bureau et, forcément, aucune information n'avait filtré à ses oreilles, hormis les quelques éléments fournis par *Sapperlott*. Il commençait à le regretter. Le cloisonnement des services imposé par la hiérarchie lui semblait être une erreur monumentale qui pourrait bien devenir source de bavures policières autant que de mauvaises décisions de la part de la justice.

— On fait quoi, alors ? s'énerma le policier.

— Je vous montre deux portraits, commissaire. Celui-là, c'est l'Irakien, le prédicateur radical de la mosquée improvisée. Il se parade souvent en ville avec sa barbe et sa tenue de religieux. On ne peut pas le manquer. Il se fera coincer par vos collègues et pour lui, retour en Irak par avion spécial,

zurück nach Hause, ricana l'indic. L'autre portrait, tenez, poursuivit-il en faisant glisser un doigt sur l'écran de son portable, celui-ci, c'est l'assassin que vous recherchez, Haik Elmahdi. Regardez bien sa bouille. Je vous transfère le cliché sur votre smartphone ?

— Vous ne m'avez toujours pas dit s'il était Syrien ou Irakien ? Sur votre photo, il porte une tenue occidentale. C'est un djihadiste ?

— Suis-je obligé de répondre à toutes vos questions ? lâcha Rosso au commissaire éberlué par l'outrecuidance de son interlocuteur. Retenez son nom et son visage. C'est tout.

— Ensuite ? enchaîna-t-il, exaspéré de son impuissance.

— Comme vous êtes *persona non grata* à l'intérieur de l'hôtel, c'est à moi d'exfiltrer l'individu. Contrairement à l'imam qui se ballade en ville en toute impunité, Haik Elmahdi, comme je vous l'ai déjà précisé, sort très peu de sa tanière. Je dois donc trouver un prétexte. Il sort et vous le cueillez...

Le commissaire fulmina de tant d'humiliation. Le *modus operandi* de l'arrestation ne dépendait pas de lui, flic depuis plus de dix ans, mais d'un jeune indic « No Border »,

un gringalet à la fiabilité incertaine, un marginal qui profitait manifestement de la situation pour se pousser du col.

— Qui êtes-vous donc pour penser que je validerais votre scénario ?

— Vous n'avez pas le choix. Je sais que vous êtes fonctionnaire, et un fonctionnaire obéit à sa hiérarchie. Attendez que je vous fasse signe. On avisera.

Rosso s'extirpa du banc. Il s'étira bruyamment en cabrant indolemment l'échine.

— Alors, ce canard, vous me le refilez ?

Rizzoli desserra l'étreinte sur le journal. Rosso le gratifia du salut militaire, doigts serrés et paume visible à hauteur de la tempe. Puis, il s'éloigna, la *Gazzetta dello Sport* sous le bras.

Le policier regardait s'éloigner l'indig, mais l'amertume l'avait quitté. Il plaignit l'homme qui, malgré son jeune âge, devait avoir été témoin de scènes terribles dans ce refuge improvisé. Il s'adressa à lui en mode réaction retardé : « Je ne peux pas te donner tort, Rosso. La hiérarchie en effet oblige, j'obéis aux ordres. C'est mon job, murmura-t-il en désertant le parc. Pourtant, tu sais, bonhomme, je positive. Il m'arrive aussi de faire preuve d'initiative », lança-t-il

en rejoignant la questura à grandes enjambées.

Les souvenirs de son adolescence refirent surface, mais aucune glue, dorénavant, ne gêna sa progression. Le policier allait de l'avant.

Il se remémora les orages monstrueux qu'il appelait de ses vœux lorsqu'il séjournait dans la vallée alpine de Gerola Alta. Les éclairs qui illuminaient les soirs d'intempérie et le vacarme du tonnerre qui suivait dans la foulée, l'épais mur de pluie qui suintait sur le balcon verni aux odeurs d'épicéa avant de tremper son visage vers les éléments, les protestations de la mère qui le ramenait en zone de confort, le parfum végétal de la nature alpestre après l'orage...

C'est plutôt bon signe, se persuada le policier malgré lui.

Chapitre 24

14 mai

Le questeur De Stefani rentra de sa conférence de Berlin, mais il fut convoqué par la section anti-terroriste de la DIGOS à Vérone. Il dut quitter la questura à peine le portail franchi. Rizzoli et Farina, qui attendaient impatiemment un nouveau contact de l'indic, firent le lien entre cette convocation et l'affaire en cours, même s'ils n'en comprirent pas toute la finalité.

Le commissaire, en bon flic, avait rendu compte au vice-questeur des modalités de son entretien avec l'indic. Walshofer l'avait écouté attentivement, sans se formaliser pour autant de ses états d'âme, ni exprimer une émotion particulière aux exactions perpétrées dans le camp de transit que lui rapporta son subordonné. Il dottore l'avait même félicité pour la nouvelle tournure que prenait l'enquête comme si lui et son équipe étaient à l'origine de ces rebondissements qu'elle ne maîtrisait en rien.

À nouveau seul dans son bureau, Walshofer activa la visioconférence avec Rome à l'heure précise qui lui avait été commandée. Le responsable Milano de la DIGOS apparut sur le moniteur. Il salua son interlocuteur d'un air satisfait :

— Rien à dire, engagea-t-il, notre indic a bien travaillé et vous aussi. Le coup de pied dans la fourmilière porte ses fruits. Notre homme est aux abois. Il sait désormais que votre Rizzoli le recherche pour meurtre. À Rosso, il proclame son innocence, crie au complot mais, dans le même temps, il s'accuse de nombreux vols dont certains avec violence. Il s'angoisse et s'énerve avec beaucoup de fébrilité. Signe que l'opération d'exfiltration est imminente.

— Je ne vous demande pas pourquoi cet homme est si important pour vous, se risqua le vice-questeur, et s'il se trouve à être le vrai meurtrier, celui qu'on recherche.

— Désolé, vous en saurez plus quand la mission sera terminée. Je suis conscient qu'il est toujours désagréable d'être écarté du cercle de ceux qui savent, mais vous n'êtes pas un habitué de nos services. Si nos agents sont présents dans beaucoup de commissariats, ce n'est pas le cas dans votre ville, sans doute trop petite, à moins bien entendu

que ce soit lié à votre statut spécial d'autonomie, mais vous avez bien compris que nous luttons contre le terrorisme, islamique, notamment.

— L'arrestation, c'est pour quand ?

— Malheureusement, Haik Elmahdi, ce fils de pute, égorgeur à la solde de Daesh, ne veut pas coopérer. Ça n'a pas été possible de le retourner pour qu'il bosse pour nous. Ce doit être un pur, un idéaliste, le terroriste prêt à faire sauter sa ceinture explosive en plein marché de Noël ou dans un aéroport bondé de touristes.

— Et ?

— Eh bien, désormais, votre mission est terminée. Il n'est plus question d'arrestation. Nous reprenons la main, faites preuve de patience. Je vous contacterai dès que possible.

Chapitre 25

15 mai

Un attroupement de badauds incroyables s'attarda dans les rues adjacentes du quartier de la gare, mais à bonne distance de l'ex-hôtel dont les parages étaient interdits d'accès par les barrières de police, tout comme la Via Alto Adige obstruée par les véhicules de la Stadpolizei.

Les passants tentaient de comprendre ce qui s'était passé pendant la nuit à une heure où le quartier était désert. Certains savaient, car ils avaient eu l'information par les médias présents sur place, d'autres se renseignaient auprès de ceux qui savaient. Les gens se bouscullaient en parlant d'attentat déjoué, tout en pointant du doigt les dangereux terroristes qu'étaient ces migrants hébergés à l'hôtel.

Les policiers, encadrés par les volontaires de l'ONG, faisaient des allers-retours incessants entre le portique de l'établissement

et leurs fourgons bleus Daily Iveco, suivis par des migrants menottés dont la déposition était consignée sur des procès-verbaux. Rosso servait d'interprète, ce qui épaula grandement le commissaire, plus à l'aise en allemand que dans la langue de Shakespeare, qu'il n'eut guère l'occasion de pratiquer depuis ses années de lycée.

Deux enquêtes distinctes s'échafaudaient en présence des médias qui privilégiaient le « direct ». Si les policiers du bureau de l'Immigration cherchaient à comprendre comment le terroriste Haik Elmahdi était devenu un recruteur de Daesh, Rizzoli et son équipe, en revanche, cherchaient à déterminer l'implication de l'homme dans le meurtre de Lisa.

Assis dans le fourgon à l'habitacle exigü, Rizzoli, Farina et les migrants qui se succédèrent sur le tabouret de métal télescopique échangeaient avec lassitude et résignation, car aucun témoignage cohérent ne venait corroborer le faisceau d'indices fourni, tant par l'indic que par le vice-questeur.

— On n'arrivera à rien avec ces pauvres bougres, aucun doute là-dessus. On se fait instrumentaliser depuis le départ, lança le commissaire.

— Guido, tu n'y es pas. Assurément, on

nous l'a mis bien profond, un enculage à sec, on s'est fait couillonner comme jamais ! rectifia Farina au bord de l'implosion, l'index pointé vers Rosso.

— Allez, on arrête les frais, on remballe tout et retour à la maison, on a d'autres chats à fouetter. Refilons la merde à l'Immigration. Herr Rosso, je suppose que je dois vous remercier pour nous avoir pris pour des cons et pour avoir pollué notre enquête mais, *ve ne frega niente*, vous n'en avez rien à foutre de notre enquête, je suppose ?

L'indic haussa les épaules et prit un air navré.

— Je fais ce que l'on me demande de faire, monsieur. Je suis pieds et poings liés, je vous ai expliqué ma situation. Il m'aurait fallu plus de temps pour vous connaître, et vous, plus de temps pour accepter. Vos collègues semblent avoir moins de scrupules.

Rizzoli s'apprêtait à pousser la porte de son bureau à la questura lorsque Walshofer lui fit signe de le suivre. Le commissaire lui emboîta le pas dans l'escalier qui descendait au premier étage. La porte claqua sèchement derrière les deux hommes comme pour verrouiller un entretien à huis clos.

— Commissaire, je vous dois des expli-

cations. Asseyons-nous, proposait-il.

Rizzoli ne put réprimer un geste d'impatience avant de s'installer à la place désignée.

— Vous me les avez déjà fournies, vos explications, ironisa le policier.

— Non, je vous parle du terroriste.

— Dottore, j'ignore les consignes données par votre hiérarchie mais, ce dont je suis sûr, c'est d'avoir été manipulé *alla grande*, et vous m'avez fait perdre mon temps. Ça me reste en travers de la gorge et ça restera gravé dans ma mémoire, mais, autant le dire, je n'avais jamais pris la piste de ce terroriste au sérieux et Farina non plus, d'ailleurs. Un suspect sorti du chapeau d'on ne sait où, c'était vraiment pas crédible.

— Je vous approuve, mais croyez bien que je n'y suis pour rien. On est passé tout à coup dans une autre dimension. Le commandant de la DIGOS a finalement rappelé pour m'informer que l'opération avait été une réussite.

— Nul besoin de son appel pour connaître le déroulé de l'affaire. Tout a été étalé dans les journaux et les chaînes d'info en font encore leurs choux gras ! Les gens de la DIGOS se sont servis de nous pour déstabiliser ce Haik Elmahdi, un pseudo islamique, de son vrai nom de baptême Luigi Ciccone,

un pur produit de Naples converti à la religion musulmane. Encore un primo délinquant qui a mal digéré le Coran après avoir consommé la Bible jusqu'à indigestion...

— Oui, cette petite frappe : ancien détenu récidiviste, non lié à la mafia, n'a pas digéré son éducation chrétienne, ni les spaghettis aux fruits de mer de sa *mamma* et les pizzas Margherita partagées entre potes, conjectura Walshofer.

— Quoiqu'il en soit, le djihadiste, finalement, est sorti de son trou pendant la nuit avant d'être abattu par les services secrets d'une balle dans la tête alors qu'il fuyait par les toits de l'hôtel. Une fourgonnette banalisée attendait tranquillement qu'on chargeât le cadavre qui fut recouvert d'une bâche plastique. Ensuite, il a été transporté vers un lieu que même les médias ignorent. L'opération a été bien montée. Elle n'a pas duré quinze minutes. Tout s'est déroulé discrètement. Aucun son, aucune image, et on n'a que le bulletin officiel des autorités, finit par ricaner Rizzoli.

— Excellente synthèse : évidemment, le commandant Milano de la DIGOS n'a pas été bavard, je vous aurais même mis dans la confidence. J'ai tout de même apprécié qu'il m'ait contacté, ce Milano. Après tout, il n'était pas obligé de le faire. Le Ciccone

était très dangereux. Il était parti combattre en Syrie avant de revenir en Italie après la défaite de Daesh. C'est un signalement de la CIA ²¹ aux autorités italiennes qui a tout précipité. Les services américains ont noté qu'il avait disparu des radars dans le camp kurde où il était retenu prisonnier.

— N'empêche que les services spéciaux se sont servis de nous pour abattre un homme. Terroriste ou non, personnellement, je trouve cela proprement dégueulasse.

Le langage familier était sorti sans filtre de la bouche du policier.

— Moi aussi, j'en ai avalé des couleuvres. Je sais, c'est désolant, faut être blindé, lui répondit Walshofer, mais croyez-moi, on s'en remet toujours. Ou bien, on quitte le service.

Rizzoli ne masqua pas son amertume.

— Quoiqu'il en soit, l'exécution sommaire de cet homme, car c'est bien de cela dont il s'agit, ne m'apparaît pas comme une solution pertinente. Tout ça pour ça : un attentat ciblé et une balle dans la tête.

— Probablement que l'intérêt de la nation a prévalu sur tout le reste. C'était la meilleure solution, ou bien la moins pire.

— Moi, je suis d'un avis contraire. Ciccone, alias Haik Elmahdi, aurait été plus

utile vivant que mort. Daesh et ses sbires recruteront un nouvel ayatollah, voilà tout. C'est sans fin, cette escalade vers le néant, se désola Rizzoli.

— Ma conscience me commande d'adhérer au politiquement correct. Nous avons échappé à un futur attentat et probablement à de potentielles attaques terroristes dont ce Ciccone aurait pu être l'instigateur, croyez-moi, commissaire. Et puis, vous savez, ce qui importe pour les autorités, c'est que tout se passe bien avec les migrants afin qu'ils puissent quitter les lieux au plus vite et poursuivre leur périple vers l'Angleterre. Or, ce Ciccone les incitait à rester sur notre territoire pour faire du prosélytisme parmi nos concitoyens, le reste...

— C'est notre ministre de la Droite extrême qui va se glorifier de cette opération foireuse auprès du bon peuple ignorant qui l'applaudit déjà des deux mains. Qui sait s'il revêtira, cette fois, l'uniforme de la DIGOS après avoir sali celui des carabiniers, des flics que nous sommes et celui des pompiers ! À propos de conscience, dottore, cette désastreuse impasse nous a fait perdre deux jours. Promettez-moi à l'avenir de ne plus entraver mon enquête.

— Vous avez carte blanche, répondit Walshofer en reculant sa chaise. Allez, allez,

au travail !

Chapitre 26

16 mai

Le prélat avait rappelé le commissaire Rizzoli qui ne tenait plus en place. D'ici peu, il prendrait le chemin de la cathédrale de la Piazza Walther. Il irait à pied à la rencontre de don Moser mais, cette fois, il n'irait pas à Canossa recevoir sans broncher les balivernes du padre, se faire duper et se laisser endormir par de belles paroles. « On verra comment tournera cet entretien, mais il faudra bien qu'il avoue son forfait », se motiva-t-il.

Il s'en était entretenu avec Farina qui lui avait demandé, non sans une certaine ironie, s'il avait l'intention de se munir d'une paire de menottes au cas où.

« Je me vois mal arrêter un prélat dans une église et encore moins lui passer les menottes devant des fidèles médusés, lui répondit le commissaire. En revanche, j'ai bien l'intention de le bousculer, le bonhomme ! », assura-t-il d'un air grave.

Vers midi, le commissaire dévala quatre à quatre les marches de la questura. Midi est une heure où, d'ordinaire, l'estomac gargouille. L'organisme est plus prompt à réclamer des nutriments pour couvrir ses besoins physiologiques qu'il ne l'est à une joute oratoire à l'issue incertaine. Rizzoli avait l'estomac noué. Il n'avait pas déjeuné. Il s'engouffra dans la circulation piétonne à la recherche d'une table disponible en terrasse. Il souhaitait s'accorder un peu de temps pour peaufiner autour d'un caffè stretto les éléments de langage à adopter. La traversée de la Piazza Walther baignée de lumière lui fit plisser les yeux. La chaleur, en ce mois de mai, ne lui convenait pas. C'était une chaleur plus proche d'un mois d'été, moite et implacable, que de la douceur printanière qui le rendait d'habitude si bucolique.

Les terrasses des cafés étaient déjà toutes occupées. Il grommela que ce n'était décidément pas son jour, mais il décida malgré tout de s'accorder la pause envisagée en s'appuyant sur le rebord de la fontaine monumentale qui se dressait en amont de la place. En apercevant la cathédrale à l'un des angles à sa droite, les doutes le tenaillèrent. Il savait que le temps lui avait manqué pour travailler

son texte. La parenthèse « Ciccone », même refermée, le perturbait encore, et il se sentit insuffisamment préparé pour affronter le prélat. Être pris au dépourvu restait sa hantise. Pour lui, tout devait être organisé, planifié, sans surprises. S'il s'était écouté, il aurait volontiers rebroussé chemin. « Après tout, la questura est l'endroit idéal pour interroger les suspects et mon confortable bureau me convient parfaitement. Pourquoi donc se compliquer la vie à faire le boulot en terrain inconnu ? Une église de surcroît ! », marmonna-t-il.

Rizzoli leva les yeux au ciel et contempla le clocher avec sa flèche ajourée en grès qui se dressait à près de soixante-cinq mètres du sol. Amer, il se dit que cette information, qu'il avait glanée dans un guide touristique, ne l'aiderait en rien dans sa tâche. Il se demanda même s'il allait réellement pousser la porte de l'édifice. Il savait que plusieurs portes accèdent au lieu saint. Il avait le choix entre l'une des portes latérales, plus discrètes, ou bien le lourd portail gardé par le Rom qui y faisait la manche depuis le retour en ville des touristes étrangers.

C'est au moment précis où le carillon de la cathédrale commença à égrener les douze coups de midi que le commissaire se

motiva. Il était temps d'aller affronter le curé dans l'arène !

Rizzoli se leva d'un bond, délaissant le rebord de la fontaine, aussitôt pris d'assaut par un jeune couple qui lorgnait sa place depuis un bon bout de temps. Il se dirigea vers le portail principal. Il écarta avec agacement la sébile que le *zingaro*²² lui agitait sous le nez, sans refuser cependant l'aide qui lui avait permis de passer facilement entre les deux imposants portails de l'édifice. La nef de la cathédrale était assez sombre et ses murs épais lui conservaient une fraîcheur qu'il apprécia. Il trempa un doigt hésitant dans le bénitier. Puis, il esquissa un furtif signe de la croix en souvenir de sa mère très pieuse qui avait tenté en vain de lui communiquer sa foi. La cathédrale était presque déserte et Rizzoli n'eut aucun mal à repérer don Moser qui avait pris une pose méditative. « Sans doute était-il en train de prier, se repentant de ses péchés ? », se demanda le policier. Le prélat s'était assis un peu à l'écart, sur le côté latéral de la nef, près d'un mur aux fresques partiellement défraîchies. Rizzoli s'approcha de l'homme en dépassant plusieurs rangées de prie-Dieu. Il marcha d'un bon pas sans tenter d'en cacher le bruissement. À son approche, don Moser se retourna et se leva pour l'accueillir :

— Soyez le bienvenu dans la maison du Seigneur, commissaire, lui lança-t-il dans un chuchotement qui lui rappelait les rares confesses auxquelles il s'était soumis de bonne grâce pendant son enfance.

Rizzoli fit la moue. Le prélat ne devait pas s'apitoyer sur lui-même et sa confrontation ne devait pas tourner à son avantage, car tel était le fil rouge à suivre sans inflexion possible. « C'est lui qui avouera, et c'est moi qui aurai à décider des suites à donner à sa confession. Pour un meurtre, trois Pater et trois Ave ne suffiront pas à obtenir l'absolution », se convainquit-il.

Le prélat avait troqué sa tenue civile pour un habit ecclésiastique très sobre. « Peut-être est-ce un signe ? », se persuada le commissaire.

Les deux hommes s'assirent côte à côte sur le même banc dans une ambiance d'encens d'église orthodoxe.

— Je ne suis pas trop en retard j'espère, padre ? lui demanda Rizzoli qui regrettait déjà ce premier assaut d'amabilité.

— Je me recueillais en vous attendant, voyez-vous, répondit le prélat. La fumée d'encens symbolise la prière qui monte vers Dieu. J'étais certain que vous ne vous déroberiez pas, cette fois, poursuivit-il, le sourire obséquieux.

Rizzoli fut contrarié par cette entrée en matière. Don Moser tentait de retourner la situation à son profit et cela le dérangeait. Son regard, qui se voulut un instant bienveillant, se ferma soudain au point que le prélat s'en aperçût.

— Ne vous offusquez pas. Je sais que vous faites au mieux. J'ai entendu parler de cette opération anti-migrants en ville menée par vos services. Qu'en concluez-vous ? Vous y voyez un rapport avec le décès de Lisa ?

— Laissez ces pauvres bougres qui ne sont pas plus aidés par leur Dieu que nous-mêmes par le nôtre... Si vous m'avez convié dans cette église, c'est pour vous confier, il me semble. Avec tous ces parfums capiteux qui nous montent aux narines, vous êtes en odeur de sainteté, et je suis tout disposé à écouter votre confession.

— Cette cathédrale est une merveille, un véritable joyau qui mélange harmonieusement l'art roman et gothique, ne trouvez-vous pas ? Elle résume en elle-même la singularité de notre région : la rencontre de deux cultures, l'une originaire du nord, l'autre du sud. Observez bien la chaire. Elle est de style gothique, voyez-vous. Elle fut sculptée par l'artiste allemand Hans Lutz von Schussenried tandis que l'autel devant nous

est de style baroque. Il a été conçu par deux artistes italiens de Vérone dont j'ai oublié les noms. Région remarquable que la nôtre, voyez-vous ?

— Une région attachante, en effet, pour qui en accepte la diversité.

— Pour moi, le sud fut un vrai désastre.

— Le profond sud, alors, le continent africain, car vous parlez bien de vos initiatives prétendument humanitaires, non ?

— L'Afrique, voyez-vous, j'y consacre toute mon énergie et ma générosité. Je mets en pratique là-bas le concept qui m'anime depuis toujours : l'amour du prochain, chuchota le prélat à l'oreille du policier.

— Visiblement, vous n'avez pas bénéficié d'un retour sur investissement.

— En effet, calomnies, mensonges et plusieurs mois d'enfermement dans la pire des prisons qui soit. Voilà ce que le profond sud, comme vous dites, m'a coûté !

— Vous ne vous sentez pas responsable des événements qui, précisément, vous ont conduit en prison ? Pas même une larme de culpabilité, voire des remords ou des regrets ?

— Responsable d'avoir fait confiance, ça, oui, voyez-vous. Je serai un éternel pénitent.

— Pourtant, vos déboires en Afrique ne vous ont pas servi de leçon. Vous réitérez vos petites affaires en Éthiopie, cette fois. Je me trompe ?

Le prélat ne sembla pas surpris par la charge du commissaire, murmurée à voix plus basse pour ne pas importuner la dame âgée qui venait d'entrer en prière, non loin, à quelques rangées devant eux.

— L'Afrique, c'est ma raison de vivre. Je n'y renoncerai jamais, chuchota le prélat. Tout ce que j'y fais est légal, et mon engagement a été validé par les autorités vaticanes. Je compte ouvrir là-bas une école pour lutter contre l'analphabétisme.

— Au profit de gosses en détresse comme au bon vieux temps. C'est bien ce que je disais, lui rétorqua le policier, la paume de main ouverte devant la bouche.

— Je fais ce que je sais faire et ce que j'ai toujours su faire, voyez-vous ?

— Avec l'argent de généreux bienfaiteurs, dont celui des Innerhofer.

— J'organise en effet une collecte sur Internet. La générosité est devenue une industrie, voyez-vous. Il faut vivre avec son temps, mais je constate que vous avez consulté plusieurs de mes blogs.

Rizzoli rongea son frein. Il finit par s'agacer du flot de *Voyez-vous* dont

l'affublait. Les messes basses n'avaient pas non plus ses préférences, et il comprenait mal où allait le mener cet entretien. Il poursuivit en haussant le ton :

— Vous m'avez convié dans cette église à la demande pressante de Frau Innerhofer ?

— Non, commissaire, pas cette fois. Je voulais que la solennité des lieux vous incite à admettre ma vérité, voyez-vous.

— À admettre que vous avez tué la petite Lisa ?

— Non, à admettre que je ne suis ni un pédophile, ni un proxénète.

— Je vous l'accorde volontiers. Je ne vous ai pas imaginé un instant sous ces deux postures mais, pour le reste...

— Pour le reste ?

— Oui, pour le reste : la gamine, Matteo, les trois colonnes et votre photo en page intérieure dans un journal, la vente de votre Vespa, la rencontre avec Lisa au niveau de la chapelle où vous êtes allé prier... C'est là-dessus que j'aimerais vous entendre.

— Je ne suis pas un délinquant. J'ai besoin de faire le bien autour de moi. Faites-moi la grâce de me croire !

— Jusqu'à un certain dimanche de mai où vous avez compris que vos activités altruistes allaient connaître un sacré coup

d'arrêt. Je continue ?

— Tout aurait pu basculer, en effet.

— Et ?

— Voyez-vous, il faut se soumettre à la justice divine.

— Je préfère la justice des hommes, c'est elle qui me nourrit.

— Je livre mon âme à Dieu.

— Vous la livrez à Dieu ou bien au diable ? En commettant un meurtre, péché capital au plus haut niveau de la hiérarchie dans vos livres religieux comme dans mes tables de loi, vous avez clairement choisi.

— Ne m'accablez pas !

— Dois-je prendre ça pour un aveu ?

— Je suis déjà condamné, voyez-vous, le Seigneur m'a condamné.

— Parce que vous avez condamné Lisa au repos éternel, parce que vous avez condamné ses parents à une douleur indicible et que vous avez plongé Matteo dans une période d'infini chagrin ?

— C'est terrible, tout ça. Ça n'aurait jamais dû arriver.

— Le sac à main de la fille : qu'en avez-vous fait ? Vous vous en êtes débarrassé dans le fleuve ?

Le prélat se rebiffa en moulinant les bras dans le vide.

— Non, commissaire, pour nous,

chrétiens, l'eau a un sens révélé qu'il ne faut pas profaner. La Bible nous enseigne que « Le souffle du divin se déplaçait à la surface de l'eau ».

— Pas que, et cessez vos métaphores, de grâce. Les textes sacrés, je les ai lus, figurez-vous. Vous savez parfaitement que, chez les catholiques, l'eau est aussi le symbole du déluge, de la fin du monde et de l'Arche de Noé, l'incarnation de l'Église qui offre le salut à l'humanité. L'immersion dans l'Adige du sac à main de Lisa, ne serait-ce pas plutôt l'incarnation de la victime sacrifiée qui accompagne le Christ dans les ténèbres ?

Le prélat sembla décontenancé et ses lèvres se mirent à chevroter. L'échange était tendu. Rizzoli avait marqué un point. Il voulut en tirer profit et, sans attendre la réponse du prélat, il assainit une autre vérité, la sienne, sous forme de question :

— Le matin du meurtre, vous avez offert une orange à la petite, n'est-ce pas ?

— Une orange ? C'est une denrée rare, par ici...

— Mais encore ?

— Voyez-vous, je viens d'une famille misérable. Mon père me racontait qu'à la Saint-Nicolas fêtée dans nos villages de montagne, sa grand-mère lui offrait deux oranges :

deux à lui et deux à son grand-frère Luigi ; un véritable luxe, pour l'époque. Comme le fruit était rare et surtout très cher, voyez-vous, les deux enfants devaient en rétrocéder une à leur grand-mère afin qu'elle puisse préparer la salade de fruits pour le soir de Noël.

— Cessez votre petit jeu, padre. Je me moque bien de vos rituels familiaux. Ça ne m'intéresse pas. Précisez-moi plutôt votre version des faits sur la dure réalité d'aujourd'hui, sur les deux enfants détruits pour satisfaire votre cupidité, et dans mon bureau, évidemment. Vous avez bien su le trouver l'autre jour, mon bureau. Alors, allez jusqu'au bout de votre démarche, je vous en prie, venez libérer votre conscience !

Pour réponse, don Moser grimaça. Il s'agenouilla sur le prie-Dieu, croisa les doigts et courba l'échine.

— Commissaire, voulez-vous vous joindre à moi pour une prière au Seigneur Tout-Puissant ? proposa-t-il en fixant le crucifix accroché à l'une des colonnes de l'église.

— Ma prière, elle est quotidienne, c'est le travail que je fais pour traquer les délinquants et rendre justice aux victimes.

— Que Dieu vous accompagne dans votre mission, alors !

Rizzoli observa le prélat balbutier sa prière. Ses lèvres entrouvertes s'agitaient, mais aucun son n'en sortait. Le policier regretta soudain son ignorance de la langue des signes qui l'empêchait de lire sur les lèvres. Il se persuada cependant que le prêtre sollicitait le conseil du Divin et que son Dieu lui préciserait la conduite à tenir. Voulant s'en faire un allié le temps de la prière, le policier lui souffla un argument qui devrait l'emporter sur sa conviction :

— Padre, précisez à votre Dieu que vous n'avez pas d'alibi vérifiable le matin du meurtre.

— J'étais précisément en communion avec le Divin. Je priais seul dans la petite chapelle de Santa Agatha comme je le fais à présent, en votre compagnie.

— La prière ne dura qu'un temps et, ensuite, votre Dieu vous a laissé tomber. Il vous a transformé en loup-garou alors que vous regagniez les rives du fleuve.

— Je n'ai pas la liberté d'en dévoiler plus.

Le prélat courba de nouveau la tête, les mains jointes. Il s'était enfermé dans sa bulle. Le commissaire attendit un moment. Puis, il s'impatienta et se tortilla sur le banc qui grinçait. Le policier finit par se lever bruyamment afin de signifier son départ. Les

senteurs d'encens et de bois verni plein le nez, il s'éloigna pour regagner la lumière par la porte latérale, laissant don Moser avec ses souvenirs et, sans doute, avec ses remords. « La souffrance est de son côté, se dit-il. Elle est immense, tout comme celle des victimes et, tôt ou tard, elle s'exprimera. Le prélat viendra bientôt faire sa déposition à la questura », se persuada-t-il encore.

Chapitre 27

18 mai

Rizzoli quitta son bureau. Il venait d'y entendre l'ecclésiastique pour une première audition officielle avec Gasser comme coé-quipier, lorsque celui-ci accourut derrière lui.

— Commissaire, commissaire, attendez !

Rizzoli, qui arpentait le couloir, se figea et regarda dans sa direction avec lassitude.

— Oui, Gasser ? soupira-t-il.

— Je vous offre un café.

— Eh bien, ce serait bien la première fois. Gare à ne pas copiner avec les chefs. Vos principes rigides à la con pourraient s'en trouver malmenés. Justement, je me dirigeais vers les machines à café.

— Non, pas là, on le prend au bar, c'est plus sympa.

Le commissaire semblait tout aussi tendu que ne l'était son subordonné. La tension

venait plus de l'audition que tous les deux venaient de mener, que des relations personnelles qui s'étaient améliorées au fur et à mesure de l'avancée du stage. Le commissaire finit par faire la part des choses, et il sourit enfin :

— C'est vous qui offrez. J'ai bien capté ? Ça tombe bien, j'ai pas une tune en poche. Alors, d'accord, mais on le prend chez *Ully*, le petit noir, Via Wolkenstein.

Pendant le trajet qui mena les deux hommes aux confins du quartier piétonnier, aucun son ne sortit de la bouche de l'inspecteur. Le commissaire, en revanche, activa ses labiales. Il ne commenta pas l'audition qui, pourtant, occupait tout son esprit, il préféra entamer un monologue sans intérêt, enchaînant des banalités affligeantes sur la nature environnante. La canicule des jours précédents s'était atténuée, et un petit vent frais s'était levé. Le commissaire, qui craignait la chaleur, renaissait. C'était probablement la raison qui le rendait si loquace.

À leur arrivée au bar, Gasser s'assit à une table de la terrasse, mais il fut aussitôt relevé par son supérieur.

— Depuis le temps que vous me connaissez, Gasser, près de deux mois, désormais, vous savez bien que j'ai horreur d'avoir

le dos tourné à la rue. Habitude de flic, je déteste les imprévus et je dois contrôler les alentours. Par conséquent, je m'assois toujours face à la rue.

Gasser s'excusa, alors que les deux hommes permutèrent leurs places.

— Que pensez-vous de ce premier interrogatoire ? attaquait le commissaire, le premier dans le cadre d'une garde à vue, je veux dire ?

— Il est coriace, le padre Moser.

— Mais encore ?

— On n'a rien contre lui, carrément rien. Que des indices qui vaudront clopinettes devant le tribunal. Il le sait bien et il ne lâchera rien.

Le commissaire plissa le front avant d'expirer profondément. Il planta ensuite son regard dans celui de son subordonné :

— On a mal joué, alors ? Qu'en concluez-vous ? Comment aurais-je dû agir, et à quel moment ça a merdé ?

— La confrontation est indécise, rien n'est encore joué.

— Vous ne répondez pas à mes questions. Je vous ai connu plus inspiré, à d'autres moments.

— C'est que, en fait, je souhaite m'expliquer.

— Sur la garde à vue ?

— Pas du tout !

Le commissaire, perplexe, fronça les sourcils. La fin mai était la période de l'année où il devait rendre le fastidieux travail de notation. Gasser le savait, mais en était-il devenu obsédé pour autant ? De sa main, Rizzoli, mystérieux, se frotta le menton à trois reprises tout en articulant exagérément sa question :

— Stagiaire Gasser, que craignez-vous ? Que je vous saque ?

— Je pense en effet que vous ne me connaissez pas bien, et... Vous semblez ne pas vous intéresser à mon travail. C'est pourquoi je...

Rizzoli se campa sur sa chaise, les deux mains en avant.

— Je vais vous faire un aveu, Gasser. Je ne sais pas exactement ce que vous pensez, mais sans m'étendre sur l'opinion que je me fais des uns et des autres, sachez que je vous apprécie. Ça n'a pas été facile au début, je l'admets mais, à présent...

Rizzoli s'interrompit le temps que la serveuse dépose les deux cappuccinos sur la table ovale, accompagnés d'un petit chocolat amer, de deux verres d'eau et d'élégantes serviettes en papier aux armoiries de la maison.

— Vous savez maintenant pourquoi j'ai

ma table chez *Uly*, s'amusa-t-il en lançant un clin d'œil complice à la serveuse.

L'inspecteur se dérida, soulagé :

— La serveuse ? Excellent choix !

Le commissaire ne releva pas. Il avait déjà embrailé sur un ton professionnel :

— J'apprécie votre implication chez nous. La complicité qui s'est établie avec Farina, aussi... Vous ne vous êtes donc pas demandé pourquoi j'ai tenu à vous avoir à mes côtés lors de l'audition de don Moser ? N'est-ce pas le signe que je m'intéresse à vous ?

Ce fut au tour de l'inspecteur de froncer les sourcils en quête de réponses.

— J'ai sollicité votre concours, parce que je ne me suis jamais senti à l'aise en face de l'homme d'Église. Inutile de me demander pourquoi, je ne saurais l'expliquer moi-même. Des réminiscences de mon enfance, sans doute : un mélange de respect et de désamour envers la religion, de la méfiance, probablement et de l'incompréhension face au sacré, aussi.

— J'ignore en quoi ma présence à l'audition a bien pu vous aider. Je n'ai fait que retranscrire l'interrogatoire sur la bécane.

— Je vous sais authentiquement croyant, sincèrement attaché à la religion.

Avec tous les faux-culs qui vont à la messe par habitude, c'est pas si courant. Vous avoir à mes côtés pendant l'audience m'a apaisé, tout simplement. Sans doute votre présence a permis de décriper les échanges. Je n'ai pas commis d'impair ni élevé le ton envers le mis en cause. C'est déjà beaucoup et je vous en remercie.

Le visage du vice-inspecteur rosit. Un mixte de spontanéité et de candeur qu'un bon flic ne devait jamais laisser transparaître dans l'exercice de ses fonctions.

— Ne faites pas cette tête, Gasser. On dirait un premier communiant qui confesse ses premiers tripotages au curé de sa paroisse !

— Je ne suis pas forcément comme je me dévoile aux autres, vous savez. J'ai des failles dans ma carapace, je le sais.

— Qui n'en a pas ?

Le vice-inspecteur semblait rassuré.

— Je suis trop rigide, je le sais. Je dois en agacer plus d'un, à commencer par Luciani. Je le vois bien.

— Luciani ? Un gros lourdaud avec les femmes, mais avant tout, un bon flic. Lâchez-vous et vous ferez chez nous l'unanimité. Je vous le dis !

L'inspecteur rosit de nouveau avant de s'épancher auprès de Rizzoli dans de longues

tirades introspectives. Au fil des minutes s'égrena le check-up complet de sa personnalité. Tout y passa : son manque de charisme, l'éducation étriquée qui l'avait façonné, ses rapports avec la religion et avec les femmes, aussi, qu'il avoua délaisser au profit des hommes.

Rizzoli accueillit sa confession avec confusion. Il ne s'attendait pas à tant de déballage.

— Ça doit vous surprendre, mais j'en ai marre de me cacher, de ne pas me montrer tel que je suis réellement. Hormis ma famille, vous êtes le seul flic à qui j'ai fait mon *coming-out*.

— Je suis touché par votre franchise et votre confiance, bredouilla le commissaire, même si j'ai du mal avec le terme *coming-out*. Est-ce qu'on demande à un hétérosexuel d'avouer qu'il l'est, non ? Alors, pourquoi devrait-on le demander à un homo ? Toutefois, dans la profession, y'a une minorité d'indécrottables racistes, sexistes et homophobes. Inutile de nier l'immaturité de certains d'entre nous sur le terrain sociétal. Cela me navre, mais c'est ainsi. Alors, un conseil : ne vous dévoilez pas sur ce plan. Je ne souhaiterais pas que cela vous porte ombre. Je regrette de devoir vous le dire, évidemment, mais notre *Bel Paese* a encore un

long chemin à parcourir avant d'accepter les différences.

— Merci pour votre compréhension et aussi pour la largesse d'esprit dont vous faites preuve. À mon tour d'y être sensible.

Rizzoli préféra clore le sujet et, d'une voix plus assurée, il enchaîna :

— Pour le reste, je pense que vous êtes trop sévère envers vous-même ! Farina m'a brossé de vous un tableau plus flatteur.

L'homme mis en confiance déballa toute une liste d'objectifs à atteindre sous forme de bonnes résolutions, telles celles qu'on prend sans trop y croire une fois l'an, le 31 décembre.

— Attention aux vœux pieux, s'amusa Rizzoli.

Gasser goûta à la plaisanterie. Il enfouit le haut de son visage dans ses mains sans pouvoir dissimuler le sourire franc qui distendit les commissures de ses lèvres.

— Allez, collègue, il est temps de rejoindre nos bureaux, abrégé le commissaire qui s'ingénia à masquer son émotion. Réellement, c'est une belle preuve de confiance que vous m'avez donné-là ! conclut-il en lui assénant une tape amicale dans le dos.

Chapitre 28

24 mai

Une semaine plus tard, Rizzoli se mit au balcon pour y respirer le souffle de vie qui montait de la rue. Du haut des trois étages de son immeuble, il pouvait observer l'effervescence de la ville. Sur le trottoir, des gnomes allaient et venaient en se croisant sans se frôler, ni s'interpeler, avant de disparaître sous les portiques de l'avenue, tandis que les automobiles se succédaient en flots discontinus au rythme des sémaphores qui en régulaient les manœuvres. Le vrombissement des engins n'était pas particulièrement mélodieux mais, avec le temps, le ronronnement des moteurs lui était devenu familier. Ce bruit de fond ne le dérangeait pas plus que cela. Ça faisait partie de son quotidien, voilà tout.

Alice repotait les géraniums bec de grue qui avaient passé l'hiver. Le mois de mai devrait consacrer leur floraison en mille petites corolles blanches, roses et bleues. Le

commissaire se dit que, de toute façon, il avait fait le maximum et qu'il était désormais temps de passer à autre chose. Le trafic de cocaïne qui sévissait en ville à la tombée de la nuit sur les rives du torrent Talvera qui baignait le parc, ou bien dans les rues attenantes à la gare, lui donnerait l'occasion d'enquêter dans le milieu de la pègre. Les trafiquants albanais, installés en ville depuis plusieurs décennies, voyaient leur suprématie d'aujourd'hui contestée par des nouveaux venus, les Irakiens et les Syriens chassés par la guerre et les exactions des fanatiques religieux.

— Ces étrangers, je ne les aime pas, se libéra Rizzoli, le regard vissé sur la circulation.

— Tu parles de qui, mon amour ?

— Des étrangers en général. Je parle de ceux qui arrivent chez nous pour se vautrer dans la délinquance.

— C'est la première fois que s'exprime de ta bouche ce genre de discours, s'étonna Alice. Ça fait bizarre, venant de toi. Tu ne vas te mettre, toi aussi, à cautionner le verbiage anti-migrant de nos responsables politiques ?

— Si je te disais que je n'aimais pas les cuisses de grenouilles, les escargots persillés ou bien les moules préparées avec je ne

sais plus quelle sauce que ton beau-frère voulut me faire consommer un soir dans une gargote de Saint-Malo, ça te paraîtrait bizarre ?

— C'est l'enquête sur la mort de la fille qui te met dans un état pareil ?

— Rien à voir. De toute façon, dans ce foutu pays, personne ne me contesterait le droit de détester un objet, les lunettes rondes de ma secrétaire ou encore les fleurs que tu rempotes, mais en revanche, si je déclarais à tout-va ne pas apprécier les Bamboulas n'golo n'golo ou les Niakoués petites bites, alors là, les foudres du politiquement correct se déchaîneraient contre moi. C'est cohérent, pour toi ?

Guido, sans doute, se mentait à lui-même. Il n'avait pas encore évacué l'affaire « Ciccone », dont il pensait de façon bien injuste qu'elle seule était la cause de tous ses maux.

Alice s'abstint d'abord de répondre à cette question rhétorique. Elle se courba pour ramasser les feuilles desséchées et les grumeaux de terre qui jonchaient la dalle carrelée du balcon, avant de répliquer :

— Tu sais, je n'éprouve ni sympathie, ni antipathie particulière envers les étrangers, mais ceux qui respectent nos lois et nos coutumes, je les accueille bien volontiers !

— En fait, tu dis exactement la même chose que moi, mais dans un vocabulaire convenu, préalablement lissé par des années de conformisme intellectuel.

— Non, Guido, je m'exprime simplement comme tu le ferais, toi, si tu étais apaisé, serein.

— Tu n'es pas gênée par ce carcan social qui t'oblige à contrôler tes paroles et tes émotions ? Eh bien moi, si. C'en est assez de devoir réfréner les pires instincts qui sont latents au plus profond de nous, chez nous tous qui peuplons cette putain de terre.

— Je sais surtout que tu es malheureux, Guido. La faute à cette enquête qui ne se termine pas comme tu l'aurais espéré.

— Hélas, les certitudes, l'intime conviction ne vont pas de pair avec les faits, la dure réalité des faits.

— Tu as agi pour le mieux.

— Arrête, pas toi... Ce sont les propres mots de ce charlatan de prêtre, prononcés au tout début de sa pseudo-confession comme pour me défier : « Je sais que vous faites au mieux, commissaire... » Même pas eu la décence d'avouer son crime ni dans cette maudite cathédrale, ni dans mon bureau comme je l'y avais invité de façon bien naïve... Il a fallu que le Parquet le

convoque sous le régime de la garde à vue.

— Et alors ?

Rizzoli rentra au salon. Il avait besoin d'un petit remontant. Il remplit de Limoncello deux verres qu'il déposa sur la table basse avant de s'asseoir dans son fauteuil le regard perdu et une main lissant sa nuque. De la garde à vue, le commissaire se rappelait le vif échange avec le prélat.

— En fait, sans me fasciner, je trouve votre existence assez singulière ; romanesque, même, avait-il lancé à don Moser. Pourtant, je suis flic et non romancier. J'interroge des témoins et non des comédiens. Je manie le réel, pas la fiction, et j'ignore au début de chacune de mes enquêtes ce qui va s'y jouer et quel en sera l'épilogue.

— Je provoque chez vous plus d'hostilité que de sympathie, avait rétorqué le prêtre, je le vois bien. C'est pourquoi vous travestissez le réel. Vous affirmez ne pas être romancier. Pourtant, vous vous fourvoyez dans la fiction, et rien n'est plus faux que la fiction, voyez-vous.

La force de conviction de don Moser l'avait ébranlé jusqu'à le faire douter. L'homme assis en face de lui qui avait retrouvé un peu de sa superbe était-il le meurtrier de Lisa ? Avec le recul, il se convainquit

d'avoir été une fois de plus manipulé.

Au vice-questeur qui l'avait convoqué pour savoir comment s'était passé l'audition, Rizzoli répliqua :

— J'ai toujours appris qu'un indice ou un faisceau d'indices menait à une preuve et que cette preuve conduisait le criminel en prison pour un bon bout de temps, mais je vais être franc : malheureusement, je n'ai rien de tout ça. J'ai mes limites, dottore, et force est de constater que je ne suis ni Agatha Christie, ni le lieutenant Columbo.

— Il s'est expliqué, l'ecclésiastique ?

— Par métaphores, surtout.

— Vous avez l'impression qu'il vous a baladé ?

— Baladé est un euphémisme. Enfumé serait plus approprié. Il m'a enfumé, et il s'y est bien pris.

— Vous avez toute ma confiance, commissaire.

Rizzoli s'était senti rasséréné par les paroles réconfortantes de son supérieur, même si elles contredisaient le contexte d'échec qui marquait la conclusion de son enquête.

Alice quitta le balcon, un sac de plastique à la main rempli de résidus qu'elle fourra dans la poubelle compost de la cuisine.

Puis, elle regagna le salon et alla s'asseoir aux côtés de son mari.

— Alors, cette garde à vue, mon amour ? répéta-telle.

— La garde à vue n'a pas duré soixante-douze heures. Aucun élément à charge n'a pu être apporté et don Moser a été libéré. C'est pas plus compliqué que cela. Une enquête, c'est comme une pelote de laine emmêlée. Pour arriver à terme, il ne faut pas vouloir tout dénouer d'un coup, mais procéder par étape, nœuds après nœuds. Au début, on défait les nœuds et la pelote voit sa taille réduire, mais, lorsque que l'affaire prend une toute autre tournure, les nœuds se resserrent et il n'a plus été possible de les dénouer. Il y a eu la piste « Ciccone » qui a tout perturbé. Tu sais, Trésor, une hypothèse reste une hypothèse jusqu'au moment où on peut l'étayer par des preuves. L'analyse des pelures d'orange n'a rien donné et l'analyse de la Vespa non plus. On est allé fouiller dans les poubelles pour récupérer les restes du journal à propos de l'article incriminant don Moser, mais le conteneur avait déjà été vidé. La police fluviale a retrouvé la pochette à main de Lisa parmi d'innombrables déchets que dessinaient des cercles concentriques stoppés net par la digue de Bussolengo en aval du fleuve aux

portes de Vérone, mais rien de concluant. Le sac a été formellement identifié, mais il était vide, évidemment. Aucune empreinte non plus : on savait que le meurtrier portait des gants. Tu sais pourquoi ce fiasco, Alice ?

Elle infirma en secouant la tête.

— Eh bien, paradoxalement, parce que le prélat n'a pas prémédité son meurtre. Il n'a donc ni usé de stratagèmes qu'on aurait pu déjouer, ni allumé de contre-feux que l'on aurait pu éteindre. Ce meurtrier est un opportuniste qui n'a pas bouleversé sa journée, ses horaires, ses habitudes. Il a bénéficié du facteur chance par-dessus le marché ! Alors, il ne me restait plus qu'à faire jouer la corde sensible, celle de la repentance. Je lui ai suggéré de libérer sa conscience. Je lui ai fait confiance et j'ai échoué. J'aurais dû lui faire signer des aveux lorsque nous étions encore à la cathédrale. Je pense qu'à ce moment-là, il aurait signé. En plus, il se paye ma tête. Il vient de demander à Rome son transfert vers un autre diocèse, le fourbe !

— Lequel ?

— Celui d'Addis-Abeba, pardi !

— Personne ne peut l'en empêcher ?

— Personne n'en a la volonté, en tout cas, et surtout pas ici, dans cette région où l'Église est la vache sacrée, où des calvaires sont érigés à tous les coins de rue jusqu'aux

plus hauts sentiers de montagne ! Il arrange tout le monde, ce départ, les autorités politiques et religieuses tout comme la police, crois-moi ; et chacun à son niveau s'emploie à le hâter.

— Et nos pelures d'agrumes ?

— Elles correspondaient bien à l'orange entamée par Lisa dont les quartiers prédigérés avaient été analysés. Tout se récupère de nos jours. Son ADN et ses empreintes ont été retrouvés. En revanche, absolument rien ne les relie au prélat.

— Et maintenant, que vas-tu faire ?

— Je vais m'engager à combattre la pègre qui refile la mort à nos enfants !

— Non, je voulais dire pour Matteo.

— Oh, le gamin, eh bien lui, c'est le dernier à avoir vu la petite vivante. Il a laissé ses gamètes comme carte de visite et il a détruit les preuves qui pouvaient le disculper. Il a été mis en examen sous contrôle judiciaire et placé en arrêt domiciliaire à l'issue de sa garde à vue. C'est le moins pire. Pour sa défense, il bénéficie déjà d'un avocat qui a accès à toutes les pièces du dossier, mais je ne suis pas trop inquiet. Le procureur se rendra rapidement compte que Matteo n'y est pour rien. Jeudi prochain aura lieu la reconstitution du lieu du crime et elle sera minutieuse, crois-moi, car j'y serai avec mon

équipe. Le procureur mettra le gamin face à ses contradictions et face à ses mensonges, aussi, proférés au vice-questeur, avant que je ne le retourne avec l'aide de Kallmünz. Je suis pratiquement certain qu'il n'y aura même pas de procès. Pas sûr, en effet, que le procureur engage des poursuites contre le gamin. L'affaire sera probablement classée sans suite.

— Quelle amertume, ce sentiment d'inachevé !

— Don Moser a choisi de se préserver des foudres de la justice. Il a sauvé sa peau au cours de la garde à vue qui a suivi notre tête-à-tête à la cathédrale. Il a choisi de privilégier la centaine de miséreux que sa fondation a la prétention de secourir aux dépens de la vérité. Voilà comment j'interprète sa conduite. En s'affranchissant de toute responsabilité et en l'absence de coupable, il condamne Matteo aux soupçons éternels. Pourtant, le gamin sait qu'il pourra compter sur nous.

— Tout n'est pas fini, alors.

— Rien n'est jamais fini. Notre échec, c'est un ange qu'on assassine, c'est un meurtrier qui court dans la nature, ce sont des familles dans le désarroi, notamment les Innerhofer qui auront du mal à surmonter leur chagrin en absence de coupable. Et puis, on

sait tous que, sur le terrain, les choses peuvent se compliquer. Je ne peux pas prédire à coup sûr que les enquêtes se termineront de manière satisfaisante, mais notre échec, c'est comme ce tas de végétaux que tu viens de mettre au compostage : il servira à valoriser chacun de nous, il nous nourrira et il rendra mon équipe plus forte !

— Alors, ce verre de Limoncello ? On se le boit quand même ?

— Bien sûr, Trésor, et puis crois-moi, le dernier chapitre de cette histoire n'est pas encore écrit !

Épilogue

Vingt jours plus tôt, 12h40

Lisa venait de faire l'amour. Elle s'était redressée, le cœur encore gonflé par les palpitations cardiaques, l'enveloppe charnelle en éruption, des trémolos dans le bas-ventre et les derniers flux et reflux des jouissances qu'elle venait de partager avec Matteo, son tout premier amoureux.

C'était une habitude pour les deux amants de se retrouver là, sous la tonnelle improvisée que dessinaient pour eux les arbres fruitiers dont les plus hautes ramifications s'entremêlaient de manière anarchique.

Cette fois, Matteo avait été ardent. Il l'avait prise sans ménagement, s'insinuant de force avec des saillies impétueuses qui remplacèrent la tendresse et les préliminaires habituels. L'amour, ce matin-là, devait être ravageur et destructif.

Lisa ajusta sa culotte et agrafa son soutien-gorge, pendant que le corps nu de Matteo

se prélassait sur la pelouse grasse qui avait servi de couche aux deux amants. Il se roula dans l'herbe comme un gamin insouciant. Avec ses doigts gracieux, Lisa remit un peu d'ordre dans ses longs cheveux dorés. Elle en fit un chignon mou à l'aide d'une pince écaïlle.

Matteo l'observa, repu comme un bébé qui a sa dose de lait, une légère coulure à la commissure des lèvres. Il s'étira, allongé sur le dos, les bras en croix. La peau du jeune homme transpirait, son sexe baveux encore frétilant frisait l'indécence. La luzerne arrachée à la nature, mêlée à d'autres espèces florales lui collaient à la peau aussi fidèlement qu'un timbre poste sur une carte postale.

Il orienta son visage en direction de Lisa. La plume d'indien qui coiffait un pan de son visage le faisait paraître moins nu qu'il ne l'était.

C'était le dernier grand rendez-vous de la jolie Lisa avec la vie, mais elle ne le savait pas encore.

Matteo se leva à son tour et il se rhabilla. Lisa plaisanta sur les muscles saillants que le jeune homme faisait onduler avec toute la sensualité du mâle qui plaît aux femmes et qui le sait. Ses fesses arrondies dessinèrent

des courbures enjolivées toutes dédiées à la gent féminine.

— Finalement, j'apprécie moyennement quand tu roules des mécaniques, tu sais, mon chéri, lui balançat-elle.

Matteo ne s'en formalisa pas. À l'aide d'un mouchoir jetable, il nettoya avec application sa verge désormais encapuchonnée dans d'épaisses boucles, pendant que la jeune fille détachait un à un les végétaux qui avaient recouvert la peau de son homme. Matteo enfila ensuite un caleçon, un jeans, puis un tee-shirt au fur et à mesure que disparaissaient les signes libidineux d'une liberté qui avait bravé tous les interdits, autant familiaux que religieux ou sociaux.

Lisa, le corsage boutonné sur une silhouette fine, les bottines lacées, éprouva le besoin de se blottir contre son épaule. Sa poitrine laiteuse frissonnait tandis qu'elle effleurait la joue du garçon, virilisée par une barbe naissante. Les deux amoureux échangèrent un dernier baiser au goût de miel avant de quitter leur refuge ombragé et rejoindre leurs bicyclettes étendues au sol à quelques mètres de là.

— Lisa, il faut qu'on parle, entama le garçon alors qu'il enfourchait son mountainbike.

— Tu veux m'offrir la bague qui scellera

notre union ? plaisanta la fille qui avait déjà donné le premier coup de pédale sur son vélo de ballade bleu pervenche.

— Pour la bague, c'est pas le moment, tu le sais bien. Mes parents sont fauchés, ils croulent sous les dettes et, côté tunes, c'est pas la cueillette des pommes en septembre qui arrangera mes affaires.

— Pour le reste, Matteo, tu le sais, on en a déjà parlé. Le bébé, je veux le garder, prévint Lisa d'une voix forte, et ma décision est irrévocable.

Le garçon arriva à sa hauteur. Les deux jeunes pédalaient désormais coude à coude.

— Putain, tu ne comprends donc pas la situation ! Je passe mon Bac à la fin de l'année, j'ai pas un sou et j'ai pas envie de me taper l'éducation d'un gosse. C'est trop tôt, Lisa, je ne saurais pas faire...

— Mes parents n'ont pas de problèmes d'argent. Ils nous aideront, eux...

— Arrête d'opposer sans cesse les miens aux tiens ! Au fait, tu les as mis au courant ?

— Pas encore.

— C'est fou, ça ! Tu t'es confié à ce prêtre qui sait tout de ta grossesse, et pas un mot à tes parents.

— Don Moser ne parlera pas. Il est lié

par le secret de la confession.

— Balivernes toutes ces conneries, il t'a retournée afin que tu gardes l'enfant, et toi, tu dis amen à tout ce qu'il te dit comme une communiant béate ! Pour ses malversations en Afrique il y a quelques années, tu leur en as parlé ? Tu vois pas qu'il vous manipule tous ? L'article sur le journal, tu le leur as mis sous le nez, au moins ?

— Pas encore et, à bien y réfléchir, je ne suis pas s   re que ce soit opportun.

— Putain, on n'avancera donc jamais, avec toi ! Tu attends quoi ? Que je le fasse, moi ?

— Donne-moi du temps. Je ne sais plus où j'en suis.

— Du temps, on n'en a pas. Tu connais les délais légaux pour avorter. Putain, c'est moi qui suis comme un fou, là. Tout tourne dans ma tête. Plus les jours passent et plus tu me mets dans la merde !

— On s'aime, non ? N'est-ce pas le principal ?

— Merde ! On est encore jeunes : on s'aime, on fait l'amour, oui, et alors ? Tu m'avais dit prendre la pilule, si j'avais su ! Des capotes, j'en ai plein les poches !

— T'en fais quoi, de tes capotes ?

— Je suis jeune, j'ai des envies... Ma vie n'est pas limitée à ton monde petit bourgeois,

catho, étriqué. J'ai la dalle, moi, et la permission de minuit qui va avec !

Lisa resta sans voix. Elle encaissa l'uppercut qui lui transperça le cœur. Le monde autour d'elle s'écroulait. Pourtant, après quelques instants de flottement, elle se reprit et demanda d'un ton posé :

— Dis-moi, tu vas avec d'autres filles, c'est ça ? La Judith dont j'ai lu les messages sur ton portable ? Tu couches avec elle et avec d'autres, aussi ?

Matteo regretta vite son excès de franchise :

— Non, c'est fini, tout ça... Je t'ai et, désormais, mon futur, c'est avec toi que je souhaite le construire. Le passé, c'est le passé, le futur nous ouvre les bras.

— Comment te croire ! Tous, au pays, me mettent en garde. Pour mes parents, tu n'es qu'un beau parleur coureur de jupons. Je ne suis pas loin de les croire car, au lieu de me rassurer, tu me sors tes capotes comme un aveu de futures conquêtes ! sanglota la jeune fille.

— C'est du passé, je te dis, fit le garçon d'un revers de main tout en poussant sur les pédales, accélérant ainsi la vitesse de son biclou qui s'éloigna.

Lisa haussa le ton :

— Si tu ne veux pas de l'enfant, c'est que

tu ne tiens pas vraiment à moi. C'est lui ET moi et non pas lui OU moi. Compris, Matteo ?

Le garçon finit par s'énerver. Il fit demi-tour et rétropédala vers Lisa à deux ou trois roues en amont. Il freina à sa hauteur de façon sèche au point de cabrer sa roue arrière.

— Ne recommence pas avec ça. On est trop jeunes, merde, prends conscience de la situation, et arrête de me saouler avec tes ultimatums !

La fille mit pied à terre et poussa sa bicyclette à la main. Les larmes embuèrent ses yeux clairs. Des sanglots sonores avaient remplacé son chagrin muet.

Les deux jeunes progressèrent lentement en direction de Lana, pied à terre, sans se parler, ni s'adresser un seul regard. Lisa continuait de pleurnicher. Ils parvinrent à l'orée du gros bourg à la hauteur de la chapelle Santa Agatha.

— Tiens ! On dirait que ton confesseur véreux est dans les parages. C'est vrai qu'on ne l'a pas croisé ce matin, à la messe. Y'a sa Vespa garée sur le bord de la route. Avec les clés dessus, précisa Matteo.

Lisa jeta un œil discret à l'intérieur de la chapelle.

— Oui, je le vois et il est en prière.

La fille était déjà montée sur le scooter du prêtre qui l'avait accompagnée à plusieurs reprises jusqu'aux grilles de son lycée.

Matteo et Lisa fréquentaient le même établissement, Via Karl Wolf, à quelques kilomètres de Lana, mais si Matteo suivait les cours dans le bâtiment réservé aux élèves de langue italienne, Lisa les suivait dans le bâtiment adjacent réservé aux élèves de langue allemande, car l'enseignement n'est pas le même pour les deux communautés. Une fois que Matteo en eût fini avec ses conquêtes sans lendemain, c'est à la cafétéria commune aux deux établissements, qu'un gobelet de cappuccino à la main, Lisa et lui avaient ébauché leurs premières approches, consolidées dans le bus 211 qui les ramenait chez eux à la fin des cours.

— Allez, viens, ma Lisa. Sèche tes larmes. On va faire un tour sur son engin. Ça te changera les idées.

Les jeunes gens posèrent leurs bicyclettes contre une haie à proximité de la chapelle et le garçon s'empressa d'enfiler le casque et les gants du prêtre. Lisa, la peau encore mouillée par ses larmes, mais lassée de leur dispute, avait enfourché l'engin et

s'était coiffée du casque passager.

Le prélat qui priait entendit le vrombissement caverneux de son scooter et, une fois qu'il eut atteint le perron de la nef après une course de quelques mètres, il constata, interloqué, l'emprunt de son engin par les deux jeunes gens qu'il eût le temps de reconnaître. Les mains dans les poches, il les regarda s'éloigner, mais il ne s'inquiéta pas outre-mesure. Il savait que son scooter réapparaîtrait.

L'engin pétarada et bifurqua en direction du fleuve. Matteo n'était pas peu fier d'avoir entourloupé le prélat qu'il n'appréciait guère. Il avait joué au bravache plus pour contenter sa belle que pour l'impressionner.

Il cria à sa compagne en tortillant le cou vers elle :

— Tu leur dis à tes parents pour ta grossesse et pour ce salopard de prêtre, aussi ?

Lisa ne répondit pas. Elle avait envie de profiter de l'instant présent et du tour en Vespa.

— Oh, tu m'écoutes ? Tu me promets, hein ?

La fille murmura une phrase inaudible.

— T'as perdu ta langue ? Tu vas tout leur dire, oui ou non ?

— Oui ! finit-elle par lui hurler dans le casque. Arrête-toi là. La vue est superbe sur le fleuve !

Lisa lui avait cédé une première fois en acceptant de faire l'amour dans les pommiers, puis une seconde fois en chevauchant d'elle-même l'engin du prêtre, et la troisième fois, peut-être la plus décisive, avec ce « oui » des plus expressifs. Pour Matteo, c'était une triple victoire.

— T'es sûre ? Tu ne préfères pas continuer un peu plus loin vers le lac de Monticolo ?

— Non, par ici, le fleuve coule lentement. C'est sympa et puis, faudra pas trop tarder à rentrer.

Le jeune homme accommodant suivit les indications de Lisa. Il stoppa net le scooter à l'endroit indiqué.

Au moment de descendre, la jeune fille se prit la béquille dans la cheville. Elle lança un juron en allemand tout en se massant l'articulation.

— Pas trop mal ?

— C'est pas top, mais ça va le faire...

Puis, Lisa s'appropriâ l'une des oranges qu'elle dégota dans le compartiment rangement du scooter ordinairement dédié

aux casques.

— Tiens, une orange...

— Non, Lisa, on lui a déjà chouravé le scooter et si en plus tu lui piques ses oranges, on se dirige droit vers la case prison, s'amusa le jeune homme.

— Suis enceinte, j'ai des envies. Une orange, ce sera parfait. On partage, Matteo ?

— Tu sais bien que j'aime pas les oranges. Dans quelques jours, tu n'auras plus ces envies de femme enceinte. N'est-ce pas, Lisa, parce que tu m'as promis ?

— Arrête avec ça, et viens plutôt par là, sur la grève.

Les deux amoureux se dirigèrent sur la berge de l'Adige en contrebas, Lisa boitillant à deux pas devant Matteo qui lui demanda à nouveau si elle ne s'était pas fait trop mal.

Parvenus sur les gravillons au bord du fleuve où clapotaient quelques vaguelettes, Matteo se fit plus incisif :

— Tu m'as promis, plus de même ! Que nous deux. À toi la formation agricole AAA ²³ chère à ton père et à moi les études commerciales. Puis, dans la foulée, on ouvre ensemble un gîte bio dans le coin.

— Avec le petit dans sa poussette. Tu sais, un enfant dans un gîte rural, ça donne confiance. Ça incite le touriste à pousser la

porte et à entrer, lança l'adolescente en épluchant l'agrume.

— Tu parles de quoi, bordel ? Je n'ai jamais entendu autant d'incohérences. Tu promets, puis tu te rétractes. Ça va pas, ça ! hurla Matteo, les poings serrés. Puis, qu'est-ce qu'un marmot vient foutre là-dedans ? C'est juste un poids mort, point barre !

— Ça fait combien de temps qu'on est ensemble, Matteo ? Saurais-tu me le dire ?

— Je sais pas... Trois mois, quatre mois, peut-être plus, mais pourquoi cette question ?

— Quatre mois et vingt-six jours. Pendant tout ce temps, tu n'as pas réussi à me demander en fiançailles, et pas un mot à mes parents, regretta-t-elle en entamant son orange.

Le jeune homme balbutia, le nez pincé :

— Tes parents ? C'est vraiment pas une plus-value, tes parents.

— Tu sais pourquoi tu ne leur as rien dit, à mes parents ? Parce qu'on n'a pas de projets d'avenir, nous deux !

— Je, nous... On s'aime !

L'adolescente engloutit l'orange, puis se dirigea vers le fleuve pour se rincer les doigts. Elle poursuivit, penchée vers l'eau :

— Coucher n'a jamais été un projet de

vie. Garder notre bébé, ça oui, ç'aurait été un projet, mais tu refuses. On ne construira donc rien ensemble.

— T'es devenue complètement folle ! Je viens d'avoir dix-huit ans et toi, tu les auras dans quelques semaines. On n'a pas de qualification et encore moins un boulot. Le fric que je gagne, je le donne à mes vieux et toi, tu me parles de projet ? Être ensemble et se câliner, ça ne te suffit pas ?

— Ce sera avec le bébé ou ça ne se sera pas, décréta la jeune fille en se redressant.

Son ultimatum fut ses mots ultimes.

La colère mêlée à la déception rougit les yeux du jeune homme. Il balaya son environnement du regard avant de saisir de ses mains gantées la gorge de Lisa dont les peaux d'orange ondulaient déjà sur le fleuve.

Il serra fort, très fort, puis il desserra son étreinte avant d'écraser la trachée de toute sa force. Lisa émit des râles. Sa bouche se tordit dans une grimace, et sa peau, ordinairement rosée, prit une teinte jaunâtre qui pressentait l'issue fatale. La fille s'évanouit en s'affaissant lourdement sur la grève, alors que Matteo venait de relâcher son étreinte.

Le désespoir ainsi que la panique s'emparèrent du jeune homme qui jeta un dernier regard sur sa compagne sans vie. Il foula du pied le sac à main tombé à quelques centimètres du corps avant de le balancer dans un bras du fleuve au courant moins lascif avec tout ce qu'il contenait à l'exception de l'article du journal qu'il plia en quatre dans l'une de ses poches.

Puis, le jeune homme remonta le talus et traversa la piste cyclable pour récupérer le scooter. Il était seul. Il tourna la clé et reprit la direction de Lana, laissant le cadavre de Lisa livré en offrande au néant éternel. Il s'évapora dans la campagne à travers les pommiers jusqu'à la chapelle de Santa Agatha où don Moser l'attendait. Il devait avoir entendu au loin le moteur de son engin.

Le jeune homme en descendit. Son excitation était palpable. Furieux contre lui-même, il enchaînait les gestes désordonnés et se lança dans des mimodrames muets en direction du prêtre qui leva les bras au ciel, avant d'être entraîné sans ménagement à l'intérieur de la chapelle.

Le garçon vociféra des paroles enfin audibles :

— J'ai besoin de me confesser. Il le faut, mon père !

Don Moser pressa le garçon vers le

confessionnal qui exhalait la cire d'abeille, et il entrouvrit le grillage pour ce face-à-face terrifiant.

La confession ne dura que quelques minutes. Elle oppressa l'édicule de sa rage, de sa haine et de son dégoût.

— Elle n'a pas voulu m'écouter. Je l'aime. Comment vivre sans elle ? C'est de votre faute si... Moi, personne ne me conseille, je suis seul au monde, livré à moi-même. J'ai joué, j'ai perdu. La vie s'arrête pour moi...

Le prêtre était sidéré. Les deux hommes abandonnèrent rapidement l'endroit pour respirer l'air du dehors.

— Tenez, l'abbé, fit le garçon en lui tendant de sa main tremblante la double page jaunie de l'*Alto Adige* qu'il avait dépliée. Prenez-la. On y parle de vous, de la traite des jeunes filles que vous avez manigancée, là-bas, en Afrique. Lisa n'a jamais voulu s'en servir contre vous, mais moi si, en revanche.

— Je ne comprends pas.

— Ne faites pas le malin, l'abbé ! Maintenant, nous sommes quittes ! lui cria encore le garçon. Je ne dirai rien, mais le silence vaut aussi pour vous. Il est d'or, le silence, et la confession est sacrée, pas vrai, l'abbé ? C'est Lisa qui me l'a dit.

Matteo récupéra son vélo posé contre la haie à quelques mètres de là, et il s'enfuit en direction de Merano. Il coupa à travers les vergers, poussant avec rage sur les pédales tout en braillant des imprécations pour attirer à lui vengeance et punition divine.

Le vent de l'Adige qui remontait la vallée avec ses parfums de printemps vint lui gifler le visage. La mi-saison, celle des amours, prenait possession des Hommes dans un mode tragique qui n'aurait pas dû être.

À suivre dans
le tome 2

*Deux gosses dans la nuit
sur une trotinette*

Bientôt disponible
chez Lacoursière Éditions

Notes

1. Bau'r (dialecte germanique). Paysan.
2. Traduction libre d'un passage du titre *Oggi* du groupe italien Eiffel sixty-five.
3. Zuccherò (italien). Sucre.
4. Leghista (italien). Qui appartient au parti populiste *La Lega*.
5. « Vu Cumprà ». Expression courante désignant les marchands ambulants sénégalais.
6. Ragazzi ! (italien). Ici, les amis !
7. Italiani, brava gente (italien). Les Italiens, de braves personnes.
8. « Gute Idee, Fraulein. Mit Nutella für mich, bitte ! » (allemand). Bonne idée, mademoiselle. Avec le Nutella pour moi, s'il vous plaît !

9. Stadtpolizei (allemand). Police municipale.
10. Francesino (italien). Diminutif affectueux pour petit Français.
11. « Grazie mille. » Merci beaucoup.
12. « Prego. » Je vous en prie.
13. « Scheisse ! » (allemand). Merde !
14. « Ja, klar, sehr romantisch » (allemand). Oui, c'est clair, très romantique.
15. Caffè stretto (italien). Café serré.
16. « Verståndn ? » (dialecte germanique). Compris ?
17. Klar (allemand). Clair.
18. Scala quaranta : jeu de cartes semblable au Romi.
19. DIGOS, Divisione Investigazioni Generali e Operazioni Speciali (Division des Enquêtes Générales et des Opérations Spéciales).

20. Segreteria telefonica (italien). Répondeur téléphonique.

21. CIA (anglais). Central Intelligence Agency.

22. Zingaro (italien). Gitan, rom.

23. AAA, « Agraria, Agroalimentare, Agroindustria ». Enseignement agricole en Italie.

IMPRIMATUR

© *Lacoursière Éditions*, 2021.

*Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie
Lightning Source à Maurepas (France) et à Milton
Keynes (Royaume-Uni), au mois d'avril 2021
(le second trimestre de l'an).*

Gencod du distributeur (*Hachette-Livre*

Distribution) : **3010955600100**

Dépôt légal : *Second trimestre 2021*

ISBN Lightning Source US-UK

(France excluse) : 978-2-925098-08-9

